



BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

No. Curent 43942 Format.....

No. Inventar..... Anul.....

Secția..... Raftul.....

JAMES GEORGE FRAZER

HEURES DE LOISIR

ESSAIS LITTÉRAIRES

PRÉFACE D'ANATOLE FRANCE



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — VI^e

1922

HEURES DE LOISIR

ESSAIS LITTÉRAIRES

Du même Auteur :

Les Origines magiques de la Royauté. Traduction de Paul-Hyacinthe Loyson, 359 pp., petit in-4, 1920.

Les Origines de la Famille et du Clan. Trad. par Mme la comtesse de Pange, 186 pp., in-8, Ann. Musée Guimet. Bibl. d'études), t. XXX, 1923.

Le Rameau d'Or. Etude de magie et d'histoire religieuse, édition abrégée, traduction française par Lady Frazer, 1 vol. gr. in-8, 1924.

Le Folklore dans l'Ancien Testament. Etude d'histoire comparée des religions. Traduction d'E. Audra, préface de R. Dussaud, vi, 447 pp., grand in-8 raisin, 1924.

Le Cycle du Rameau d'or : Adonis. Etude de religions orientales comparées, trad. par Lady Frazer, vii, 312 pp., in-8, Ann. Mus. Guimet, Bibl. d'Etudes, t. XXIX, 1921.

Le Cycle du Rameau d'or : Le Bouc émissaire. Etude comparée d'histoire des religions, traduction française par P. Sayn, viii, 485 pp., in-8, 1925.

Le Cycle du Rameau d'or : Atys et Osiris. Etude de religions orientales comparées, traduction de Henri Peyre, 1 vol. in-8, 1925.

SOUS PRESSE :

Dieu, Homme et Immortalité. Pensées sur le Progrès humain, tirées des ouvrages de Sir J. G. Frazer, env. 300 pp., in-4 couronne, 1927.

Le Cycle du Rameau d'or : Tabou et les Périls de l'Âme. Traduction de Henri Peyre, XI et 446, in-8, 1927.

Le Cycle du Rameau d'or : Le Dieu qui meurt. Traduction de Pierre Sayn, 1 vol. in-8, 1927.

EN PRÉPARATION :

Le Cycle du Rameau d'or : La Magie et l'Évolution de la Royauté. 2 vol. in-8.

Le Cycle du Rameau d'or : Esprits du Blé. 2 vol. in-8.

Le Cycle du Rameau d'or : Balder le magnifique : Les Fêtes du Feu en Europe et la Doctrine de l'Âme extérieure. 2 vol. in-8.

Inscr. A. 19860 JAMES GEORGE FRAZER

164964

HEURES DE LOISIR

ESSAIS LITTÉRAIRES

PRÉFACE D'ANATOLE FRANCE



LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — VI^e

1922

CONTROL 1953

Biblioteca Carol I Bucuresti
Cota 43742

1956

RC 113/09

— C'est déjà un honneur
qui passe ce qui m'est dû de
présenter ~~me~~ un ami de la
science, des arts et de la beauté
les beaux esprits qui m'ont
et qui font penser aux dévoués
de Renan

André Malraux

B.C.U.-Bucuresti



C45035

PRÉFACE

Sir James-George Frazer a étudié les origines humaines par des méthodes nouvelles et avec des moyens qu'on n'avait pas encore employés. C'est là, certes, un grand point. Au rebours de Petit-Jean qui disait :

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », l'homme ignora longtemps ses origines et il en sait encore peu de chose. Il doit à Sir James George Frazer d'entrevoir enfin comment il a passé de la barbarie à la civilisation.

C'est par l'étude des Sauvages que ce savant nous donne des connaissances nouvelles sur la primitive humanité. Je n'avais pas besoin de dire ce que tout le monde sait; mais on a plaisir à voir naître une science nouvelle.

A chaque génération la connaissance de l'homme s'étend et s'approfondit. Ce que Montesquieu fut dans son temps, Frazer l'est dans le nôtre et la différence de leurs œuvres montre le progrès des idées.

Frazer nous a donné de l'homme la connaissance la plus vaste et la plus neuve. Ce nom d'anthropologiste qui, chez nous, garde encore une signification étroite prend avec lui le sens le plus large. Il nous a fait entrer dans la pensée des barbares d'aujourd'hui et des temps lointains; il a éclairé d'une lumière nouvelle cette antiquité grecque et latine que nous pensions connaître; il a substitué aux fables que l'homme imagine pour expliquer sa propre origine les premières données d'une science rigoureuse, qui n'existait pas avant lui.

Critique sévère de lui-même, il a créé une méthode scrupuleuse et sûre, qui s'ajoute aux instruments que l'homme se forge péniblement pour approcher de la vérité.

Mais il ne m'appartient pas d'exposer au public l'œuvre si grande de Sir James George Frazer. C'est déjà un honneur qui passe ce qui m'est dû de présenter aux amis de la science, des arts et de la beauté, les beaux essais qu'on va lire et qui feront penser aux délassements de Renan.

Anatole FRANCE.

PREFACE DE L'AUTEUR

Les morceaux réunis dans ce petit volume ont été écrits à différentes périodes, comme les intermèdes d'une vie consacrée à des études plus graves. Quelques-uns ont déjà été publiés, d'autres voient le jour pour la première fois. Je laisse au lecteur le soin de décider s'il valait la peine de tirer les uns et les autres de l'obscurité du tiroir ou du demi-oubli des revues ou des journaux où ils reposaient; en lui soumettant ces épaves, j'ai seulement l'espoir qu'elles pourront l'aider à passer quelques instants de loisir dérobés aux devoirs ou aux plaisirs ordinaires de la vie. La plupart des morceaux ont été composés dans les retraites classiques de Cambridge, et les autres dans ces cours à peine moins classiques du Temple que hantent les ombres de Johnson, de Goldsmith, de Cowper et d'une foule d'autres célébrités anglaises dont le monde voudra respecter la mémoire. Pour moi, je serai amplement récompensé si ces bagatelles ne sont pas jugées tout à fait indignes des scènes où elles ont été écrites et auxquelles elles doivent le peu d'inspiration qu'elles peuvent posséder.

J. G. FRAZER.

*1, Brick Court, Temple,
Londres, 30 septembre 1919.*

UNE VISITE AU CHATEAU DE COVERLEY

Ayant entrepris d'éditer les essais dans lesquels Sir Roger de Coverley joue un rôle prééminent, je conçus naturellement le désir de visiter l'agréable domaine du vieux chevalier, situé dans le comté de Worcester et où le Spectateur passa le mois de juillet en retraite champêtre, il y a maintenant plus de deux cents années. Je le désirais d'autant plus que mes recherches dans l'histoire du club du Spectateur m'avaient amené à croire que lors de la dissolution de ce club un grand nombre des papiers s'y rapportant avaient été remis au Capitaine Sentry, l'héritier de Sir Roger, et que quelques-uns au moins étaient encore conservés dans les archives du château de Coverley. Je m'informai donc auprès du propriétaire actuel et reçus de lui une réponse des plus courtoises. Il avait en sa possession, me disait-il, un nombre considérable de papiers concernant le club, il ne les avait jamais examinés avec attention, mais je

serais libre de le faire et de publier tout ce que je pourrais y trouver d'intéressant si je voulais lui faire une visite et examiner les documents sur place, car il les estimait trop pour les confier aux hasards de la poste. Il stipulait seulement que je ne rendrais pas son nom public, et que je ne fournirais aucune indication même légère de la partie du comté où Coverley était situé; il mène en effet, ajoutait-il, une vie fort retirée dans le domaine de ses ancêtres, et il craint que, si le château était plus connu, la réputation de Sir Roger n'attirât de nombreux visiteurs qu'il ne pourrait recevoir sans gêne ni renvoyer sans discourtoisie (1). Inutile de dire que j'acceptai avec joie son aimable invitation et pris volontiers l'engagement qu'il me demandait de taire son nom. Mon désir était de visiter le vieux château en été, afin de le voir comme le Spectateur lui-même l'avait vu par ces beaux jours du mois de juillet 1711; mais des affaires de loi, (car semblable en cela à un membre bien

(1) Il est à peine nécessaire de rappeler aux lecteurs bien informés que le nom du village et du château de Coverley fut changé dans les dernières années du XVIII^e siècle et ne paraît plus sur les cartes modernes. Une vieille carte d'Arrow-smith est je crois la dernière qui donne l'endroit sous le nom de Cuverley (sic). Les circonstances dans lesquelles eut lieu le changement de nom furent remarquables et singulières. Elles ont été relatées tout au long dans le *Registre Annuel*, et avec plus de concision dans un excellent article du *Dictionnaire de Biographie Nationale*, auquel pour d'évidentes raisons il m'est interdit de renvoyer le lecteur d'une manière plus précise. D'insignifiantes erreurs de détail s'étaient glissées dans l'article original, mais je suis heureux de dire qu'elles ont été corrigées dans la seconde édition du dictionnaire.

connu du club, j'appartiens moi aussi au Temple) (1), me retinrent l'année dernière à Londres pendant tout l'été et ce ne fut que plus tard en automne que je pus me rendre dans le comté de Worcester. Cependant le retard eut ses compensations, car l'automne était d'une beauté inaccoutumée. Jamais peut-être, de mémoire d'homme, l'été n'avait mis tant de lenteur et pour ainsi dire de répugnance à passer par de si délicieuses gradations de douceurs ensoleillées et de riches colorations pour aller s'éteindre dans le triste et le gris de l'hiver. C'est par ce magnifique couchant de l'année que je me rendis dans le comté de Worcester. Après avoir été longtemps enfermé dans la fumée et la saleté de Londres, c'était une joie pure de me plonger dans le vert paysage, avec ses champs et ses prairies, ses rivières sinueuses frangées de saules pâles, ses vieux manoirs cachés dans les arbres, ses villages tranquilles blottis autour des églises aux flèches décolorées par le temps ou toutes verdies de lierre, et de voir ainsi de la portière où je me tenais les choses flotter et défiler comme dans un rêve. Et sur tout cela s'étendait la bénédiction d'un ciel d'azur, qu'animaient les nuages blancs d'une douce journée d'octobre.

Mais fidèle à ma promesse, je n'ajouterai rien qui

(1) Le Temple qui occupe tout un quartier de la cité est l'ancien monastère des Templiers; après la dissolution de ceux-ci, au XIV^e siècle, le Temple fut loué à des ordres d'avocats qui en achetèrent la possession sous Charles II. Aujourd'hui il constitue encore une sorte d'école de droit en même temps qu'un lieu de résidence pour les hommes de loi et ceux qui y ont fait leurs études.

puisse servir à l'identification du château. Je dirai seulement que j'ai visité les endroits familiers à Sir Roger et que je les ai vus de mes yeux. J'ai suivi au coucher du soleil la longue avenue d'ormes et entendu les corneilles croasser au-dessus de ma tête; de cette même place j'ai vu à une heure plus tardive la lune se lever derrière les ruines couvertes de lierre de l'abbaye, et argenter tout le décor. Dans la vieille église du village, je me suis assis au banc d'œuvre de Sir Roger, — un banc de chêne noir, à haut dossier, placé juste sous la chaire, — et j'ai inspecté les monuments de la famille Coverley qui rompent la sévère simplicité des murs, depuis l'effigie grossière du croisé, la face levée au ciel, l'épée à la main et les jambes en x, jusqu'aux tablettes de marbre de généraux et d'amiraux, de doyens et de prébendiers qui vécurent sous les règnes de Charles II et de Jacques II. J'ai arpenté la longue galerie où sont pendus les portraits de famille. Ils sont là exactement comme le Spectateur les a décrits, mais naturellement un bon nombre ont été ajoutés depuis son temps; en effet, quoique le nom de Coverley s'éteignît avec Sir Roger, la famille s'est continuée sans interruption jusqu'aujourd'hui, et si ses membres ne se sont pas élevés aux postes de la plus haute distinction, ils ont du moins servi le roi et le pays dans la paix et dans la guerre, sur terre et sur mer, avec honneur pour leurs personnes et avec avantage pour leurs concitoyens. Même parmi les portraits que le Spectateur avait dû voir, j'en ai noté quelques-uns qui sont dignes de remarque et qu'il a passés sous silence. Par exemple il y a, peint par Van Dyck, le

portrait d'un bel homme brun à la cuirasse resplendissante et au grand chapeau à plumes lequel rejette la moitié de son visage dans une ombre épaisse. Il était breveté du roi et tomba à la bataille de Naseby. A la même époque, un autre membre de la famille devint amiral sous le roi marin Jacques II. Il y a de lui un portrait dans son costume d'amiral, dû à Kneller. La figure est rubiconde, bronzée, tannée par les pluies; sa main droite repose sur la poignée de l'épée; sa manche gauche est vide et épinglée à la poitrine toute couverte de décorations. La tradition à Coverley rapporte qu'il perdit le bras à la bataille de La Hougue, son vaisseau étant un de ceux qui pressèrent le plus chaudement le vaisseau-amiral français, le *Soleil Royal*, alors que ce brave navire, seul et entouré d'ennemis, se retirait lentement, les fleurs-de-lis fièrement déployées au grand mât, vomissant le feu par les sabords, un flot de sang coulant de ses dalots, et pouvait échapper à la poursuite dans les ténèbres. Près du portrait de l'amiral se trouve celui d'un grave dignitaire ecclésiastique en soutane et grande perruque, assis dans une attitude pensive avec un gros livre devant lui, la flèche de l'église de Coverley apparaissant dans le fond au-dessus d'arbres très verts, sous un ciel très bleu. C'était un fils cadet et il avait tenu le bénéfice de Coverley pendant de longues années. On raconte que c'était un savant, associé de son collègue à l'une de nos universités, (j'ai oublié laquelle), et très versé dans la langue des Hébreux et dans les sciences mathématiques. Plus tard, il avait consacré une grande partie de ses amples loisirs, — les devoirs paroiss-

siaux de Coverley n'étaient pas très lourds en ce temps-là, — à calculer le nombre de la Bête de l'Apocalypse; il avait même médité sur ce sujet un traité qui lui eût fait grand honneur s'il eût assez vécu pour le publier, mais malheureusement il mourut avant d'avoir fini ses calculs. Mêlés à ces graves et vaillants personnages se trouvent les portraits de belles dames. Je remarquai en particulier celui d'une fraîche dame d'honneur qui dansa avec Charles II lors du premier bal que le joyeux monarque donna à Whitehall après la restauration.

Mais de tous les portraits de la galerie, le joyau à mes yeux est celui du cher Sir Roger lui-même. J'arrivai devant, tout d'un coup, sans que rien ait pu m'annoncer qui il représentait, car j'avais demandé à l'obligant châtelain de pouvoir me promener seul dans la longue galerie pour me livrer, sans être interrompu, aux méditations que l'endroit était propre à évoquer en moi. Je marchais de long en large tout en rêvassant. C'était la fin du jour et la lumière baissait, mais soudain avant de sombrer le soleil perça une ligne de nuages et ses longs rayons horizontaux, passant à travers une fenêtre en ogive, tombèrent à plein sur un portrait qui tout de suite fixa mon attention. La haute silhouette, élancée et gracieuse, les traits d'une délicatesse presque féminine, les yeux bleus, francs et honnêtes, le sourire avenant, l'air d'ancienne politesse noyé, comme fondu, dans la tendresse, grâce à je ne sais quoi d'enfantin, d'engageant et de timide à la fois, de presque douloureux même, je reconnus tout cela sans hésitation : c'était bien Sir Roger. Il était vêtu d'un costume de

chasse, avec ses chiens autour de lui et dans le fond un paysage plutôt fleuri. Le portrait était jeune; on hésite à l'attribuer à Lely ou à Kneller. Je ne suis pas un grand juge en matière de tableaux, mais il me sembla être de la meilleure manière de Lely.

J'ai dormi dans la chambre hantée qui était fermée à clef quand Sir Roger prit possession du château et qu'il fit exorciser par son chapelain. A en juger par l'expérience l'exorcisme avait été efficace, car bien que je fusse resté longtemps éveillé, je ne vis rien de plus fantastique que la danse des ombres projetées par le foyer sur le plafond (la soirée étant humide et froide, on avait allumé un bon feu dans la cheminée), et je n'entendis rien de plus angoissant que le tic-tac d'un perce-bois derrière le lambris noir, le coassement des grenouilles dans le lac aux nénuphars sous ma fenêtre et le hululement des hulottes dans les ormes. L'oreille remplie de ces sons divers, je m'endormis profondément et dormis aussi tranquillement qu'on peut le faire jusqu'au moment où un rayon de soleil, se glissant par une fissure des volets, me réveilla et me fit me demander d'abord, assis sur le lit, où je pouvais bien me trouver.

Mais avant de quitter le château, je veux encore rapporter un petit fait : m'étant assis à la grande fenêtre ogivale dont les vitres portent le blason des Coverley, je mis la main sur un vieux volume qui se trouvait sur le banc. Quelle fut ma joie de voir que c'était la *Chronique* de Baker, l'exemplaire même que Sir Roger avait l'habitude de parcourir quand il se reposait d'une rude journée de chasse dans son haut fauteuil près de la

grande cheminée de la salle. Je m'imaginai presque reconnaître la marque du pouce du vieux chevalier sur les feuillets jaunes cornés. J'aime à me le représenter s'assoupissant sur quelques-unes de ces pages et se réveillant en sursaut quand le gros volume tombait avec fracas sur le carreau.

J'ai vu aussi la maison de Moll White, la sorcière. Son souvenir vit encore dans le village, et tout le monde peut vous montrer son ancienne demeure, au milieu d'une rangée de maisonnettes blanchies à la chaux qui donnent sur le pré communal. Ce pré est un long carré vert, isolé, bordé de grands ormes, enfermant une mare où les enfants et les canards barbotent et où, par les grandes chaleurs, les vaches entrent dans l'eau tandis que les mouches bourdonnent autour de leurs têtes. A l'autre extrémité du pré, par delà la cime des ormes, se dessine une ligne de collines basses qui, lorsque je les vis, paraissaient d'un bleu pâle à travers la brume croissante d'un soir d'automne. La maison de Moll est bien tenue, et à l'exception du gros chat qui ronronnait sur le seuil et se frotta affectueusement contre mes jambes, rien ne venait vous rappeler qu'elle avait jadis été la demeure d'une sorcière. Des pots de fleurs égayaient les fenêtres, des plantes grimpantes couvraient le porche et une linotte chantait joyeusement dans une cage au-dessus de la porte. (1)

(1) J'ai décrit comme je l'ai vu ce qu'en toute certitude on montre aujourd'hui comme étant la maison de Moll White. Mais en ma qualité d'éditeur, je suis obligé de faire remarquer que ni le style ni la situation de la chaumière ne correspond

La dernière des places auxquelles s'associe le nom de Sir Roger et que j'ai visitées dans le voisinage fut *la Tête du Sarrasin*, petite auberge de campagne, sise sur le front d'une colline, là où la route s'incline brusquement vers la vallée. Avant d'examiner la fameuse enseigne, je restai un moment à contempler le paysage de cette hauteur : le soleil allait se coucher derrière la ligne de collines bleues dont j'ai parlé et ses derniers rayons éclairaient d'une douce lumière les arbres de la vallée, dont quelques-uns étaient déjà dépouillés et nus tandis que les autres s'enveloppaient encore d'un riche manteau d'automne rouge et or. Derrière, entre les intervalles, je pouvais deviner le cours sinueux d'une rivière, à sa surface parfois obscurcie des ombres du soir, parfois enflammée de la réflexion du ciel de feu. L'enseigne se balançait à sa tringle de fer au-dessus de la porte de

à la description qu'en a donnée le Spectateur : « Une mesure, debout dans un coin solitaire auprès du bois. » Peut-être a-t-elle été rebâtie et améliorée depuis le temps de Moll; et d'autres ont pu s'élever auprès. Ou bien, se peut-il que l'identification soit tout arbitraire, inventée peut-être par quelque locataire de la maisonnette dans le dessein peu honnête de s'attirer quelques sous? Maintenant que j'y pense, n'ai-je pas en effet moi-même glissé une petite pièce d'argent dans la main de la vieille dame souriante qui me permit de jeter un coup d'œil dans sa cuisine? et je suppose que d'autres en ont fait autant avant moi. Mais au cours de ces recherches mon but constant a été de peser tous les témoignages et de ne rien assurer à moins d'évidence bien conclusive, ou en tout cas sans un haut degré de probabilité. Je ne voudrais jamais, comme certains historiens, embellir d'un vernis romanesque une simple relation de faits, ni, aux dépens de la pure raison, chatouiller l'imagination de mes lecteurs.

l'auberge. La tête du Sarrasin, couverte d'une couche de peinture récente, est certainement bien féroce, mais sous les favoris et les longues moustaches, il me semblait découvrir une faible et ridicule ressemblance avec la physionomie engageante de Sir Roger.

C'était la fin de ma visite à Coverley. Le lendemain je retournai à Londres pour y reprendre ma tâche accoutumée. Peu de choses m'ont causé autant de plaisir que cette excursion dans le comté de Worcester, et j'en garderai toujours le précieux souvenir. Quoiqu'elle soit de date si fraîche, c'est un fait assez curieux qu'elle se présente à mon esprit comme si elle avait eu lieu il y a plusieurs années, et non pas il y a seulement quelques mois. Maintenant que me voici, écrivant ces lignes dans le cœur de Londres, avec le grondement de sa circulation incessante à mes oreilles, ce que je rappelle de la visite, le vieux château tranquille, les grands ormes, les corneilles croassantes, l'église du village et les chaumières sur le pré vert dans le crépuscule du soir, tout cela me revient comme un beau rêve plutôt que comme le souvenir d'une réalité vécue.

Avec les papiers se rapportant au club du Spectateur qui ont été conservés à Coverley, il y a une petite mais intéressante collection de reliques. J'y ai remarqué en particulier la canne de Sir Roger et son fauteuil favori, l'épée dont le Capitaine Sentry se servit à la bataille de Steinquerque, et qu'il portait quand il accompagna Sir Roger au théâtre, aussi un chapeau dont la couronne a été traversée par deux balles; d'après la tradition (mais je n'ai pu trouver aucun document écrit

sur ce sujet), le chapeau serait celui-là même que portait le capitaine au cours de cette rude journée, quand il chargea une batterie française avec son régiment. Il y a encore une collection de pipes ayant appartenu aux membres du club avec un certain nombre de ces petits pilons qui servent à tasser le tabac; quelques-uns, dit-on, (mais là encore je n'ai pu découvrir aucune preuve à l'appui de la tradition) auraient été fabriqués par Will Wimble. Cependant la plus intéressante de toutes les reliques est sans doute l'original de la lettre par laquelle le sommelier de Sir Roger annonça au Spectateur la mort de son vieux maître. Le papier est quelque peu jauni, l'encre est passée, mais l'écriture est toujours parfaitement lisible, excepté en quelques endroits où elle a été accidentellement brouillée, peut-être par les larmes de l'auteur ou par celles que répandit Sir Andrew Freeport quand il lut tout haut la lettre aux membres du club. En ma qualité d'éditeur, je regardai de mon devoir de comparer soigneusement la lettre avec la copie qui en fut publiée par *Le Spectateur*, et j'en peux garantir l'exactitude sauf pour quelques points insignifiants d'orthographe et de ponctuation que je n'ai pas cru nécessaire de corriger. La seule autre relique que je doive mentionner est une fiole contenant une liqueur trouble, et étiquetée « Eau de la Veuve Trueby ». J'eus la curiosité de goûter ce célèbre spécifique de la gravelle, mais je préfère tirer le voile sur les suites de l'expérience.

Les papiers concernant le club du Spectateur, que j'ai trouvés à Coverley, consistent la plupart dans les

minutes des réunions. Ces minutes semblent avoir été régulièrement tenues et quoiqu'on y rencontre quelques lacunes, en particulier pendant l'été de 1711, alors que le *Spectateur* lui-même séjournait dans le comté de Worcester, il serait presque possible de refaire avec elles une histoire suivie du club. Je n'aurai pas une telle ambition; à la vérité, la brièveté de mon séjour à Coverley m'a empêché de réunir les matériaux suffisants à une telle entreprise. Mais outre les minutes, j'eus la bonne fortune de découvrir quelques pages de notes dont quelques-unes, convenablement retravaillées, ont fourni des essais bien finis au *Spectateur*. D'autres apparemment se rapportent à des essais simplement esquissés et qui n'ont jamais été achevés; parmi ces derniers, il en est un que j'ai cru digne de voir le jour, non pas tant à cause de son mérite littéraire, tout insignifiant, que parce qu'il jette une nouvelle lumière sur la vie privée d'un membre important du club, M. William Honeycomb. C'est bien, semble-t-il, le brouillon inachevé d'un article pour *Le Spectateur*, mais il est impossible de rien affirmer à ce sujet, car le manuscrit commence et finit brusquement et ne porte ni date ni signature. La main n'est certainement pas celle d'Addison et le style n'est pas du tout le sien, étant dépourvu de ces grâces littéraires et de ces délicats traits d'esprit qui animent les productions de cet élégant écrivain; il serait plutôt dans la manière de Budgell à son mieux ou de Steele quand il est le moins bon. La seule valeur du morceau, si tant est qu'il en ait une, consiste dans une certaine manière simple et directe de rapporter les faits, qui donne immédiatement

à tout esprit non prévenu l'impression de la vérité et de la vraisemblance. J'ose croire que les lecteurs qui s'intéressent à l'histoire du club voudront bien passer sur la sécheresse du style à la faveur du véritable intérêt biographique du fond. Les nombreux amis du club ont toujours déploré le malheureux destin de M. William Honeycomb qui fut interrompu par un mariage prématuré, alors qu'il était encore dans toute la fleur d'une longue jeunesse. L'article que j'ai eu le bonheur de déterrer jette peut-être une lueur sur sa mystérieuse disparition loin de ce monde à la mode dont il avait été si longtemps l'ornement. Quoi qu'il en soit, il illustre cette phase de sa vie où, ayant dit adieu aux plaisirs de la métropole il se consacra, dans sa retraite rurale, à la culture des choux et des vertus domestiques. J'ai l'intention de publier un jour le morceau en fac-simile avec tout un appareil de corruptions ou de corrections conjecturales, suivant le cas, et un commentaire dans lequel j'expliquerai tout ce qui est parfaitement clair et laisserai tout ce qui est obscur dans une ombre convenable. De cette manière je ne doute point d'acquérir une place parmi les premiers érudits de notre temps et d'être salué comme un prodige de science, une sorte de nouveau Scaliger ou Bentley, une nouvelle étoile se levant sur l'horizon littéraire de l'Europe. Mais comme je vois bien que du temps doit s'écouler avant que je puisse remplir ces prédictions astronomiques en complétant ce qu'une savante dame appelait un jour mon *magnus opus*, j'ai décidé de ne pas tenir davantage le public en suspens et tout tremblant d'attente, et de le

gratifier de la publication immédiate du manuscrit. Le voici donc tel qu'il est parvenu entre mes mains et dépourvu de toutes ces brillantes corrections conjecturales sur lesquelles je fonde mes espérances de gloire posthume. J'ai simplement ramené l'orthographe quelque peu excentrique de l'essai à notre usage moderne, et je l'ai allégé de ce luxe de majuscules et d'italiques (indiquées dans le manuscrit par des soulignés), sortes d'ornements qui, malgré toute l'estime qu'on en faisait au temps de la Reine Anne, sont rejetés par le goût de l'âge plus poli où nous avons le bonheur de vivre sous notre bon Roi Georges V. Sans autre préface ni apologie je donnerai tout de suite la copie du manuscrit :

« Mais le club se dispersait rapidement. La mort de Sir Roger de Coverley fut bientôt suivie d'un autre désastre presque aussi lamentable, le mariage de Will Honeycomb. Il est triste de penser que le miroir de l'élégance, le bon vivant, le gai boute-en-train, le beau fané, le roué fieffé, qui faisait sonner haut ses quarante-huit ans depuis une bonne douzaine d'années, devait quitter la scène de ses triomphes pour devenir un marié rougissant, s'avançant, une villageoise rougeaude au bras, sous les joyeux carillons d'une église de campagne. Les circonstances qui ont accompagné cette sombre affaire n'ont jamais été complètement éclaircies; à la vérité rien n'en est connu que le peu que nous avons pu glaner du récit de Will lui-même, et tout naturellement ce peu est coloré de rose et assaisonné de quelques vagues souvenirs d'un jeune rêve d'amour. Mais pour ma part, je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'une bonne cra-

vache brandie par un bras vigoureux et rustique ne fut pas étrangère à la détermination qui conduisit M. Honeycomb, tel un agneau, au pied de l'autel. Quoi qu'il en soit, nous laisserons le pauvre Will à la campagne, errant mélancoliquement parmi les arpents paternels et contemplant ses champs de navets d'un œil éteint, tandis que son esprit s'égaré bien loin sur le Mall, dans le parc St-James ou à Covent Garden et qu'il se rappelle en soupirant les heureux jours qui le virent se pavaner aux rendez-vous des gens à la mode, l'épée au côté, le chapeau crânement de travers, lançant des oëillades aux fragiles beautés, des regards de défi aux hommes, ou bien saluant très bas les grandes dames dans leur carrosse sans se demander s'il les a déjà rencontrées ou non. Il revoit aussi ces matins d'hiver, très tôt, à l'heure où les gens posés étaient encore au lit et où le ciel commençait à s'empourprer derrière les hauts pignons; lui est là, caché avec quelques autres élégants dans une allée, à écouter le veilleur de nuit psalmodier ses heures, et à le guetter de loin comme il descend la rue noire avec sa lanterne; tout à coup ils surgissent de l'ombre, terrassent le brave homme et, en dépit de ses jurons et de ses exclamations, lui tiennent la tête sous l'eau bienfaisante d'une pompe matinale! Et encore, ce gros bourgeois bedonnant de Cheapside : quelle danse et quels entrechats alors qu'ils s'étaient formés en ronde autour de lui et qu'ils le lardaient par derrière de leurs grandes colichemardes! Il fallait le voir tourner et tourner comme un toton et l'entendre hurler comme un cochon qu'on saigne! Ah! ah! ah! Rien que d'y penser, les

larmes en coulaient sur les joues fanées du vieux beau. Ah! c'était vivre, cela! c'était autre chose que de regarder pousser ces maudits navets! Et d'un coup de pied vengeur, il envoie promener une pierre parmi les innocents légumes et, se sentant un peu soulagé, reprend ses agréables méditations.

Mais le sourire qui avait commencé à éclairer son visage a disparu, et une ombre a traversé son front pendant qu'il revoit cette autre matinée d'hiver, là-bas dans les prés, derrière l'hôtel Montaguë; comme il faisait noir et froid! il en frissonne encore; et voilà les torches allumées, le terrain qu'on mesure, l'éclair des épées, et enfin cette forme blessée qu'on emporte, soutenue par des hommes dont les pas hésitent dans les ténèbres... Non, non, il valait mieux ne pas penser à cela.

Mais quel charme aussi par les soirs d'hiver, au moment que s'allumaient les chandelles au théâtre, que la musique partait et que le rideau allait se lever sur Mme Bracegirdle ou sur Signor Nicolini et le lion! Quel plaisir encore, par certain soir d'été, de remonter la Tamise jusqu'au Jardin de la Source, avec le rythme des rames et le bruissement de l'eau contre la proue, tandis que des bribes de romances et le son joyeux des voix leur arrivaient portés par le vent et que la surface du fleuve s'éclairait tour à tour des tons chauds ou des faibles lueurs du soleil couchant! Et puis quand les derniers trilles des chanteurs expiraient dans le jardin, que les lampes s'éteignaient et que les allées se vidaient, c'était la descente du fleuve au clair de lune, les lumières de Londres scintillant dans l'ombre à droite et à gauche,

et les grandes tours de l'Abbaye se détachant en noir contre le ciel où s'attardaient quelques lueurs.

La vue même et le bruit des rues, avec la foule des passants, le flot des voitures et la forêt des enseignes voyantes brillant au soleil et grinçant dans le vent, — la pensée de tout cela lui réchauffait le cœur. Et la gaieté des après-midi passées chez Will ou chez Button à discuter les dernières nouvelles de la cour ou de la guerre, une cafetière fumante sur la table, avec cet archi-whig de Richard Steele ou ce fat solennel de Joseph Addison; ah! celui-là, vertudieu! il savait ce que c'est qu'un bon verre de vin et il vous expédiait sa bouteille comme un homme, malgré ses grands airs suffisants. Et juste comme on allait s'échauffer sur les événements de Flandre et les maudits retards des Alliés, la voix du patron les appelait à la porte : « Le voici! le voici! » Et l'on accourait pour voir le messenger de la Reine, arrivant de Douvres, harassé de sa longue course à cheval, crotté jusqu'au cou, qui se dirigeait à bride abattue vers le palais de Saint-James avec un tas de gens derrière lui, avides d'avoir les premières nouvelles. Ah! comme on se tenait, dans la foule, en dehors du palais, pendant que les dépêches étaient lues, jusqu'au moment où les fenêtres s'ouvraient toutes grandes et qu'on y déployait le placard attendu :

NOUVELLE GRANDE VICTOIRE DANS LES PAYS-BAS

Alors, c'étaient les hurrah! et les chapeaux en l'air, et les trois bans trois fois répétés avec un autre par-dessus le marché, et les feux de joie, et les illuminations, et les

canons de la Tour tonnant par là-dessus, et... Mais de ces rêves de félicité évanouie, le vieux beau fut soudain rappelé aux sévères réalités de la vie par une voix aiguë qui criait : « William! William! » C'était Mme Honeycomb. »

Là s'arrête brusquement le manuscrit, évidemment inachevé, car l'auteur devait avoir l'intention de nous dire ce que Mme Honeycomb voulait à M. Honeycomb et de quels accents pleins de force, ou plutôt de tendresse, ce bon mari allait répondre au touchant appel de l'épouse de son cœur. Peut-être d'autres recherches dans les papiers du club me permettront-elles de combler cette lacune. En attendant, je dirai quelques mots d'une petite découverte d'un genre tout différent qu'une bonne fortune m'a présentée au cours de mes recherches laborieuses. Il apparaît comme hautement probable, pour ne pas dire tout à fait certain, que durant le temps qu'il publiait ses fameux articles, le Spectateur occupait un appartement au Temple. Pour autant que je sache, je parle sous toutes réserves, — personne de notre temps n'en a jamais rien soupçonné. La manière dont j'arrivai à m'assurer du fait est ce qu'humainement parlant, on appellerait un pur accident.

C'était une des plus chaudes après-midi de l'été très chaud d'il y a trois ans. Accablé par la chaleur et assourdi par le vacarme de la rue, j'étais entré dans le parc de Saint-James, en quête d'un peu d'ombre et de fraîcheur. Après avoir erré sous les arbres et admiré les éclatants parterres de fleurs, alors dans toute la

pompe de leur beauté estivale, je m'étais assis sur une chaise à l'ombre et m'amusais à regarder les cygnes qui, la poitrine en avant, le plumage hérissé et le col en arc, naviguaient lentement au milieu des nénuphars. La chaleur m'assoupissait et peut-être fermai-je les yeux une ou deux minutes, je ne saurais dire, mais ce que je sais bien, c'est que lorsque je les rouvris pour regarder autour de moi, le parc avait un aspect extraordinairement tranquille et désert pour une après-midi d'été. En fait, je n'y voyais pas âme qui vive. Mais j'entendis aussitôt un bruit de voix et de rires qui approchait, et regardant dans la direction, je vis s'avancer vers moi le long de l'allée deux figures qui attirèrent et fixèrent mon attention. D'abord je crus que c'étaient des masques, tant les couleurs de leur costume étaient riches et variées et si bizarre en semblait être la coupe. Ils portaient des culottes courtes et des souliers ornés de boucles étincelantes; sous leurs grands chapeaux à trois cornes, des perruques flottantes tombaient sur leurs épaules et ils avaient l'épée au côté. L'un d'eux était un homme assez âgé, grand et svelte, et il montrait dans sa démarche une grâce courtoise tout en se tournant et se baissant légèrement vers son compagnon, avec qui il poursuivait une conversation animée. Son costume était de velours violet foncé avec des boutons dorés. L'autre personnage, plus court et plus gros, avait un costume de soie cerise vif avec une profusion de galons, de dentelles, de rubans et de fraises, et comme il tenait en l'air sa tabatière d'argent, les rayons du soleil allumèrent des étincelles de flamme aux bijoux de ses bagues. Il se carrait d'un air

si coquet que je le pris d'abord pour un jeune homme; mais à mesure qu'il approchait, je pouvais voir la patte d'oie au coin de ses yeux et il me semblait même deviner des rides sous ce qui devait être le fard de ses joues. Ils avançaient causant et riant, tantôt au soleil, tantôt à l'ombre, et furent bientôt tout près de moi. Instinctivement, quand ils arrivèrent à ma hauteur, je me levai et tirai mon chapeau. Le vieux monsieur qui était de mon côté de l'allée se tourna vers moi avec un sourire gracieux, et comme il me rendit mon salut avec un air de politesse de l'ancien temps, je reconnus tout de suite Sir Roger de Coverley. Je devinai que son compagnon était Will Honeycomb, et ma curiosité étant ainsi éveillée, je les suivis à quelque distance. Ils paraissaient concerter le projet de surprendre quelqu'un, ce qui les amusait considérablement, car j'entendis Sir Roger dire en tirant sa montre de son gousset : « Juste trois heures; nous sommes sûrs de l'attraper si nous ne perdons pas de temps. — Oui, certes, répliqua Will Honeycomb; il est toujours plongé dans ses spéculations à cette heure-ci; il sera en train de se matagrabiliser la cervelle sur ses maudits livres; c'est le devoir d'un chrétien de l'en arracher. — Eh bien! dit Sir Roger, prenons un carrosse sur le Mall et allons-y tout droit. »

Ils étaient arrivés à ce moment à la grille du parc; Sir Roger héla un fiacre et donna au cocher une adresse que je ne pus entendre, car il était à quelque distance et me tournait le dos. J'appelai une autre voiture et dis au cocher de suivre de près les deux messieurs. « Le gentilhomme en violet et l'autre en rose? » me demanda-

t-il. Je fis signe que oui, et nous voilà partis dans les cahots et le fracas des roues contre les pavés. Je n'avais jamais été frappé auparavant de ce mauvais état des rues de Londres. Il y avait de tels heurts qu'à chaque instant je pensais que tous les os de mon corps allaient se disjoindre. Et les rues présentaient un aspect nouveau et étrange. Comme le parc, elles étaient extraordinairement tranquilles et les rares passants que je voyais étaient vêtus de la façon la plus bizarre, les femmes en jupes à paniers et bonnets voyants, avec de petites taches noires sur la figure; et les hommes en tricornes, perruques et culottes, portaient sur eux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avec de longues rapières se balançant à leur côté. Puis j'étais surpris du nombre des vieilles maisons de bois que, chose étrange, je n'avais jamais remarquées auparavant, encore qu'elles se tinsent fermes et assurées avec leurs hauts pignons avançant sur la rue, leurs galeries de bois, leurs croisées à tout petits carreaux en losange et leurs enseignes bariolées se balançant au soleil.

J'étais tout à mon étonnement quand soudain la voiture s'arrêta et passant la tête à la portière, je vis que nous étions dans le Holborn, juste en face l'Ecole de droit. Sir Roger et Will Honeycomb étaient déjà sur la chaussée. Ils avaient renvoyé leur cocher et s'apprêtaient à entrer dans l'école. Je renvoyai le mien aussi et les suivis. Ils passèrent sous une voûte aux portes massives et pénétrèrent dans une petite cour mal pavée ombragée par un grand platane. Ils choisirent un banc sous l'arbre et apparemment se mirent à concerter leur

plan de surprise. Je restai sous l'ombre de la voûte, d'où je pouvais les guetter sans être vu. Ils bavardaient sous leur arbre qui laissait percer quelques ronds de lumière; toute proche une fontaine faisait son bruit monotone, des pigeons roucoulaient et voletaient à l'entour et à l'autre bout derrière le feuillage épais des platanes, je pouvais distinguer l'édifice avec ses vieux murs noirs à demi recouverts de vigne vierge, le soleil filtrant doucement à travers les vitraux rouges, bleus et violets de la grande fenêtre ogivale.

Ils ne furent pas longs à prendre leur parti, et Sir Roger se leva bientôt, pour se diriger à travers la cour vers un passage en voûte qui se trouvait à l'une des ailes. Sans être remarqué d'eux, je les suivis et passant sous la voûte, je ressortis dans une seconde cour où se trouvait un petit jardin avec un carré de gazon et de jolis parterres de fleurs, le tout sommeillant paisiblement dans la chaleur de l'après-midi. Un perron de pierre, juste en face de nous, menait à une petite terrasse qui dominait le jardin, mais au lieu de monter, Sir Roger tourna brusquement à gauche, pénétra sous une porte basse et gravit un rapide escalier en bois ayant une grosse rampe de chêne noir. Il allait le premier, sur la pointe des pieds, et regardait de temps en temps derrière lui en souriant, un doigt sur les lèvres, comme pour enjoindre le silence à son compagnon. Celui-ci était loin d'être si prudent; il s'éclaircissait la gorge, toussa même deux ou trois fois et son épée sonnait sur les marches de l'escalier. Je remarquai qu'en grimpant les degrés, il abandonnait cette allure légère qu'il avait en marchant; il sifflait, il

soufflait et, si je ne me trompe, je l'entendis jurer entre ses dents contre « ces sacrées marches ».

Sur le premier palier, il y avait plusieurs portes, toutes de chêne massif noir, comme la rampe. Sir Roger tourna à droite et frappa légèrement à l'une d'elles. Une voix de l'intérieur répondit d'un ton plutôt bourru : « Entrez ! » Il poussa la porte et entra, suivi de Will Honeycomb. Alors je l'entendis dire de sa voix haute et chantante : « Eh bien ! toujours dans vos spéculations, mon cher philosophe. Nous venons vous emmener chez Squire, boire une bonne tasse de café avec nous. » Puis j'entendis la voix plus rude de Will Honeycomb : « Allons ! venez donc, vieux hibou ; la malle de Hollande vient d'arriver, et l'on dit qu'il y a de fameuses nouvelles des Flandres. Vous n'avez pas fini votre article pour demain, dites-vous ? Au diable l'article ! Donnez-le à Dick ; il vous bâclera cela en un rien de temps, je vous promets. Venez donc. » Comme ils avaient laissé la porte entr'ouverte derrière eux, je pouvais distinguer l'intérieur de l'appartement sans qu'ils m'aperçussent, car ils me tournaient tous le dos. C'était une chambre basse, mais assez spacieuse, lambrissée de bois sombre, peut-être de noyer. A l'autre bout, je vis une immense foyer surmonté d'un grand manteau de cheminée en pierre sculptée. Sur la gauche, une seule fenêtre dans une embrasure profonde laissait passer un flot de soleil où dansait la poussière et qui tombait sur une écritoire tirée tout près de la fenêtre. A la table j'apercevais de dos un homme simplement vêtu de gris. Il venait d'écrire, car je pouvais distinguer,

poussée devant lui, une feuille de papier dont l'encre était encore humide. Sir Roger se tenait derrière son siège, lui posant légèrement une main sur l'épaule et le regardant de haut avec un sourire. L'écrivain s'était à demi tourné vers ses interlocuteurs, et à l'expression de son visage, à la manière dont il tambourinait sur la table avec ses doigts, je jugeai qu'il était quelque peu impatienté d'avoir été interrompu. Enfin, comme pour adresser quelques reproches aux deux intrus, il se tourna tout à fait vers eux; alors la face large, le nez camus, les joues carrées, la gravité tranquille de la physionomie me dirent assez que ce ne pouvait être que le Spectateur lui-même. Ma joie était telle de l'avoir dépisté jusqu'à son repaire et découvert dans le feu de la composition que je ne pus me retenir davantage : je frappai à la porte pour annoncer que j'étais là et me présenter à eux. Mais ils ne parurent pas m'entendre, car ils poursuivirent leur conversation, ou plus exactement, Sir Roger et Will Honeycomb continuèrent à parler, tandis que le Spectateur demeurait silencieux avec son air résigné, plutôt maussade. Je refrappai plus fort sans éveiller davantage leur attention. Mais à ce moment la chambre devint plus indistincte, les formes s'effacèrent et les voix sonnèrent plus lointaines. Je me frottai les yeux pour éclaircir ma vue, et quand je les ouvris, je me retrouvai assis sur la chaise du parc Saint-James. Les cygnes nageaient toujours paresseusement parmi les nénuphars, mais le soleil était plus bas dans le ciel, et les ombres des arbres s'allongeaient sur le gazon. Le gardien me tapait sur l'épaule en disant : « Les deux

sous de la chaise, s'il vous plaît. Vous avez fait un bon petit somme, monsieur. »

Je sursautai, payai les deux sous et quittai rapidement le parc pour aller dans la direction du Temple. Les rues où je passais avaient repris leur aspect accoutumé de presse et de tumulte, comme il est naturel par une après-midi de juillet à la fin de la saison. Je ne pus voir aucune de ces bizarres maisons de bois qui m'avaient frappé si particulièrement dans la promenade que je venais de faire à travers la cité; plus rien non plus de cette torture causée par les mauvais pavés, mais le torrent d'une circulation intense s'écoulait sans heurt sur la chaussée d'asphalte. Je commençais à croire que j'avais dû rêver et que j'allais trouver l'École de droit évanouie comme le reste de ma vision. Mais sur ce point je fus bientôt rassuré. Elle était bien là, à son ancienne place, juste comme je l'avais vue, avec ses vieux toits à pignons dominant la rue mouvementée, et apparemment sourde au tumulte de Holborn. De nouveau je passai sous la voûte et entrai dans la première cour; j'y retrouvai sous le platane le banc même qu'avaient occupé, il y avait une heure à peine, Sir Roger et Will Honeycomb. Au fond de la cour s'élevait le même vieil édifice avec ses vignes vierges et ses plantes grimpantes et le soleil filtrant par les vitraux peints des fenêtres. Et je repassai par le passage voûté pour me retrouver dans le petit jardin intérieur avec son gazon et ses parterres fleuris, sa terrasse et son perron, toutes ces choses endormies comme auparavant dans l'assoupissement de la chaude après-midi. Mais l'escalier et sa rampe de chêne noir

n'étaient plus là et quoique je les aie cherchés alors et depuis avec le plus grand soin, je n'ai jamais pu les retrouver. Cependant je sais qu'ils doivent être là, et il faudra bien que je les revoie un jour, et Sir Roger aussi, et Will Honeycomb et le Spectateur, là, oui là, ou ailleurs, — quelque part au pays des rêves.

II

LE SPECTATEUR A LA CAMPAGNE (1)

Château de Coverley, 25 juillet 1711.

*Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem silvasque inglorius.* — VIRGILE.

La fin de ma visite à Sir Roger approche, et j'avoue que j'envisage ma rentrée à Londres avec un regret que je ne m'attendais pas à sentir si fortement quand je quit-

(1) Au cours d'une seconde visite au château de Coverley, je pus avec la bienveillante autorisation de mon hôte faire de nouvelles recherches dans les archives du Club du Spectateur. Parmi les manuscrits que l'éditeur du Spectateur avait rejetés ou peut-être gardés par-devers lui pour s'en servir au cas où il n'aurait rien de mieux à offrir au divertissement de ses lecteurs, j'en trouvai plusieurs, qui malgré leur défaut de poli littéraire, m'ont semblé posséder un certain intérêt historique ou archéologique comme descriptions de la vie en Angleterre au temps de la reine Anne. J'en ai choisi cinq ou six pour les publier, et je les sou mets ici au jugement du lecteur. Aucun n'est signé, mais l'écriture est tout à fait conforme à celle du fragment sur Will Honeycomb à la campagne que j'avais découvert lors de ma première visite au château. J'en conclus

taï la ville pour Coverley. A la vérité, mon goût pour la campagne grandit de jour en jour. Le vert reposant des champs et des prairies, des arbres et des haies, les sentiers fleuris, les cours d'eau capricieux, bordés de saules, la vue des collines bleues dans le lointain, la vaste étendue du ciel, tacheté de nuages blancs à midi ou, le soir, enflammé d'or et d'écarlate, la fraîcheur et la douceur de l'air, la paix et la tranquillité déversées sur les choses comme un baume guérisseur, — tout cela m'émeut d'un plaisir que je sens profondément mais que je suis impuissant à dépeindre. Je pense parfois à renoncer à la ville, à me retirer loin de sa fumée et de son tumulte, de sa fièvre et de son agitation, pour passer le reste de mes jours dans une solitude rurale. Si jamais j'en venais là, je ne puis imaginer d'endroit qui m'attirât plus que Coverley, et si Sir Roger voulait bien de moi comme locataire, je serais trop heureux de m'y établir, avec quelques livres favoris, dans une chaumière, quelque part d'où l'on voie le clocher de l'église pointer au-dessus des vieux ormes, et à portée du son de ses cloches solennelles. Car pour moi, il y a quelque chose d'étrangement fascinant dans une église de campagne anglaise. Les murs gris usés par le temps, avec leurs

que toutes ces pièces sont de la même main. Dans l'une d'entre elles (Sir Roger à Cambridge), l'auteur se déclare ouvertement comme étant d'Oxford, mais autrement, rien ne peut nous mettre sur la voie de son identité. A part quelques légers changements que j'ai introduits pour accommoder l'orthographe à l'usage moderne, je reproduis les articles exactement comme je les ai trouvés, sans corrections ni altérations d'aucune sorte. —
J. G. F.

mousses, leurs lichens et leurs taches de vieillesse, la nudité et la simplicité même de l'intérieur blanchi à la chaux, avec la chaire et les bancs sans ornement et sans prétention, le silence qui y règne quand on entre un jour de semaine, au dehors la verdure des feuilles où se joue la brise, la douce odeur d'aubépine ou de foin qui pénètre jusqu'à vous par les fenêtres ou la porte ouverte, forment une impression ou plutôt une série d'impressions bien propres à calmer l'esprit troublé ou surmené, à atténuer les soucis qui le rongent, à en effacer, si je puis dire, les plis et les froissements, à lui rendre en un mot la quiétude et le calme. Et le charme d'une église de campagne grandit singulièrement lorsqu'elle est comme ici toute proche d'un vieux château; château et église transportent l'esprit loin dans le passé, vers cette Angleterre de jadis qu'à tort ou à raison nous regardons dans le tourbillon de la vie moderne avec une tendresse mêlée de regret. Nous aimons à nous dire que le monde allait bien alors, quoique, à parler franchement, si le Temps, cet agréable magicien qui répand l'enchantement sur les tableaux éloignés, venait à nous transporter au milieu de ces scènes évanouies, j'imagine que nous trouverions le charme rompu et nous-mêmes bien désenchantés.

En tout cas, plus je reste au château, plus j'en aime le maître. Il y a en lui une simplicité douce, une sorte de franchise, d'innocence enfantine qui me plaisent merveilleusement et souvent me remettent en esprit ces paroles de notre Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est pour ceux qui

leur ressemblent. » Je crois n'avoir jamais rencontré personne qui eût moins besoin que lui de se préparer à la mort ou à cette communion parfaite avec les âmes des justes que l'Écriture nous apprend à considérer et à désirer comme la principale source du bonheur qui nous attend dans l'autre vie. Non que Sir Roger soit très sage ou très spirituel; à la vérité, il n'est ni l'un ni l'autre, à moins que, ce que je suis parfois enclin à penser, la vraie grande sagesse ne consiste dans la pureté du cœur; si on le juge à cette mesure, je n'hésiterai pas à rapprocher Sir Roger de Socrate ou de n'importe quel sage de l'histoire.

En arrivant à cette époque de la vie où les hommes tournent naturellement leurs pensées vers le long passé qui est derrière eux plutôt que vers l'avenir court et incertain qui est devant eux, Sir Roger aime à rappeler les souvenirs de sa jeunesse, et j'encourage ce penchant, car il est plein de ces scènes émouvantes qu'il a vues de près aux jours où l'Angleterre était plus agitée que maintenant et ne jouissait pas encore de cette tranquillité intérieure que nous devons à la prudence et à la vigilance de notre très gracieuse Reine actuelle. Il se rappelle faiblement comme dans un rêve la sombre pompe de cette journée où la dépouille de l'usurpateur qui s'intitulait lui-même protecteur, fut portée avec une solennité plus que royale, au milieu du silence d'une foule innombrable, pour reposer avec la poussière des princes et des rois. Il se souvient plus distinctement et avec un plaisir plus grand de l'explosion d'enthousiasme et de joie qui salua le retour de Sa Majesté le roi Charles II;

les rues étaient jonchées de fleurs et tendues de tapisseries; les fenêtres et les balcons garnis de drapeaux; les cloches sonnaient, les trompettes éclataient et le vin coulait des fontaines; cavaliers et soldats poussant des acclamations et brandissant leurs épées, Compagnies de bateliers portant chaînes d'or et bannières, seigneurs et pairs d'Angleterre revêtus de drap d'argent et de velours, défilèrent pendant des heures à l'endroit où il se tenait sur le Strand. Jeune homme, il avait été témoin de la peste noire et du grand incendie de Londres, et il se rappelle encore le jour néfaste où le grondement des canons hollandais s'avançant par la Tamise se fit entendre sur la cité comme un roulement de tonnerre, tandis que les habitants tout interdits d'angoisse se pressaient dans les rues pour entendre, jusqu'au moment où la lugubre voix de l'artillerie s'éloigna de plus en plus et finalement se perdit dans le lointain.

Hier Sir Roger était en veine de communiquer ses souvenirs. Il faisait chaud; nous allâmes à travers champs, suivant d'abord un petit sentier le long d'une grande haie sous l'ombre irrégulière d'une ligne de vénérables ormes; puis ayant traversé une prairie, nous passâmes par le cimetière d'un petit hameau où les tertres herbeux et les pierres moussues chauffaient au soleil à côté de vieux ifs; nous gravâmes alors le flanc d'une colline par un petit chemin qui coupait un grand champ de blé dont les épis d'un brun roux foncé s'émaillaient çà et là de coquelicots écarlates. En montant ainsi, nous atteignîmes le front de la colline pour déboucher sur une grand'route qui suit pendant des milles la crête des

hauteurs; d'un côté les bois la bordent; de l'autre s'ouvre un large panorama sur les terres déclives et la pleine campagne qui s'étend jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, marquée là-bas par de petites éminences bleues. Non loin de nous, sur le sommet de notre colline, se tenait un vieux moulin à vent en ruines dont les poutres pourrissent et dont les grandes toiles retombent comme les ailes d'un oiseau blessé. Nous nous assîmes sur un banc pour nous reposer et jouir de la fraîcheur de l'air avant de rentrer au château. Le paysage qui s'étendait devant nous était paisible et agréable. A nos pieds une route descendait hardiment le talus et quand on la perdait de vue, on en devinait le tracé aux arbres qui la bordaient et dessinaient une ligne ondulée verte suivant les mouvements du terrain. Loin au nord, à peine plus visibles que de petits points noirs à l'horizon, les tours d'un monastère apparaissaient, mais à une telle distance qu'elles m'auraient certainement échappé si Sir Roger ne me les avait fait remarquer. A un plan plus rapproché, mais encore à plusieurs milles de nous, nous pouvions voir les bois de Coverley, et juste devant notre colline la flèche de la petite église que nous avons passée avant de monter. Sur le flanc des collines bleues, au delà des bois de Coverley, mon ami me montra quelque chose qui semblait une petite ligne blanche; il me dit que c'était la grand'route d'Oxford.

Tout entiers au charme du paysage, nous restâmes assis assez longtemps; Sir Roger parlait des jours d'autrefois et j'écoutais comme touché d'une influence mystérieuse jusqu'au moment où le soleil baissant à l'ouest

et couchant de grandes ombres sur le talus, nous rappela qu'il était temps de rentrer. Nous nous levâmes donc à contre-cœur, descendîmes la colline et suivîmes la route qui mène à Coverley. Ce que le vieux chevalier me raconta, là-haut sur le banc où nous nous étions reposés par cette soirée d'été, restera longtemps gravé dans ma mémoire, et pourra fournir matière au futur divertissement de mes lecteurs. Mais leur patience s'épuise sans doute comme mon papier, et je ne la mettrai pas à plus forte contribution pour aujourd'hui.

III

L'ORACLE POLITIQUE

A l'avant-dernière réunion du club, comme il arrive toujours tôt ou tard, la conversation tomba sur la guerre et sur les meilleurs moyens de l'amener à une heureuse conclusion. Les vues exprimées étaient aussi diverses que nombreuses. Sir Andrew Freeport, qui est notre grande autorité sur toutes les questions de finance et de commerce, posa en principe que la nation qui avait la bourse la mieux garnie l'emporterait certainement à la fin. « L'or anglais, dit-il, fera plus à la longue que le plomb ou l'acier anglais pour réduire la France à merci. » Mais le Capitaine Sentry était en complet dissentiment avec cette manière de voir. « Vous n'allez pas me dire, Monsieur, que la guerre sera décidée par vos boutiquiers, vos commerçants ou autres brasseurs d'affaires. L'armée de Sa Majesté, et la marine de Sa Majesté battront les Français sur terre et sur mer, et rien d'autre au monde n'y fera rien, je vous en donne ma parole. » Et il conclut par quelques remarques

méprisantes contre la milice, sur laquelle il paraissait entretenir une opinion plutôt pauvre.

Quant à Sir Roger, qui parla en très beaux termes de ces messieurs de l'armée et de la marine, il déclara que la vraie force de l'Angleterre repose dans la noblesse de province et il n'hésita pas à attribuer la lenteur de la présente guerre à la façon relâchée dont on appliquait le décret sur le droit de chasse dans certains comtés qu'il pouvait nommer. Et comme nous lui demandions d'expliquer en quoi l'indulgence envers les braconniers pouvait bien retarder la victoire de nos armes, il nous découvrit toute sa pensée sur ce sujet : « Eh bien ! voici, Messieurs : tout le monde sait que nos cavaliers anglais sont les meilleurs du monde entier parce que les grandes chasses les ont brisés à l'exercice du cheval ; or si vous permettez que les renards soient tirés, attrapés et massacrés de cette manière odieuse et barbare par les fermiers et autres gaillards sans permis, comment pouvez-vous espérer que nos hommes se tiendront en selle quand ils rencontreront les Français ? La chose est absolument impossible. »

Le pasteur, qui se trouvait présent ce soir-là, dit qu'il n'attendait la victoire que des prières ferventes et efficaces de l'Eglise d'Angleterre, à l'exclusion complète des papistes et des dissidents. De ces derniers il voudrait positivement décourager et même interdire toute intercession comme étant propre à gêner plutôt qu'à aider la cause qu'ils pouvaient soutenir, et en fait à attirer la colère et l'indignation du ciel. Pour lui les brillantes victoires de Blenheim, de Ramillies et de Malplaquet

étaient dues, après Dieu, à la mise à exécution de l'acte des Cinq Mille qui, en mettant l'embargo sur la néfaste activité des prédicateurs dissidents, avait fait plus pour avancer la vraie religion et la charité chrétienne que tout ce qu'on a pu essayer d'autre à notre époque.

A chacune de ces opinions, Will Honeycomb souriait avec un air de sagesse supérieure qui nous impressionnait fortement et nous donnait une haute idée de ses connaissances et de sa profonde sagacité politique. Nous le pressâmes de nous faire bénéficier de ses vues; il prit donc une pincée de tabac et prononça que, pour lui, la guerre était faite pour une femme et qu'une femme la terminerait. « Chaque fois que des hommes se battent, fit-il, vous pouvez parier votre tête qu'il y a une femme quelque part. C'est une Madame de n'importe quoi qui a lancé le roi de France dans tout cet embarras et l'a poussé à reconnaître le Chevalier comme roi d'Angleterre à la mort de son père; et celle-ci ou une autre, pour l'amour de son galant, l'amadouera si bien un de ces jours, qu'il fera la paix, voilà tout; c'est comme cela que le monde est mené, vous pouvez m'en croire. Ambassadeurs, généraux et le reste, tout cela peut parader et se pavaner, mais tous jusqu'au dernier sont attachés au cotillon de quelque coquine qui les fait danser au son de sa musette à elle, tout simplement. La passion du beau sexe pour la guerre et ses vanités est inconcevable. Une casaque rouge vous retourne un cœur féminin plus sûrement que les manières les plus élégantes, l'esprit le plus brillant et la meilleure connaissance de toute la société londonnienne. » Will parlait

avec une certaine amertume, bien naturelle d'ailleurs, s'il est vrai, comme la rumeur le veut, qu'il se soit vu plus d'une fois planté là, en faveur de militaires dont quelques-uns même étaient en demi-solde et avaient perdu un ou plusieurs membres au service du pays.

Tout le monde avait dit son mot sans qu'aucun accord se fût fait sur la question, quand Sir Roger réveilla notre intérêt par la proposition suivante : « Messieurs, dit-il, je crains que tout cela ne soit trop embrouillé pour nous. Mais j'ai à la campagne un voisin, homme de grande richesse, qui à lui tout seul en sait plus là-dessus que trois des personnes les mieux informées d'Angleterre. Si seulement le gouvernement avait voulu l'écouter, il y a longtemps que nous aurions battu les ennemis. Il réfléchit prodigieusement; et, après deux autres de nos cavaliers, c'est lui qui se tient le mieux en selle de tout le comté, malgré ses deux cents livres. Comme il est justement à Londres pour affaires en ce moment, avec votre permission, je pourrai l'amener à la prochaine réunion de notre club, afin que vous l'entendiez vous-mêmes. »

Nous étions tous curieux d'entendre et de voir ce Nemrod politique et nous invitâmes Sir Roger à amener son ami comme il avait l'amabilité de nous l'offrir. La réunion suivante du club eut lieu lundi dernier; l'assistance était plus nombreuse que d'habitude, car on avait fait passer le mot que Sir Roger nous présenterait un homme d'Etat de première qualité, une mine de sagesse, un prodige de science. D'après ce qu'il avait dit, nous nous étions dépeint son ami comme un homme de stature

gigantesque, d'aspect imposant, au front haut, aux sourcils embroussaillés, aux yeux profonds, aux joues creusées et sillonnées par le travail de la pensée, et dont toute la charpente usée, émaciée, devait révéler trop bien l'intense application de l'esprit aux problèmes les plus ardu de la nature et de l'homme. Quelle fut donc notre surprise, quand l'oracle entra dans la salle, de voir un homme de taille moyenne, trapu, dodu et rosé, avec des joues couleur de cerise et un bon gros ventre, vêtu à la manière des fermiers et suivi d'un bouledogue aux yeux à fleur de tête, aux jambes torses et aux bajoues formidables. Tout de suite, il nous présenta la bête comme un chien d'une sagacité extraordinaire. « Mâchedur, nous dit-il, est un chien qui a plus de bon sens que plus d'un chrétien. Il vous flaire un dissident à un mille de distance, et vous déchire un presbytérien au premier coup d'œil. Comme j'ai entendu dire que Londres grouille de cette vermine, j'y amène toujours Mâchedur avec moi, pour me protéger. »

En effet, après avoir examiné la société avec la plus grande attention et apparemment s'être assuré qu'il n'y avait parmi nous aucun représentant de la malfaisante vermine, le sagace animal se retira sous la table, tandis que son maître s'enfonçait dans un fauteuil, près de la cheminée, allumait sa pipe et se mettait à fumer gravement en silence. La conversation languit un peu, car malgré la fièvre qui nous brûlait d'entendre notre oracle et nous tenait suspendus à ses lèvres chaque fois qu'il les ouvrait, il frustrait tous nos espoirs en n'en laissant échapper que des torrents de fumée dont il regardait les

anneaux se dérouler jusqu'au plafond avec un air de méditation profonde. Cela dura quelque temps et nous en arrivions à désespérer presque de rien tirer de la source de sagesse politique cachée sous cet extérieur calme. A la vérité, nous aurions pu croire qu'absorbé dans ses pensées il n'avait aucune connaissance de ce qui se passait autour de lui sans l'espèce de grognement qu'il émettait à chaque mention qu'on faisait du mot de Whig, et qui indiquait assez qu'il avait entendu le mot et y attachait une certaine signification; toutefois, de dire quel sentiment le terme pouvait éveiller en lui, c'est plus que nous ne pouvions faire, car sa physionomie demeurait entièrement placide.

Nous aurions pu rester ainsi jusqu'à minuit si, par bonheur ou par malheur, je ne sais lequel des deux, Sir Andrew Freeport n'avait laissé tomber quelques remarques sur les avantages que tire le pays du commerce en général. Notre visiteur se leva du coup, il tira la pipe de sa bouche, la balança en l'air et ses joues cerise s'empourprant d'agitation contenue, il s'écria : « Le commerce, Monsieur, est la malédiction de ce pays, et en sera la ruine, Monsieur, si l'on n'y met bon ordre. » Nous sentîmes toutes nos voiles se coiffer, comme disent les marins, sous la soudaineté de l'attaque et le tour inattendu de l'observation; toutefois il ne daigna pas expliquer davantage sa proposition oraculaire, jugeant sans doute qu'il avait proclamé une vérité bien évidente et un axiome indiscutable; mais Sir Andrew Freeport s'aventura à lui demander comment il pouvait le prouver. « Le prouver! fit-il, en faisant face à son interlo-

cuteur et en le foudroyant du regard, eh quoi! c'est clair comme la lumière du jour. Que fait le commerce pour nous que de faire sortir du pays toutes nos bonnes marchandises anglaises et y faire entrer les pacotilles de ces maudits étrangers? Non, Monsieur, vos négociants et vos marchands ne font que sucer le sang du pays et remplir leurs poches par des bénéfices malhonnêtes. L'Angleterre ne sera jamais plus la vieille Angleterre tant qu'on ne les aura pas pendus en rangs serrés, et vos agioteurs avec eux, Monsieur, et les directeurs de la Banque aussi, tout ce tas de gueux et de pouilleux, et jusqu'au dernier gratte-papier de leurs infernaux repaires! »

Sir Andrew allait protester contre cette catégorique dénonciation de la profession à laquelle il appartient et nul ne sait comment la discussion se serait terminée, car les deux adversaires étaient animés d'une même ardeur et chacun des assistants était sur le point de prendre parti, quand la porte du salon s'ouvrit et le laquais parut avec le souper. La vue des assiettes et surtout des verres répandit tout de suite une atmosphère plus cordiale et les deux disputants en seraient peut-être venus à une amicale entente sans le regrettable incident que je dois relater. A peine, en effet, le domestique avait-il fait deux pas dans la salle avec son plateau tout chargé, que Mâchedur, qui était resté couché paisiblement sous la table, se mit soudain sur ses pattes et grondant féroce ment se jeta sur lui et s'attaqua ferme à ses mollets. Le pauvre homme laissa tomber le plateau en poussant un cri; il y eut un grand fracas et en

un moment le parquet était jonché de verre et de porcelaine brisés et tout ruisselant des flots rouges du vin. Nous nous précipitâmes sur le chien; et chacun de lui tirer la queue, de lui cogner l'échine et de lui tordre les mâchoires, si bien que nous lui persuadâmes non sans peine de desserrer les dents et de se retirer sous la table en grondant. La seule personne qui regardât la scène dans un calme parfait et sans prendre part à la lutte était le possesseur du chien. Quand la paix fut enfin restaurée, que les débris du souper et de la vaisselle cassée furent balayés et la jambe du domestique bandée, l'oracle politique, se tournant vers le pauvre garçon, lui demanda brusquement : « Etes-vous dissident? — Oh! non, Monsieur, répondit l'autre, anglican, je vous assure, Monsieur, de naissance et d'éducation. » L'oracle un instant parut embarrassé, mais bientôt, recouvrant son assurance, il reprit : « Il faut donc que des gens de votre famille soient dissidents. — Bien, Monsieur, dit le domestique tout penaud, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement que le beau-père de ma première femme était baptiste. — Le beau-père de sa première femme, baptiste; répéta le Daniel politique avec un air de triomphe, maintenant vous pouvez voir par vous-mêmes, Messieurs, quelle bête perspicace est Mâchedur! Mon bon brave Mâchedur, venons-nous-en. » Et sur ces mots, il sortit de la pièce, le bouledogue trottant derrière lui. Comme la totale destruction du souper, que nous devions à l'extrême sagacité de Mâchedur, avait jeté un froid sur la discussion, nous soufflâmes bientôt les chandelles et levâmes la

séance. Je remarquai que Sir Roger semblait plutôt déconcerté par la terminaison du débat; il traîna un peu en arrière, et en sortant glissa quelque chose dans la main du laquais, sans doute pour le consoler à la fois de la blessure faite à sa jambe et de l'insulte infligée à la mémoire du beau-père de sa première femme.

IV

LE CAPITAINE SENTRY (1) PARLE DES FRANÇAIS

Mes articles ont déjà souvent fait mention du capitaine Sentry, gentilhomme dont nous estimons fort l'honneur et le courage. Comme il est le seul membre de notre club qui soit militaire, nous faisons fréquem-

(1) Le nom de Sentry est une invention transparente d'Addison pour cacher l'identité de ce gentilhomme. D'après les papiers que j'ai examinés au château de Coverley, il apparaît que son véritable nom était Reginald Custance et qu'il venait d'une famille de militaires, étant lui-même fils de ce capitaine Custance que le roi Charles II arma chevalier à bord d'un vaisseau pour sa brillante conduite contre les Hollandais. Voir le *Journal* de John Evelyn, 30 juin 1665. Sa mère était Hesther ou Esther (on trouve les deux orthographes) de Coverley, jeune sœur de Sir Roger. Comme celui-ci mourut célibataire, le capitaine hérita de la propriété et du titre et prit le nom de sa mère, de Coverley. Son père le destinait à l'église et dans ce dessein, l'avait envoyé au Collège de Magdalena à Oxford. Mais l'esprit d'aventure était trop fort chez le jeune homme, et quand la guerre éclata avec la France, il accepta une lieutenance dans la cavalerie et prit une part active dans les campagnes sous Guillaume III (désigné dans le présent

ment appel à son autorité pour décider des sujets qui touchent à sa profession. Mais en homme modeste et silencieux, il ne veut jamais parler de ses propres exploits, quoiqu'il ait servi avec distinction dans les Flandres sous notre feu roi. Il y a quelques jours, nous discussions au club les récents succès des Alliés; un étranger qui se trouvait près de moi me murmura à l'oreille qu'il allait débusquer le capitaine, ou comme il dit, l'enfumer pour l'obliger à raconter quelques-uns de ses faits d'armes. Je ne l'encourageai pas, connaissant la réserve de notre ami en tout ce qui concerne sa propre conduite sur le champ de bataille. Cependant l'étranger resta plein d'assurance et s'adressant au capitaine qui fumait sa pipe, il dit : « Voici de belles nouvelles des Pays-Bas, Monsieur. » Le capitaine continua à fumer tranquillement sans souffler mot. « Je dis, Monsieur », répéta l'autre en élevant la voix comme si le capitaine était sourd, « je dis que nous avons des Flandres de glorieuses nouvelles qui doivent réjouir le cœur de tout honnête Anglais. » Mais le capitaine tirant toujours sur sa pipe ne disait rien. Là-dessus, l'étranger nous fit signe de l'œil comme pour dire qu'il ferait tout de même sortir le vieux renard de son terrier,

article comme notre feu roi). Parmi les reliques de la carrière militaire du capitaine que l'on peut encore voir au château de Coverley, se trouvent son épée, une timbale et une paire d'enseignes déchirées et fanées. Qu'on me pardonne d'être entré dans ces détails biographiques, mais je crois qu'ils seront nouveaux à la majorité de mes lecteurs. En tout cas je n'ai rien rencontré à ce sujet dans le *Dictionnaire de Biographie nationale*. — J. G. F.

et il ajouta : « Au moins, vous, Monsieur, en votre qualité d'ancien soldat, vous devez vous sentir heureux d'apprendre la bonne volée de bois vert que nous avons administrée à ces maudits *mounsires*. » Le capitaine n'eut pas un mot, mais deux taches rouges enflammaient par instants ses joues, et nous qui le connaissons, nous savions que c'était signe que la colère lui montait. Nullement arrêté par ces symptômes que peut-être il ne remarqua pas, l'étranger continua d'une voix insinuante : « Enfin, Monsieur, vous admettez bien qu'un Anglais peut battre trois Français, quand et où il lui plaît. » Le capitaine retira enfin sa pipe de sa bouche et rompant son silence, répondit très froidement : « Ce n'est pas mon expérience, Monsieur. — En tout cas, Monsieur, persista l'autre, pour ce qui est des bonnes manières, nous, Anglais, sommes supérieurs aux Français, n'est-ce pas? »

Le capitaine resta quelques moments silencieux, puis comme faisant un effort pour se maîtriser, il répartit avec la plus grande délibération : « Puisque vous me pressez, Monsieur, je vous donnerai un exemple des manières françaises dont je puis témoigner. A la bataille de Steinkerque, — ici nous approchâmes nos chaises pour écouter, — à la bataille de Steinkerque, mon régiment était aux prises avec un régiment de cuirassiers français. Je ne sais comment la chose se fit, sans doute j'avais dépassé mes hommes, mais je me trouvai seul au milieu des ennemis. Je me défendis du mieux que je pus, mais j'aurais bientôt été accablé, si le colonel français criant : « A moi! à moi seul! » n'avait

fait reculer ceux qui m'entouraient pour qu'ils me laissassent à lui. Ils se formèrent donc en rond, et nous deux nous ne tardâmes pas à mettre les fers au feu, et de bon cœur, je vous assure. Je ne peux pas dire combien de temps cela dura, mais à la fin je lui servis un bon coup qui aurait dû lui couper les bras; au contraire, voilà mon épée, une bonne lame de Tolède pourtant, qui se brise en éclats sur sa cuirasse, ne me laissant en main qu'un tronçon. Je m'attendais à tomber percé, et restais là calme, prêt à recevoir le coup... Eh bien! que pensez-vous qu'il fit? Il fit avancer son cheval vers moi, me donna son épée, sa propre épée, celle que je porte maintenant, et... et... » Le capitaine hésitait, et enfin ajouta avec un effort, comme pour avaler quelque chose qui ne passait pas : « ... et il me mit les bras autour du cou et me baisa sur les deux joues. Puis il commanda au régiment d'ouvrir les rangs et de saluer. Et ils me donnèrent un salut en forme, levant leurs épées et criant : Vive l'Anglais! vive l'Anglais! pendant que je m'éloignais au trot de mon cheval. Voilà, Monsieur, un exemple des manières françaises. Les Français sont un noble peuple, Monsieur, un noble peuple. Et si quelqu'un en dit du mal en ma présence, morbleu, Monsieur, il m'en fera raison, je vous assure, il m'en fera raison. »

Il se leva et se mit à arpenter la salle avec la plus grande agitation, les joues toutes rouges et les yeux pleins d'éclairs. Tous, nous le considérions, frappés d'étonnement, car nous ne l'avions jamais vu tellement ému, lui d'habitude si calme et si tranquille. Celui qui avait soulevé cet orage était tout confus, et profitant de

la diversion causée par la conduite extraordinaire du capitaine, il prit son chapeau et s'esquiva. Cependant, l'émotion du capitaine tomba bientôt. Il reprit son siège et sa pipe, et comme s'il sentait de la honte d'en avoir tant dit, il ne desserra pas les dents du reste de la soirée.



V

SIR ROGER A CAMBRIDGE

Je ne crois pas avoir dit encore que Sir Roger de Coverley, quoiqu'il ne soit pas savant lui-même, a un très grand, je pourrais dire un excessif respect pour le savoir et les savants. Je l'ai vu dans Fleet Street parler le chapeau à la main et témoigner la plus complète déférence à un petit écrivassier, feuilletonniste vénal, qui venait de quitter son galetas de la rue des Meurt-de-faim, où il gagne son pain à la sueur de son front, en satirisant les personnages les plus éminents et en exaltant les plus vils pour le compte de tous ceux qui veulent bien payer ses services au taux de vingt sous la feuille. Si je ne me trompe pas, le gaillard a été plus d'une fois exposé au pilori pour ses venimeux pamphlets et a reçu le tribut d'estime publique dû à ses talents sous la forme de chats crevés et d'œufs pourris, comme autant d'offrandes qui sont pour lui ce que sont les lauriers et le lierre pour les écrivains d'un autre caractère. Vous pensez s'il était étonné de voir le bon chevalier s'incli-

ner devant lui, — le faquin est court et rond comme une barrique et Sir Roger est d'une taille élancée, — afin de saisir les paroles de sagesse humide qui fusaient en jets irréguliers de ses lèvres noires et velues; cet oracle littéraire a en effet un défaut de prononciation très marqué et semble souffrir d'un catarrhe chronique; et avec cela je doute qu'il se lave et se rase plus d'une fois tous les quinze jours. Il était visiblement mal à l'aise des attentions du vieux gentilhomme, se dandinait d'un pied sur l'autre, jetait des regards furtifs à droite et à gauche comme s'il s'attendait à voir apparaître un huissier au coin de la rue et à être appréhendé pour quelque vieille dette chez son cabaretier; enfin il éprouva un vrai soulagement lorsque, la conversation finie, il put rentrer honteusement dans son grenier pour y reprendre la tâche qui lui convient si parfaitement de noircir la vertu et de blanchir le vice. « Un grand écrivain, n'est-ce pas? disait Sir Roger en le regardant s'éloigner, un grand écrivain! quoique sans doute il pût avoir plus de soin de son linge. Mais je suppose qu'il a la tête trop pleine de science pour s'arrêter à ces vétilles. »

Sir Roger lui-même ne lit que peu de livres et connaît peu de choses de nos auteurs modernes. Je ne crois pas qu'il ait même entendu le nom de M. Pope, qui dans ces dernières années a su donner aux nombres anglais une harmonie et une cadence inconnues jusqu'ici. Je lui parlai une fois de Milton, mais il branla la tête : « John Milton? dit-il, John Milton. Oui, j'ai entendu parler de ce coquin-là. Un régicide, monsieur, un régi-

cide! et qui peut remercier le sort que Sa Gracieuse Majesté le Roi Charles (Dieu ait son âme!) n'ait pas fait descendre sa tête grise dans la tombe, avant l'heure. Non, monsieur, ne me parlez pas de ce faquin, de ce chien hargneux que le diable essorille! » Il s'échauffait si bien que je crus devoir détourner la conversation en mentionnant à la hâte les noms de Lovelace et de Cowley qui, comme royalistes, ont toutes les bonnes grâces de Sir Roger. Le nuage disparut aussitôt de son front, et fit place au plus radieux sourire. « Des gentilshommes aux principes sains, ces deux-ci, s'écria-t-il, et de bons poètes par-dessus le marché! Personne, monsieur, ne peut écrire de bonne poésie sans le respect du Roi et de l'Eglise. Mais quant à votre John je ne sais qui, quant à ce bêtête, ce pleurnichard de fils de... » Et il allait s'emporter de nouveau sur ce délicat sujet, mais adroitement je rejetai Milton dans l'ombre et interposai le nom de Herrick, ce qui apaisa la colère du chevalier aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Le fait est que pendant sa jeunesse, les vers de Herrick étaient au pinacle de la renommée; Sir Roger en avait appris beaucoup par cœur, et il les mettait sur le même piédestal que *la Chronique* de Baker, le seul autre livre que je l'ai entendu citer avec approbation. J'avais touché la bonne corde : il dit à mi-voix quelques vers de son poète; il était question de belles amours, de la jeunesse qui s'enfuit, des roses qui se flétrissent et je vis à ses yeux que sa pensée le reportait bien loin, vers les jours anciens et les scènes disparues; peut-être revivait-il ainsi une heure lointaine et se voyait-il longant l'aubé-

pine des sentiers ou foulant les coucous des prairies par une journée ensoleillée de printemps; ou bien flânant au crépuscule le long des saules de la Severn pour observer le rouge soleil d'automne qui allait sombrer dans la brume derrière les montagnes galloises. Quand il sortit enfin de sa rêverie, il avait recouvré toute sa placidité et toute son équanimité; Milton et tous les autres roquets hargneux étaient complètement oubliés.

Comme ses allées et venues de Londres à la campagne le font passer par Oxford, cette fameuse cité lui est familière, et il l'admire grandement, quoique je n'aie jamais pu préciser exactement si c'est pour sa science ou pour son loyalisme qu'il lui voue une telle admiration; car lorsqu'il en parle, il semble à peine distinguer entre ces deux titres que possède la ville universitaire à la gratitude publique. Son père accompagnait le roi Charles I^{er} quand il tint sa cour à Oxford, et Sir Roger aime à s'étendre sur les manières gracieuses du monarque à l'égard des érudits et des savants de cette ville : il dînait avec eux dans les grandes salles des collèges, priait avec eux dans les chapelles; par les belles après-midis, il se promenait avec eux dans les cloîtres du collège de Magdalena, ou jouait avec eux aux boules dans les jardins du collège de St-Jean; et quand une dernière fois il sortit de la ville avant la bataille de Naseby, il fut escorté jusqu'aux portes par le vice-chancelier, par les proviseurs des collèges, par les docteurs en théologie, tous en robes rouges, qui lui firent hommage et appelèrent sur lui la protection de Dieu, avant qu'il ne montât à cheval. Puis il sauta en

selle, la musique éclata, et toute la cavalcade se mit en marche. En s'éloignant le roi se tourna encore une fois sur ses étriers et de la main eut un gracieux salut vers la loyale cité qu'il ne devait plus revoir; les docteurs en robe rouge le suivirent longtemps des yeux, s'abritant du soleil avec la main, jusqu'à ce qu'enfin le cortège disparut dans un nuage de poussière et que la musique s'éteignit dans la distance. Telles sont les réminiscences que Sir Roger aime à relater d'Oxford. Mais pour ce qui est des bibliothèques poudreuses et des controverses ardentes de ce siège du savoir, il n'a que peu à en dire.

J'ai souvent eu l'occasion de nommer le Templier (1), ce personnage lettré qui a quelque lecture et encore plus de prétentions; il est membre de notre club, et veut y faire la loi sur toutes les questions de bon goût avec une assurance que j'envie, sans toutefois pouvoir la partager. Comme il a fait ses études à Cambridge, il a pour cette université une partialité que je ne blâme pas, mais il voudrait lui attribuer, à mon avis très injustement, la palme de l'antiquité et du renom sur sa rivale des bords de l'Isis. En conséquence, quand Sir Roger fait allusion aux gloires d'Oxford, le Templier ne manque pas de vanter ce qu'il regarde comme constituant les gloires supérieures de Cambridge, et se sent piqué au vif si quelque membre du club conteste les titres de son université à la prééminence. Quant à Sir Roger, alors qu'il nourrit la plus

(1) Templier, en anglais *Templar*, homme de loi ou ancien étudiant en droit qui réside au Temple.

grande affection pour Oxford, il considère depuis longtemps Cambridge avec une profonde méfiance comme étant le berceau de ce très pernicieux maraud d'Olivier Cromwell. Il y a quelques jours, le Templier, voulant faire cesser cette prévention, proposa à Sir Roger d'aller visiter Cambridge avec lui, assurant à notre vieil ami que, pour peu qu'il la vît, il aimerait cette ville autant qu'Oxford, et même davantage; de plus, connaissant le profond respect du chevalier pour tout ce qui touche la science, il lui offrit comme appât la perspective de faire la connaissance d'un grand érudit, l'un des plus savants, l'un des plus célèbres hommes d'Europe, à en croire notre Templier. Ceci eut un effet visible sur Sir Roger, et après quelque hésitation il décida d'entreprendre le voyage, stipulant seulement que le philosophe, comme il m'appelle, ferait partie de l'expédition. J'acceptai avec empressement, d'autant plus qu'ayant eu le malheur, pour parler comme le Templier, d'être éduqué à Oxford, je n'avais jamais visité Cambridge et que j'étais assez curieux de voir un endroit dont j'avais si souvent entendu parler. Ainsi la chose fut résolue, et rendez-vous pris pour le lendemain à l'Arc-en-ciel, dans le Holborn, d'où le coche part pour Cambridge.

Nous étions tous exacts au rendez-vous. Sir Roger était accompagné de son sommelier armé de pistolets d'arçon, dans la crainte des brigands qu'on avait vus sur la route, vers Royston, trois jours plus tôt. Il m'est inutile de fatiguer mes lecteurs du récit de notre voyage; il se passa sans aventures. Pas l'ombre de brigands.

— du moins de brigands vivants, — car nous en vîmes deux proprement pendus au gibet peu après Hatfield. Comme la journée avançait, Sir Roger un peu las s'endormit, mais sur la brune il fut réveillé par un bruit de cloches; en passant la tête par la portière, nous aperçûmes de loin les lumières de Cambridge. Comme notre équipage entra dans la ville, les cloches de tous les clochers semblaient se quereller pour nous saluer et leurs sons discordants nous assourdissaient presque. Le Templier nous expliqua alors que c'était le couvre-feu que l'on sonne ainsi tous les soirs à Cambridge, comme au temps de Guillaume le Conquérant. La nuit était close quand le coche entra à grand fracas dans la cour du Lion-Rouge. Nous ne pûmes rien voir que de hauts pignons se détachant vaguement sur le ciel, et une longue galerie de bois qui nous parut courir autour de la cour, à la pauvre lueur de quelques lampes à huile toutes fumeuses.

Le lendemain, nous étions debout de bonne heure et après le premier repas nous songeâmes à nous mettre en route. Le Templier alors déclara d'un ton solennel : « Messieurs, je vais vous conduire d'abord à mon collège, le Collège de la Sainte et Une Trinité. C'est le plus grand collège des deux universités. » A ce moment, je fus saisi d'un violent accès de toux. Le Templier s'arrêta, et me regardant durement : « J'espère, Monsieur, dit-il avec humeur, que vous n'allez pas contester ce point? — Nullement, Monsieur, nullement, balbutiai-je entre deux crises, mais je suis affligé d'une toux chronique qui, je ne sais pourquoi, me saisit tou-

jours quand j'entends prononcer le nom du Collège de la Trinité de Cambridge. Il y a beaucoup de gens d'Oxford, je crois, qui souffrent de la même affection. — Eh bien! reprit le Templier, je vous disais donc, quand j'ai été interrompu par la toux de notre ami, que j'allais vous conduire au Collège de la Trinité et vous présenter au Proviseur, le docteur Bentley, incontestablement le plus grand érudit de la chrétienté. » De rechef, je fus saisi d'un accès de toux et plus violent que le premier. Sur quoi, le Templier sembla perdre patience et saisissant son chapeau : « Messieurs, s'écria-t-il, venez; je vais vous montrer le chemin. » Ce qu'il fit, et nous, derrière ses talons, nous descendîmes dans la cour et sortîmes dans la rue. Je ne-sais quel mauvais démon me possédait, mais à peine y avais-je mis le pied que je tournai franchement à droite; je n'avais pas fait quatre pas que le Templier se précipitait sur moi, et me posant la main sur l'épaule : « Où allez-vous? grand Dieu! me dit-il, pas par là! — Et pourquoi pas? lui demandai-je quelque peu étonné. — Parce que, Monsieur, c'est le chemin du Collège du Christ et du Collège de Sidney Sussex. » Et comme je n'en restais pas moins ébahi, il approcha ses lèvres de mon oreille et me souffla d'une voix où tremblait l'émotion : « Le collège de Milton, et celui de Cromwell! Sir Roger aimerait mieux être frappé du feu céleste que d'entrer dans l'un ou l'autre! » Immédiatement je compris. Nous fîmes demi-tour pour rejoindre Sir Roger qui heureusement n'avait pu rien saisir de notre émoi, occupé qu'il était à son petit

exercice de chaque matin, le nettoyage de son tube à l'air comme il appelle cela; tout en aspirant et expirant généreusement, il contemplait avec satisfaction le spectacle nouveau qui s'offrait à lui. Nous vîmes alors, ce que la nuit nous avait caché à notre arrivée, que la rue déjà étroite l'était encore rendue davantage par les pignons en saillie des maisons qui semblaient vouloir se toucher au-dessus de nos têtes. J'avoue que j'étais plutôt dégoûté d'avoir devant les yeux tant de reliques de ce goût barbare qui florissait aux jours de la reine Elizabeth, tant de grosses poutres noires, de petites croisées biscornues et de carreaux en culs-de-bouteilles verts. Combien ces antiquités, que je puis bien appeler gothiques, contrastaient lourdement avec les élégantes maisons carrées de briques rouges que nous avons eu le bonheur de voir mettre à la mode de notre temps et particulièrement depuis le glorieux règne de Sa Gracieuse Majesté actuelle.

Cette rue qu'on appelle je crois Petty Cury, autrement dit Petites Ecuries, nous amena sur une grande place ouverte. « Ceci, nous dit le Templier, est le marché, » ce que nous pouvions aisément deviner car l'endroit était plein de petites boutiques où les revendeurs détaillaient en plein vent leurs marchandises. Ces échoppes avec leurs étalages de fleurs, de fruits et de légumes formaient un tableau assez joli vu ainsi au soleil, car la matinée était belle. De là nous passâmes par un labyrinthe de rues étroites ou plutôt de passages, toujours surplombés par ces déplaisantes maisons dont les étages en saillie arrêtent la lumière et

menacent de s'écrouler sur vos têtes. Enfin, en sortant d'une de ces allées, nous arrivâmes à une grande porte en voûte, flanquée de deux hautes tours crénelées, et décorée de maintes armoiries sur sa façade grise et rongée. « Voici Trinité », dit le Templier brièvement. Je crus sentir un peu d'irritation dans le ton, comme s'il craignait que je ne fusse repris d'un accès de toux. Aussi sans nous laisser le temps d'examiner les écussons, il nous fit passer sous la grande voûte et entrer dans la cour. Assez spacieuse, cette cour, je veux bien l'admettre, avec une belle étendue de gazon; au centre, une fontaine joue, entourée de parterres de fleurs; en face, nous voyions la grande salle avec ses hautes fenêtres ogivales et à droite, la chapelle et sa longue ligne d'arcs-boutants.

A peine avons-nous eu le temps de regarder autour de nous que le Templier s'avança, ou plutôt s'élança à travers la cour vers un porche où il frappa. Un vénérable serviteur ouvrit la porte. « Le Proviseur est-il chez lui? demanda le Templier. — Oui, Monsieur, fit le domestique; mais, vous attend-il? — Oui, reprit notre guide : je lui ai écrit et j'ai sa réponse. — Entrez donc, Monsieur, par ici. » Et nous fûmes conduits par un escalier monumental et introduits dans le cabinet de travail du proviseur, une grande salle lambrissée, presque entièrement tapissée de livres et éclairée par de grandes fenêtres qui donnaient sur la cour où nous étions entrés. La pièce était vide et nous dûmes attendre quelques minutes. Bientôt nous entendîmes un bruit de voix, la porte s'ouvrit, le proviseur était devant

nous, un homme grand et fort, en robe et en bonnet de docteur. Derrière lui trottaient un petit monsieur aux manières obséquieuses que le proviseur nous présenta comme étant le vice-proviseur, M. Walker, et à qui il tendit son bonnet. « Sir Roger, dit le proviseur, je suis heureux de faire votre connaissance. Dans mes voyages à Worcester où mes devoirs de prébendier me retiennent deux mois chaque été, j'ai souvent passé devant vos grilles. — J'espère, Monsieur, fit Sir Roger, qu'à la prochaine occasion vous voudrez bien me faire l'honneur de vous arrêter au château. — Mais j'en serai tout heureux, répliqua le proviseur avec une extrême douceur, j'en serai tout heureux. Sir Roger, vous avez dans le comté la réputation d'être un ferme soutien de l'Eglise et un sujet loyal. Dans ces temps d'athéisme et de sédition... à vous, Monsieur, en tant que laïc, je laisse le soin d'appliquer les épithètes qui conviennent à ces fléaux de notre époque, — je dis donc, Monsieur, qu'en ces temps de sédition et d'athéisme il y a plaisir à faire la connaissance d'un gentilhomme qui professe de si excellents principes. Je serai heureux de vous rendre visite à Coverley. »

Cette gracieuse acceptation avait gagné le cœur de Sir Roger, et il babillait comme un enfant, tandis que le proviseur l'écoutait avec un sourire bienveillant, presque paternel; son large front s'était déridé et la sévérité de son expression qui sans doute lui est habituelle s'était sensiblement adoucie. C'était une surprise de voir combien ces deux hommes, apparemment si différents, s'attiraient l'un l'autre; on eût dit qu'ils avaient conçu

une soudaine et mutuelle affection. Sir Roger, on le sait, regarde les hommes de science avec le plus sincère respect; en cette occasion il avait affaire à un véritable savant, un pur; et le proviseur sentait et acceptait cet hommage, qui venait du cœur et qu'on rendait à son profond savoir; il s'épanouissait, se réchauffait dans une lumière automnale, pourrait-on dire, car le temps avait blanchi ses cheveux bruns et sillonné ses joues. Je considérais avec intérêt le tableau de ces deux hommes assis ensemble au soleil près de la fenêtre qui ouvrait sur la grande cour. Cependant mes pensées vaguèrent, et je saisis à peine ce qu'ils se disaient. Toutefois à quelques bribes de leur conversation, je compris que Sir Roger parlait de Coverley au proviseur et lui racontait quelques-unes de ses meilleures histoires de fantômes; — tout y passait, depuis ceux que son chapelain avait conjurés, et ce pauvre diable de fantôme aux mains tout ensanglantées et aux pieds embarrassés de chaînes, — (Dieu! l'ai-je assez entendue, celle-là!) — jusqu'à Moll White et ses sortilèges, sans oublier la vieille, vieille histoire du petit lait et du balai de sorcière, et d'autres encore, que ça n'en finissait plus.

Enfin, le proviseur sembla se recueillir et tirant sa montre eut un mouvement de surprise et s'écria : « Messieurs, je suis bien fâché de vous quitter, mais j'ai un rendez-vous avec le professeur royal de grec pour onze heures et je vois qu'il est presque passé la demie. Je ne m'apercevais pas que le temps coulait si vite. — Le professeur royal de grec! répéta Sir Roger d'une voix blanche d'émotion, un très grand savant, je voudrais

gager, Monsieur! — Bah! couci-couci », répondit le proviseur en fronçant légèrement le sourcil et en pinçant les lèvres, — le sourire s'était éclip­sé de son visage à ce moment ; « il a ses bornes, Monsieur, ses bornes comme nous tous, je suppose. Je serais étonné d'apprendre, Monsieur, qu'il pût distinguer entre les mains de Jean et d'Isaac Tzetze dans les scolies sur Lycophron. Ses vues sur le digamma dans Homère sont des moins solides, des moins solides; et croiriez-vous, Monsieur, — cela semble incroyable et pourtant cela est ainsi, — qu'un jour il a fait une copie de vers anapestiques dans laquelle il a négligé, oui tout simplement négligé la synaphe? — Sur mon âme! s'écria Sir Roger tout à fait choqué, vous ne voulez pas dire... — Mais c'est ainsi pourtant, répliqua le proviseur, n'est-ce pas, Walker? » Le vice-proviseur regardait distraitement par la fenêtre, absorbé dans la contemplation de deux jeunes gens qui engageaient le dernier assaut d'un combat singulier sur le gazon de la cour. Rappelé brutalement à son devoir il se retourna en hâte et dit : « Certainement, Monsieur le Proviseur, très certainement, c'est ainsi et il ne se peut pas que vous n'ayez raison. — Vous entendez, Messieurs, ce que dit le vice-proviseur; eh oui! dans son inspiration poétique notre Josué a complètement oublié la synaphe. Ah! ah! ah! complètement oublié la synaphe! (1) Et

(1) « L'allusion se rapporte sans doute à Josué B-rn-s, le savant titulaire actuel de la chaire de grec à Cambridge, dont la récente édition d'Homère a fait un tel éclat dans le monde des lettres. Si nous sommes bien informés, il y a eu

il s'enfonçait dans son fauteuil, riant à pleine gorge. Enfin il se leva et rapidement déclara : « Mais je dois partir. Messieurs, je vous souhaite le bonjour. Sir Roger, votre très humble serviteur », ajouta-t-il avec un profond salut. « Monsieur ***, (il nomma le Templier), votre serviteur », et il salua. Puis se tournant vers moi, il s'inclina à peine et eut un geste rapide : « Bonjour, Monsieur. Walker, mon bonnet ! » Le vice-proviseur lui tendit son bonnet révérencieusement, et suivi de son obséquieux compagnon, le proviseur s'éloigna avec majesté.

plus d'une passe d'armes entre lui et le docteur B-ntl-y, ce qui peut expliquer l'acrimonie avec laquelle le docteur semble traiter son rival en érudition. Nous croyons savoir que dans la vie privée, le docteur B... ridiculise l'opinion du professeur qui voudrait que *l'Iliade* ait été écrite par le roi Salomon, et qu'il n'hésite pas à affirmer que le professeur a escroqué l'argent de sa femme en induisant celle-ci à mettre sa fortune dans sa piètre édition d'Homère, sur sa profonde conviction à lui, le professeur, de l'identité du poète avec le monarque hébreu. Mais nous ne nous soucions pas d'entrer dans ces futiles disputes de savants. » (*Note du manuscrit qui apparemment n'était point destiné à la publication. — J. G. F.*)

VI

SIR ROGER A COVENT-GARDEN

Sir Roger de Coverley est en ce moment à Londres, et avant-hier, il passa avec nous la soirée au club. Il nous quitta de bonne heure, « car, nous dit-il, vous savez, les campagnards, ça se couche comme les poules ». Quand il fut parti, quelqu'un remarqua : « Je suppose que Sir Roger n'a pas toujours observé des heures aussi régulières; on dit que c'était un gai compagnon dans sa jeunesse; et n'y a-t-il pas une histoire sur lui et l'une des Laïs de cette ville?

— Une Laïs et Sir Roger? s'écria vivement Sir Andrew Freeport, quelle sottise! Je ne crois pas qu'il ait jamais parlé à aucune de sa vie, ni qu'il sût reconnaître une de ces malheureuses s'il la rencontrait.

— Pour ce qui est de parler à aucune, interrompit Will Honeycomb, vous faites erreur. J'étais avec lui quand cela lui arriva une fois et, sur mon âme, je me le rappellerai tant que je vivrai ». Nous nous tournâmes vers Will : « Comment cela? dites-nous. — Et

je l'oublierai d'autant moins, ajouta-t-il, que c'était le jour même où je rencontrai Sir Roger pour la première fois, ainsi vous voyez que ce n'était pas hier. J'étais un jeune homme alors..., c'est-à-dire, je... je... enfin, j'étais... » Nous l'interrompîmes en riant : « Oui, oui, nous vous entendons à merveille : vous étiez alors encore plus jeune que vous ne l'êtes aujourd'hui.

— Eh! mon Dieu! oui, c'est cela, reprit Will avec un sourire attristé; mais je reviens à mon histoire. Un ami commun nous avait fait rencontrer à l'Arc-en-ciel, et nous convînmes d'aller ensemble au spectacle à Covent-Garden. En sortant du théâtre, je lui offris de l'accompagner jusqu'à son appartement de la rue Saint-Jacques. Il faisait nuit noire, et je ne sais trop comment, nous vînmes à parler des bandits qui étaient sortis en force deux nuits auparavant : ils s'étaient saisis d'un honnête passant dans une petite rue près de Fleet-Street, lui avaient fendu le nez, arraché les yeux et finalement l'avaient laissé retrouver à tâtons son chemin; tout cela parce qu'étant un homme de cœur, il avait refusé de les saluer. « Ma foi, disait Sir Roger, j'espère qu'ils ne vont pas nous attraper, car je n'ai nulle envie d'avoir le nez fendu. — Non, lui répondis-je; c'est un nez bien fait et ce serait grand dommage de le gâter. Et pour ma part, je ne tiens pas à perdre les yeux non plus. Mais je crois que nous n'avons rien à craindre; on a doublé le guet. »

A ce moment-là, au tournant d'une rue (je crois que c'était la rue du Roi), nous aperçûmes quelque chose d'insolite. Un rassemblement s'était formé et on enten-

fait des cris. Des fiacres s'étaient arrêtés, et les cochers se tenaient debout sur leurs sièges et regardaient pardessus la tête des gens, riant et se montrant quelque chose du doigt. Nous pressâmes le pas pour voir et nous nous rendîmes bientôt compte de ce qu'il y avait. C'étaient les malandrins; un tas de figures plus affreuses ne s'est jamais présenté à moi; j'y remarquai Lord Mohun et cet odieux coupe-jarret de Macartney, et il y avait une courtisane, oh! une simple cœureuse, au milieu d'eux. Je ne sais pas ce qu'ils lui avaient fait, mais elle était par terre, sur le trottoir, la face contre le mur, à crier et à sangloter. Dès que Sir Roger vit cela, il s'élança en avant. J'essayai de le retenir, car je savais que ce n'était rien moins que sa vie et la mienne qu'il risquait à vouloir se mêler à ces rufians, et ils étaient bien une vingtaine; mais il me fit lâcher prise, se fraya un chemin à travers la troupe et se planta devant la femme, leur faisant face à tous, l'épée tirée. Vous le voyez là, donnant de la pointe contre toute cette bande d'assassins, et disant, — ou essayant de dire, car dans la violence de son emportement, à peine pouvait-il parler (c'est la seule fois que j'aie vu Sir Roger en colère), disant donc : « Si l'un de vous o-o-ose toucher à cette... cette dame, par la morbleu! je le traverse de part en part ». Et il l'aurait fait comme il le disait; ils le comprirent car ils reculèrent terrifiés, tout en se parlant bas.

Alors voyant cela, Sir Roger rengâna, puis il se tourna vers la femme, enleva son chapeau et avec un grand salut : « Madame, lui dit-il, puis-je avoir l'hon-

neur de vous conduire à une voiture? ». Elle se leva, sécha ses larmes et lui prit le bras. Sur quoi, quelques-uns de ces drôles se mirent à rire et se moquer, mais l'un d'eux, je crois que c'était Lord Mohun, le reconnut et s'écria : « Et parbleu! c'est Sir Roger de Coverley! Messieurs, en ligne pour la danse... Sir Roger de Coverley! » Sur-le-champ, ils se mirent sur deux rangs, tirèrent leurs épées, les croisèrent au-dessus de leurs têtes en les choquant bien ensemble, — il me semble les entendre encore —, et Sir Roger marchait au milieu, le chapeau sous un bras, la femme attachée à son autre bras, tout comme s'il escortait une duchesse à la cour.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un fiacre, il l'y fit entrer, et lui ayant demandé où elle désirait aller, il donna l'adresse au cocher, le paya et resta la tête découverte et saluant, tandis que la voiture l'emportait. Alors il remit son chapeau et se tourna vers les malandrins : « Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de votre galanterie. Si l'un de vous se sent désobligé de ce que j'ai fait, je suis à son service. On me trouve à mon appartement de la rue Saint-Jacques ». Mais tous s'écriaient : « Non! non! bravo, jeune homme! bravo! Bien fait à vous, Sir Roger! » et quelques-uns applaudissaient et lançaient des Ancora! ancora! Je lui pris le bras, et nous nous éloignâmes ensemble; je le sentais qui tremblait dans son agitation, mais il marchait d'un air imposant jusqu'à ce qu'ayant tourné la rue nous fûmes cachés à la troupe. Alors, que Dieu me damne s'il ne fondit pas en sanglots!... Et moi, moi, — la

voix de Will hésitait —, sur ma foi, je pleurnichais à moitié moi-même ».

Il y eut un silence dans tout le club. Personne ne soufflait mot; enfin Will éclaircit sa voix qui s'était enrouée à la fin de son récit, et il ajouta : « Et vous pouvez m'en croire, Messieurs, ce fut la première et la dernière fois que Sir Roger parlât jamais à une des Laïs de notre ville ».

VII

SIR ROGER AU TEMPLE

La dernière fois que Sir Roger de Coverley vint au club, la conversation tomba, je ne sais comment, sur la musique. « Qui donc est ce Handel dont tout le monde parle? demanda-t-il, on dit qu'il joue de l'orgue divinement bien. J'aimerais fort l'entendre. — Rien de plus facile, répliqua le Templier, il doit jouer de l'orgue, demain soir au service, dans l'église du Temple. Voulez-vous venir? Je ne pourrai pas y rester moi-même, mais je prendrai garde de vous faire avoir une bonne place ». Sir Roger s'empressa d'accepter, et comme je ne perds jamais une occasion d'être avec le digne homme quand il est à Londres, je demandai la permission de l'accompagner. Il fut donc entendu que nous nous réunirions le lendemain dans l'appartement du Templier un peu avant l'heure de l'office, qu'il nous conduirait à l'église et qu'il nous y laisserait; nous fûmes exacts au rendez-vous. Je n'ai jamais vu Sir Roger avec un air plus allant et plus animé. Il parlait

gaiement et nous partagions sa joyeuse humeur. Nous risquâmes même quelques plaisanteries sur la veuve, et il prit la chose du bon côté : « Bon, bon ! disait-il, je pense quelquefois qu'elle voudra bien de moi après tout. Mais je me fais bonhomme ; oui, un vieux bonhomme... » Nous niâmes fermement l'imputation, lui assurant qu'au contraire il rajeunissait tous les jours. Ayant ainsi dissipé la légère ombre de mélancolie qui avait un instant troublé la sérénité de notre ami, nous sortîmes afin de prendre un peu l'air dans le jardin avant de nous rendre à l'église.

Comme je me rappelle tout cela clairement, encore aujourd'hui, malgré tant d'années passées depuis ! C'était une belle journée calme de septembre, mais déjà quelques feuilles jaunes tombaient sans bruit à terre en tourbillonnant. Dans la cour où nous étions entrés des pigeons voletaient et roucoulaient, une fontaine chantait monotone sous l'ombre de vieux ormes où perçaient des traînées de soleil. Nous descendîmes quelques marches de pierre pour passer dans le jardin. Les parterres s'égayaient encore des teintes profondes de l'automne, les asters et les soucis luttant de couleur avec les imposants soleils et les roses trémières. Quand nous eûmes bien admiré : « venez donc, nous dit le Templier, je vais vous montrer *rosa quo locorum sera moretur* ». Et il nous mena à un petit bosquet où nous trouvâmes, en effet, un rosier portant quelques roses rouges toutes fraîches ouvertes et parfumant le feuillage : « Vous savez ce qu'on raconte ? c'est dans ce jardin même que les princes d'York et de Lancastre

cueillirent les roses blanche et rouge qui devaient être les insignes de leurs maisons rivales et qui donnèrent leur nom aux Guerres des Deux Roses. — Oui, dit Sir Roger, et des deux, la rose rouge était bien l'emblème le mieux approprié, car la rose blanche, dit-on, ne fleurit jamais sur le sol où le sang a été versé. Vous pouvez planter un rosier blanc sur un champ de bataille, l'été suivant toutes les roses seront rouges ».

Comme nous paraissions douter de la vérité de cet axiome d'histoire naturelle, Sir Roger affirma avec assurance qu'il en était ainsi. « En voulez-vous la preuve? nous dit-il. Mon ami, Sir Richard Devereux, de la Garde Royale, était avec son régiment à la sanglante bataille de Landen, et l'année suivante, comme il passait par-là, il vit le champ de bataille qui n'était rien qu'une grande nappe de coquelicots rouges. Il n'avait jamais vu un tel flamboiement de pourpre, pas même aux revues militaires de Hyde Park. — Et puis, il y a la giroflée écarlate, reprit le Templier désirant faire écho à la fantaisie du digne gentilhomme; tout le monde sait qu'on l'appelle chez nous « guerriers sanglants » parce qu'elle pousse aux endroits où le sang a coulé. — Sans doute, sans doute, répartit Sir Roger, dans mon pays, elle ne fleurit nulle part aussi bien que sur le champ de bataille de Tewkesbury. Je l'y ai vue bien des fois en passant par-là à cheval. C'est la vérité. Mais pour ce que le poète Herrick nous dit des roses rouges, je n'ai jamais pu y croire. — Et qu'est-ce donc qu'il en dit? demandâmes-nous tous les deux, curieux de découvrir l'opinion de Sir Roger sur ce point de

poésie. — Je ne suis pas sûr de me rappeler les strophes, répondit-il, quoique je les aie chantées souvent quand j'étais jeune. Je les ai apprises de ma mère, en nous promenant dans notre jardin de roses, et c'est là que je les ai chantées une fois (sa voix baissa et il eut un air plein de gravité), une fois, pour *elle* ». Nous savions ce qu'il entendait par *elle* et nous ne le pressâmes pas davantage. Je voyais en esprit ce jardin de roses au château de Coverley, et par un crépuscule d'été, Sir Roger marchant auprès de la veuve... je demeurai silencieux. Mais se tirant lui-même de sa rêverie, Sir Roger continua : « Voyons, voyons :

Blanche était la rose épanie...

Oui, c'est cela, je me souviens ». Et il récita sur un ton enjoué, d'une voix haute un peu cassée... je crois l'entendre encore et le voir, debout, son visage tourné vers le soleil et sa main scandant le rythme des vers :

*Blanche était la rose épanie;
Or voulut connaître de sûr
Qui d'elle ou du sein de m'amie
Eclatait du blanc le plus pur.
Mais quoi! la rose fut vaincue
Et de honte rougit soudain,
Tant que depuis est toujours vue
De rouge fleurissant son teint.*

Quand il eut fini, le Templier cueillit quelques-unes des roses rouges et les offrit à Sir Roger qui les piqua à son chapeau en disant : « Si vous voulez me donner une bouture de ce rosier, je la planterai dans le jardin de Coverley, et l'été prochain, vous viendrez y cueillir

les roses vous-même. Et je vous montrerai aussi les guerriers sanglants sur le champ de Tewkesbury. Vous me croirez alors; je sais que vous autres, gens de loi, il est difficile de vous persuader. Mais vous verrez par vous-même, vous verrez par vous-même ».

Nous passâmes une demi-heure à flâner et à bavarder ainsi jusqu'à ce que le jour en baissant nous rappelât que l'heure de l'office approchait. Nous quittâmes donc le jardin et nous dirigeâmes vers l'église à travers les cours déjà toutes sombres. Au-dessus de nos têtes, les arbres résonnaient du bruyant caquetage des sansonnets s'installant pour la nuit et rendant ainsi, nous dit Sir Roger, leur action de grâce du soir. Le porche de l'église passé, nous nous trouvâmes dans la plus vieille partie de ce vieil édifice, l'église ronde originale, bâtie par les templiers et dans laquelle ces chevaliers guerriers reposent sous leurs effigies de pierre. Sir Roger et moi posions à notre ami le Templier quelques questions à voix basse sur ces étranges figures couchées là sur le pavé, si tranquilles après tant de siècles avec leurs faces tournées en haut et leurs mains agrippant l'épée, quand l'orgue commença à jouer. Si douces, si caressantes et si solennelles en étaient les notes que les mots expirèrent sur nos lèvres, et nous suivîmes notre ami qui nous faisait signe d'avancer dans la partie intérieure de l'église. Là, il nous fit asseoir dans une stalle près d'un pilier et nous quitta. Le crépuscule maintenant se fondait dans la nuit; c'était l'heure du jour la plus propre à incliner le cœur vers les sérieuses pensées et le service divin. Les cierges étaient déjà

allumés dans l'église, mais il n'était pas besoin de leurs lueurs vacillantes pour discerner vaguement les arches entrelacées de la voûte, les hautes colonnes rangées en lignes et entre elles les saints et les prophètes des verrières dont les violets, les pourpres et les bleus s'éclairaient encore un peu et transparaissaient contre la lumière mourante du jour. Le service de notre église anglicane qui est beau de tout temps me paraissait doublement beau dans un tel décor. Par-dessus tout, la douceur de la musique était telle que je n'en avais jamais entendu de si prenante. Les voix du chœur se mêlaient dans une sorte d'harmonie séraphique aux notes longues et profondes de l'orgue, tantôt éclatant en une tempête de joie et d'exaltation triomphante, tantôt mourant pour se perdre, semblait-il, dans les profondeurs d'une distance ineffable. C'était une musique semblable à celle que les âmes des bienheureux font entendre à l'entour du trône éternel. Les cœurs se fondaient, et moi conscient de mon indignité je me sentais comme un esprit égaré, écoutant à la porte du paradis le chant des saints anges.

Quand le service fut terminé, nous nous agenouillâmes quelques instants côte à côte tandis que l'orgue sous la main du maître déroulait ses phrases solennelles à travers l'église sombre. Comme mon ami prolongeait ses prières un peu plus que d'habitude, je le regardai à la dérobée, et à le voir avec ses cheveux d'un blanc d'argent, ses mains jointes et un air de ravissement répandu sur sa face vénérable, je ne pus m'empêcher de me croire agenouillé auprès d'un saint du

ciel. Nous nous levâmes, étrangement remués par la scène qui nous entourait et la beauté du service que nous venions d'entendre. Quand nous ressortîmes par le porche, il faisait nuit; sous la lune qui s'était levée, la sombre silhouette de l'église, les fenêtres encore éclairées et les figures de saints animant les vitraux, composaient un tableau qui devait longtemps rester dans ma mémoire. Nous marchâmes ensemble silencieusement jusqu'à Fleet Street. Comme il était sur le point de me quitter, il me dit : « Savez-vous à quoi je songe? lorsque vous et moi nous séparerons pour la dernière fois, je voudrais que ce fût en un moment comme celui-ci ». J'étais trop ému pour répondre, et je ne pus que lui serrer silencieusement la main. Il leva son chapeau encore décoré des roses rouges du Templier, et s'éloigna. Je ne sais d'où cela vint : peut-être ses paroles faisaient-elles vibrer en moi une note de sentiment, mais une sensation de malaise et de tristesse s'empara de mon esprit, et je remarquai avec une sorte d'appréhension que les roses de son chapeau baisaient la tête et avaient perdu quelques-uns de leurs pétales. Je restai tête nue à le regarder disparaître dans les ténèbres. Je ne l'ai jamais revu. Telle fut ma séparation d'avec Sir Roger. Mais en moi vit l'humble confiance que nous nous rencontrerons de nouveau par-delà les ombres, dans un monde où les roses ne passent point et où les amis ne sont point séparés.

LA TÊTE DE LA GORGONE

(FANTAISIE)

Il y avait une fois, dans des temps très, très reculés, un roi qui avait une fille merveilleusement belle. Mais avant sa naissance, un magicien avait prédit au roi qu'en grandissant elle deviendrait la mère d'un garçon qui le tuerait, lui, le roi son grand-père, et qui régnerait sur de grands territoires. Aussi le roi dit-il : « Elle ne se mariera jamais », et quand elle n'était encore qu'une toute petite fille, il l'enferma dans une haute tour sur le sommet d'une montagne isolée. Les années passèrent, la princesse grandit et devint belle comme le jour; mais elle était toujours gardée là-haut dans la tour solitaire, et son père ne voulait pas entendre parler de la laisser sortir. Or, un jour qu'elle était assise à la fenêtre et regardait au dehors, se demandant si jamais un prince viendrait la délivrer et l'épouser, elle entendit un bruit étrange au-dessus d'elle; elle leva la tête et vit que de l'or, de l'or véritable et tout brillant, passait par un trou du toit et tombait en tas sur le plancher. D'un bond, elle fut debout et pour recevoir cet or tendit son tablier qui en fut bientôt rempli. Alors une voix, une voix étrange et douce se fit entendre : « Or

enchanté, or enchanté; de l'or enchanté l'épousée », et au même moment tout l'or s'évanouit, et elle resta debout, son tablier tendu et vide. Alors elle s'assit et pleura, car elle ne comprenait pas que l'or était de l'or enchanté et qu'elle était elle-même l'épousée de l'or enchanté.

Or le printemps passa, et l'été; et comme les feuilles de la forêt devenaient jaunes et rouges et que les hirondelles se groupaient en pépiançant avant de s'envoler au loin, un bébé lui naquit. Le roi entra dans une grande colère et s'écria : « Vous allez partir tous les deux, le petit et toi ! » Il la mena donc avec son enfant sur le bord de la mer. Il faisait nuit. Des nuages noirs cachaient le ciel, le vent soupirait dans les branches au-dessus d'eux et l'eau froide venait bouillonner à leurs pieds. Une petite barque se ballotait sur les vagues. Le roi la tira, y mit sa fille et l'enfant, et la repoussa. Voilà le bateau dérivant sur les flots, et la mère, le cœur dolent, se tenait assise serrant le bébé endormi contre sa poitrine. Le manteau rouge de l'enfant s'écartait sous la bise, et l'embrun fouettait son petit corps, mais il dormait paisiblement et il souriait dans son sommeil. Il semblait qu'un ange protégeait la mère et son enfant, car bientôt le vent tomba, la lune apparut derrière les nuages en fuite, et sur un large chemin faiblement argenté, le petit bateau flottait tel un point noir balancé sur la mer de lune.

A la pointe du jour, un pêcheur allant jeter ses filets trouva la barque et son précieux fardeau. Touché de pitié, il emmena chez lui la mère et son enfant. Ce

pêcheur était un homme de bien qui craignait Dieu, et sa femme en cela lui ressemblait. C'étaient aussi des gens économes, et ils avaient un peu d'argent; ainsi donc, ayant consulté ensemble, ils proposèrent d'acheter une chaumière pour Danaé (tel était le nom de la princesse), au bout du village de pêcheurs où ils vivaient. Mais Danaé refusa; après cette terrible nuit, elle ne pourrait jamais plus supporter la vue de la mer. Il fut entendu qu'elle irait vivre dans un village au milieu des collines, où les pêcheurs avaient des amis. Avec l'aide de quelques bons voisins, on put lui acheter une maisonnette, située à la lisière d'un bois où les rossignols chantaient pendant l'été. Les murs étaient envahis par les vignes et les églantiers sauvages; les hirondelles bâtissaient leurs nids sous les larges rebords de chaume du toit pointu et, derrière, un ruisseau scintillait où fleurissaient les nénuphars et les joncs dorés. C'est là que vécut la mère, filant pour gagner son pain et celui de son petit garçon; et dans cette tranquille retraite leurs années s'écoulaient dans la paix et le bonheur.

Le roi du pays Polydecte était un homme méchant et cruel. Ses forfaits fournissaient de tragiques récits qu'on racontait dans les veillées d'hiver auprès du feu aux assistants terrifiés. Mais son château était bien loin et les villageois ne connaissaient ses crimes que par ouï-dire.

Avec le temps, le garçon, dont le nom était Persée, devint un beau jeune homme qui secondait et consolait sa mère dans son infortune. Nul des jeunes gens du

village ne l'égalait pour la force et pour la vitesse; toutefois il employait sa force non pas à opprimer, mais à protéger les faibles et les misérables, et bien des lieues à la ronde, les méchants le craignaient et le haïssaient, car il n'y en avait pas un qui n'eût senti une fois le poids de sa main.

Un jour, c'était l'automne, ils ne devaient jamais l'oublier, la mère et son fils étaient allés ensemble ramasser du bois dans la forêt et s'étaient assis sur le bord du chemin, quand une meute de chiens criant à tue-tête passa devant eux en courant, suivie de près par les chasseurs. Les premiers de ces chasseurs, emportés au galop avaient déjà disparu quand un second groupe se montra qui chevauchait plus lentement. Celui qui se trouvait au centre avait de riches habits et un cheval magnifique qui arrêtaient les regards. Persée qui une fois était allé au palais reconnut immédiatement le splendide cavalier. « C'est sa Majesté », dit-il, il se leva et sa mère à côté de lui. Comme le roi passait devant eux, il aperçut la mère et son fils et arrêta brusquement son cheval. C'était un homme mûr, vigoureux et bien bâti. Son visage ovale et tout rasé était d'un teint olivâtre, ses traits étaient fins, mobiles et expressifs, ses yeux grands, profonds, noirs et perçants; des boucles peu fournies de cheveux gris-fer flottaient légèrement sur ses tempes.

« Qui sont ces gens-ci? » demanda-t-il à l'un des cavaliers qui à la coupe sobre de ses vêtements semblait être un secrétaire ou un ministre. « Sire, répondit-il, seulement une fileuse du village que nous venons de

traverser, et son fils. » Le roi tourna ses yeux noirs et hardis sur Danaé qui baissa la tête et rougit. « Par ma foi, s'écria-t-il, un beau brin de femme! et toi, maître vaurien, qui es-tu? ajouta-t-il en s'adressant à Persée. — Mon nom est Persée, et je suis le très humble serviteur de Votre Majesté. — Beau courtisan en ratine! fit le roi en riant, et se tournant vers un élégant de sa suite : Eh bien! Glaucus, vous n'auriez pas pu dire cela avec un plus bel air que ce croquant. » Et il rit de nouveau, et le rire des courtisans obséquieux fit écho au sien, tandis qu'un sang chaud montait au visage de Persée. Le roi resta quelques instants silencieux et pensif, frappant sa botte de sa cravache et posant son regard aigu sur la mère et son fils, tour à tour. Enfin, il reprit la conversation juste au point où il l'avait interrompue : « Voilà de belles paroles, jeune homme, mais saurais-tu les tenir? — Au prix de ma vie, oui, Sire », répondit le jeune homme. Le roi sourit d'un sourire qui n'avait rien d'agréable à voir. « Oh! je n'en demande pas tant, dit-il, mais je voudrais avoir la tête de la Gorgone. Veux-tu me l'apporter? » A ce nom redouté, un frisson parcourut visiblement le groupe des courtisans. Danaé serra convulsivement le bras de son fils et l'air suppliant, elle essayait de rencontrer son regard, mais les yeux de celui-ci étaient fixés sur le roi. Il s'était maintenant dressé de toute sa hauteur, et se tenait très pâle avec seulement une petite tache rouge sur chaque joue. « Sire, j'essaierai », fut tout ce qu'il dit. « Bien, je te récompenserai. Venez, mes seigneurs, dit le roi en s'interrompant, nous sommes en arrière.

Rejoignons la chasse. » Et sans daigner avoir un autre regard sur Persée et sa mère, il joua de l'éperon et toute la bande disparut dans le bruit de sabot des chevaux.

Dès qu'ils eurent disparu, Danaé se jeta au cou de son fils, l'implorant tout en larmes de ne pas entreprendre la dangereuse tâche. Mais ses prières et ses supplications furent vaines. Il avait donné sa parole, disait-il, et il ne reviendrait pas dessus. Le roi verrait ce qu'il valait. « De plus, mère, ajoutait le jeune homme d'un ton plus doux, le roi a dit qu'il me récompenserait. Il me donnera un monceau d'or, ou bien une place à la cour; et alors, tu verras, tu n'auras plus à t'user les yeux à filer tout le jour. » Comme elle voyait que toutes les remontrances étaient inutiles, la mère sécha ses larmes et se résigna à l'inévitable. Elle était brave de cœur comme il convenait à la fille d'une longue lignée de rois; aussi devant la résolution de son fils, elle prit sur elle-même avec un courage égal au sien, de cacher son chagrin de peur de l'affliger et de l'affaiblir, et fit tout ce qu'elle put pour l'encourager et l'affermir. La soirée fut triste dans la petite chaumière au coin du bois. Les quelques préparatifs furent bientôt faits, et alors la mère et le fils, assis la main dans la main, échangèrent de longues et ferventes paroles.

Le lendemain, au point du jour, il se mettait en route. Sa mère l'accompagna jusqu'à la barrière du jardin, et là ils se séparèrent. Ils se dirent peu de chose, leurs cœurs étaient trop pleins. Au coude de

la route derrière lequel il allait disparaître, il se retourna et la vit debout près de la barrière, qui le regardait s'éloigner; les roses s'entrelaçaient sur l'arche au-dessus de sa tête et leur ombre tombait sur son visage.

L'air frais du matin remplissait le cœur de joie, bien qu'on y sentît ce souffle subtil et inexprimable de déchéance qui attriste les plus belles matinées d'automne, en y mêlant comme un regret de l'été enfui ou un présage de l'hiver approchant. S'étant tourné vers l'ouest, Persée allait bon pas. Il eut bientôt traversé le cher et familier village où tout était tranquille et silencieux. Seules des spirales de fumée bleue s'élevant çà et là de quelques cheminées annonçaient que les villageois étaient debout et se préparaient au travail du jour. Parfois la route serpentait à travers des champs où la moisson reposait en gerbes ou bien ondulait encore à la brise du matin comme une mer d'or. Parfois elle passait par une bourgade ou un hameau dont les maisonnettes avec leurs ruches jaunes et leurs fenêtres à résille, apparaissant derrière les rosiers grimpants et les vignes en treille, souriaient timidement au voyageur. Puis elle menait à de grands plateaux ventés d'où l'œil errait avec délices sur une large campagne ouverte qui dans sa diversité de prairie, de bois et de rivière s'étendait sur des lieues et des lieues pour se fondre dans le bleu tendre de l'horizon. Ou bien encore, elle descendait et suivait la rive sinueuse de quelque large nappe d'eau, tandis que de l'autre côté les collines, en haut toutes grises de roches et plus bas vertes de la verdure des arbres et des herbes, s'incli-

naient doucement en pentes arrondies ou en tertres ensoleillés vers leurs sœurs féeriques des ondes, leurs images inverties qui, reflétées avec un léger tremblement, dormaient au sein tranquille du lac.

Persée avait commencé par demander aux gens qu'il rencontrait s'ils pouvaient le diriger vers l'objet de ses recherches. Mais le résultat de ses questions fut décevant. Les manants qu'il interrogea ne faisaient que se gratter la tête, ou partaient d'un gros rire. Une personne supérieure d'aspect placide à qui il osa adresser la parole écouta tout ce qu'il avait à dire avec une attention polie et, quand il eut terminé, dit seulement : Ah ! avec un doux sourire et continua son chemin de l'air le plus satisfait du monde. Une brave vieille qui se chauffait au soleil sur la porte de sa maisonnette, ayant pleinement saisi le sens de sa requête (et il eut à crier très haut pour se faire entendre, car elle était presque aussi sourde que le pot oublié sur le pas de sa porte) se boucha les oreilles de ses mains, — précaution qui en la circonstance paraissait assez superflue, — et toute clopinante rentra chez elle en poussant les hauts cris. Découragé et confus, Persée cessa bientôt de rien demander et résolut d'aller son chemin tout en se passant de l'aide ou des renseignements de personne.

Le soleil maintenant était bas sur les collines d'occident. Déjà le voyageur avait rencontré des attelages de bœufs rentrant péniblement après la fatigue du jour et traînant derrière eux la charrue retournée; déjà il avait reçu et rendu le rude « Bonsoir » des laboureurs. Le tintement des clochettes dans les parcs éloignés, le

vol mou des chauves-souris, le bourdonnement des hannetons qui tournoyaient paresseusement autour de lui, ou l'aboïement isolé d'un chien étaient les seuls bruits qui rompaient la quiétude du soir d'automne. Comme la lueur écarlate s'éteignait à l'ouest pour faire place d'abord à un vert pâle et pur qui insensiblement passa au bleu d'acier du ciel nocturne, une à une les étoiles s'allumèrent calmes et froides, une à une les lumières aux fenêtres des maisons se mirent à scintiller dans l'ombre du soir, rappelant au voyageur attardé et las son propre foyer dont chaque pas l'éloignait davantage. Devant ses yeux se dessina la salle familière éclairée alors par la flamme dansante d'un bon feu clair. Sa mère, il le sentait, se tenait à la fenêtre, suivant des yeux la route où il avait disparu de sa vue, le matin même, jusqu'à ce tournant où il s'était arrêté pour lui faire un dernier geste d'adieu. Ce matin seulement ! Comme cela lui paraissait loin maintenant, et dans le silence et les ténèbres de la nuit approchante, de quels sentiments tout autres il envisageait la fatale entreprise dans laquelle il s'était embarqué ! Rempli de ces mélancoliques pensées, il s'arrêta et regarda derrière lui. La lune se levait. Contre son disque brillant qui apparaissait juste à l'est au-dessus de la ligne sombre des montagnes, les pins qui bordaient le sommet se dressaient durs et noirs, et pénétraient d'une horreur glacée le sang du voyageur ; à son imagination énervée, ils prenaient un caractère sinistre, comme autant d'esprits de ténèbres et de mort s'élevant pour offusquer de leur présence néfaste et perni-

cieuse la lumière de la vie, de la bonté et de la famille. Il secoua de son mieux ces funèbres présages et reprit son chemin. La lune maintenant s'était tout à fait levée; inondés de ses rayons chaque feuille et chaque rameau, chaque fougère et chaque caillou se dessinaient aussi clairs et distincts qu'en plein jour mais blanchis de pâleur livide. Les ombres que jetaient sur la route les rochers et les arbres étonnaient l'œil par l'intensité de leur noirceur; et sur le sol blanc, l'ombre longue et mouvante du voyageur semblait comme une figure de ténèbres solides découpée au couteau.

Il chemina ainsi péniblement sans savoir combien d'heures. Le silence, la monotonie de ses mouvements, la lourde oppression de ses tristes pensées, tout s'unissait pour le plonger dans une inconscience voisine du sommeil, dans un état de somnolent oubli, sous l'influence duquel les objets alentour passaient en flottant comme dans un brouillard ou dans un rêve, indistincts, sans forme, sans souvenir. Soudain il fut tiré des profondeurs de cette transe léthargique par quelque chose dont il n'aurait pu sur le moment dire ce que c'était; mais instinctivement il sentit que quelque changement considérable venait de se produire et qu'une grande et décisive crise dans sa vie était proche. A l'endroit où il fut ainsi tout à coup rendu à la pleine conscience, la route montait à travers une forêt de pins. De chaque côté s'élevaient les arbres silencieux et solennels, leurs têtes brillant dans le clair de lune, leurs branches basses enterrées dans une ombre noire qui semblait de la tombe. Au-delà des pins et à peu de distance, à gauche

et à droite de l'étroit défilé surplombait une ligne de hauts rochers escarpés, s'ouvrant parfois en affreux précipices, parfois découpés et taillés en lits de torrents qui semblaient s'enfoncer dans les entrailles mêmes de la montagne; et les flancs de ces rochers présentaient une succession impressionnante de lumière crue et d'ombre épaisse tandis que les pointes dentelées qui fusaient du faite de la crête dans le bleu profond du ciel oppressaient l'esprit d'un sentiment de hauteur démesurée, d'une sensation de chute, de chute éternelle à travers un abîme infini d'espace.

La demi-somnolence où notre voyageur était demeuré si longtemps plongé s'était évanouie d'un coup et avait été instantanément suivie d'un état extraordinaire de tension nerveuse dans lequel tous les sens semblaient portés à l'extrême limite de leur pouvoir et la pensée elle-même avivée et exaltée à un degré tout à fait anormal de force et d'activité. D'abord, il se sentait entièrement incapable d'indiquer rien qui pût expliquer ce merveilleux changement dont il avait si bien conscience en chaque fibre de son être et qui semblait pénétrer même le silence de mort des objets alentour d'une vie palpitante et nouvelle. Mais bientôt il se rendit compte d'une circonstance aussi inaccoutumée que frappante. Juste au-dessus de lui, à l'endroit où la route montante coupait en deux la forêt de pins et touchait l'horizon, brillait une étrange lumière, une lumière trop proche et trop diffuse pour être celle d'une étoile à son coucher, trop radieuse et trop intense pour être l'aurore qui commençait justement à blanchir fai-

blement l'orient. Plein d'ardeur, son cœur battant à grands coups, il pressa le pas. A mesure qu'il approchait, la lumière devenait plus éclatante, et enfin en atteignant le sommet, quel fut son étonnement de voir qu'elle entourait comme d'un halo tout le corps d'une femme grande et majestueuse qui se tenait debout sur un rocher au bord du chemin. Aussitôt reconnaissant les traits divins de la déesse Athéné, il s'inclina dans une humble révérence. « Tu cherches la tête de la Gorgone? » demanda-t-elle. Il baissa le front pour dire oui. « Sache donc, reprit-elle, que le méchant Polydecte veut avoir ta vie et la main de ta mère. C'est pourquoi il t'a donné cette mission afin que tu périsses et qu'il puisse par force prendre ta mère comme femme. Il n'est qu'un seul moyen de la sauver et de te sauver toi-même. Entre dans la cité qui se trouve devant toi, et quand tu seras à la taverne à l'enseigne du Hibou, montre à l'hôte cet anneau, » et elle lui tendit un anneau portant un cachet curieusement taillé. « Il te procurera un navire dans lequel tu vogueras bien des jours avant d'arriver à la Terre au-delà du soleil couchant. C'est là sur le rivage d'une grande mer que tu trouveras la caverne de la Gorgone. Devant la caverne, veillent les Trois Femmes grises qui n'ont qu'un œil à elles trois et qu'elles se passent de l'une à l'autre. Arrache-leur et jette-le dans la mer. Alors tu entreras dans la caverne et tu couperas la tête de la Gorgone Méduse, mais en le faisant, aie bien soin de ne pas regarder son visage, car quiconque le regarde est aussitôt changé en pierre. Quand tu seras revenu, montre la tête au roi

Polydecte; il sera changé en pierre, mais toi et ta mère serez sauvés. Retiens bien les paroles que je vais prononcer et grave-les sur les tablettes de ta mémoire : prends bien garde de finir ta tâche avant que l'année soit écoulée; car aussitôt que le soleil sera levé sur une autre année, la tête perdra toute sa vertu, et alors toi et ta mère devrez infailliblement périr. Cependant tu peux maintenant dormir et prendre du repos. Car en vérité tu as beaucoup à faire et beaucoup à souffrir. » Elle s'arrêta; et à l'instant un tel engourdissement s'abattit sur Persée qu'il put à peine lever ses paupières lourdes pour remercier et saluer la déesse. Alors il s'étendit sous le rocher au bord du chemin et s'endormit.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Le spectacle était le même et cependant différent. Il se trouvait encore à la place où il était tombé endormi sous le rocher au sommet de la route, mais devant lui se déroulait un paysage que l'obscurité de la nuit et le captivant intérêt de la vision avaient auparavant caché à sa vue. Au-dessous de lui, dans le lointain, s'étendait la mer dont les eaux bleues étincelaient dans la lumière du matin. De la hauteur où il se tenait, la route descendait rapidement, la forêt de pins étant bientôt remplacée par des bois de hêtres et de châtaigniers et ceux-ci disparaissant à leur tour pour faire place à des gazons et à des prairies semés de bouquets d'arbres trop éloignés pour être nettement distingués, mais qui même à cette distance le frappaient par leur aspect plutôt étrange et exotique. A l'extrême limite de la terre, il discernait

les dômes et les minarets d'une grande cité scintillant au soleil et projetant loin sur le saphir de la mer les longues lignes d'une prodigieuse architecture où il voyait, ou s'imaginait voir, les hauts mâts et les banderoles flottantes d'innombrables galères. « Cette cité là-bas, se dit-il, est le but qui m'est assigné. » Et, plein de cette pensée, il se mit à descendre la route.

Comme il marchait bon pas, il eut bientôt dépassé la forêt de pins, traversé les bois de hêtres et de châtaigniers, et il se trouva au milieu des prairies. A mesure qu'il descendait, le soleil devenait de plus en plus brûlant. Au lieu de l'air vif, imprégné de l'odeur pénétrante des pins que là-haut sa poitrine aspirait avec délices et enivrement, il respirait maintenant une atmosphère chargée des lourds parfums des plantes en fleurs et des gommes odoriférantes. Les haïes apparaissaient luxuriantes de roses blanches et emmêlées de chèvre-feuille. La pâle fleur violette des amandiers qui pendaient au-dessus de la route, alternait avec le feuillage sombre et luisant et les pommes d'or de l'oranger ou le jaune plus clair du délicat citron. Venant des bosquets ensoleillés des lauriers-roses et des myrtes, le doux murmure de ruisseaux invisibles donnait à l'oreille une impression toute fugitive de repos et de fraîcheur dans la pleine chaleur de midi. Et toujours à mesure que descendait la route, la chaleur devenait plus intense, l'atmosphère plus lourde et plus accablante. La route maintenant passait sous une longue arche formée de végétations diverses et luxuriantes. De grandes palmes élevaient dans les airs leurs têtes gracieuses; des fou-

gères arborescentes à la cime empanachée, des cactus tordus en formes innombrables et grotesques, les grandes feuilles en lames d'épée des aloès et mille autres plantes étranges aux feuilles gigantesques et aux fleurs fantastiques tout entrelacées et enguirlandées de lianes souples et brillantes formaient une verdoyante allée que traversaient incessamment des perroquets et des oiseaux-mouches du plumage le plus vif, rouge, bleu et vert; cependant que le bourdonnement et le flamboiement de myriades d'ardents insectes, jetant comme des étincelles de feu dans le jour tamisé qui traversait le dais de feuillage suspendu là-haut, vous assourdisaient et vous éblouissaient à la fois; et dans la tiède douceur de cette atmosphère chargée d'aromes, les sens défailaient.

La journée était sur son déclin quand le voyageur atteignit la cité, mais dans les rues la circulation qui s'était apaisée pendant les heures accablantes, était maintenant le plus intense. Il passa devant de longs bazars installés dans des enfoncements donnant sur la rue et protégés du grand soleil par des tentes multicolores; des ballots de soieries magnifiques, des armes enrichies de pierreries, des bibelots précieux alternaient en une pittoresque confusion avec les fruits les plus succulents et les plus belles fleurs. Des groupes affairés s'écrasaient aux étalages pour marchander les objets convoités tandis que d'autres suivaient lentement l'ombre accueillante des tentes, considérant acheteurs et vendeurs avec une paresseuse curiosité, ou s'arrêtaient pour échanger un salut et quelques minces propos. Le milieu de la rue était encombré de véhicules se heur-

tant, depuis le riche carrosse où se tenait debout l'esclave noirâtre, enturbanné de blanc, tenant l'ombrelle au-dessus de son maître à la peau plus claire, jusqu'au chariot lourd et gémissant que tiraient lentement des bœufs à l'œil doux.

Persée se frayait un chemin à travers la foule du mieux qu'il pouvait; à la fin, quittant une des principales voies, il tourna à gauche dans une petite ruelle et s'arrêta devant une taverne. La taverne n'avait rien pour la distinguer de toutes celles qu'il avait déjà passées, qu'une image grossière de hibou sculptée dans la pierre au-dessus du linteau peu élevé de la porte. Une tente aux larges rayures rouges et blanches ombrageait la porte et la fenêtre d'où sortait un bruit de musique, de voix et de rires. Persée entra et se trouva dans une salle basse de grandeur moyenne, pleine de gens assis à de longues tables étroites et occupés à boire, à manger et à causer. Dans un coin, un musicien faisait grincer un luth tout en chantant et deux femmes en costume voyant l'accompagnaient de leur voix éraillée. Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau-venu, ce qui causa un peu de calme; et les musiciens, dont l'énergie languissait sous la froide indifférence des clients, en profitèrent pour faire éclater une mélodie pleine de brio et d'entrain. Cependant la curiosité des habitués de la taverne qui semblait avoir été un instant éveillée par le costume rustique de Persée fut bientôt satisfaite; ils retournèrent à leurs bols et à leurs brocs; le bruit des voix s'éleva plus fort que jamais, tandis que dans leur coin celles des doux chanteurs retom-

baient à une profondeur d'autant plus lugubre qu'elles venaient de s'élever davantage.

Comme Persée cherchait l'hôte des yeux, un homme déjà mûr à l'air grave s'approcha de lui et le salua. « L'hôte de la taverne du Hibou? demanda Persée. — Lui-même, répondit l'homme, que puis-je pour vous? — J'ai une affaire personnelle d'importance, puis-je vous voir seul? — Veuillez passer par ici », dit l'hôte courtoisement, et soulevant une tapisserie qui cachait une porte dans le mur du fond, il lui fit traverser une cour cloîtrée où une fontaine lançait des jets d'eau par les bouches de tritons de marbre au milieu d'un petit bosquet de palmes et de fleurs odorantes. Passant sous une porte en face, l'hôte introduisit Persée dans une salle spacieuse dont la fraîcheur le frappa agréablement succédant à la chaleur de four qui régnait dans la cour où ils venaient de passer. La pièce était tenue dans l'ombre pour en exclure la chaleur, mais autant que Persée pouvait en juger, l'ameublement lui parut riche et de bon goût. Les pas tombaient silencieusement sur des tapis épais et doux. Des tables de marqueterie portaient des vases aux formes gracieuses et aux flancs décorés, qu'emplissaient des gerbes de grands lys et de splendides bignones. Les murs étaient tendus de tapisseries aux maintes couleurs, ouvrages des bons métiers d'Assyrie; et le plafond décoré de caissons et de moulures resplendissait de bleu et d'or. Dans une niche une lampe d'argent brûlait sur un petit autel, et il sembla à Persée que dans la profondeur de la niche il entrevoyait une image de marbre.

« Et maintenant, monsieur, lui dit l'hôte, puis-je vous demander ce qui vous amène? — Cet anneau vous l'expliquera d'abord », dit Persée en tirant de son sein l'anneau qu'il avait reçu de la déesse et en le tendant à l'hôte. Celui-ci le considéra de près, s'inclina très bas et, le rendant à Persée, s'avança vers l'autel où il parut placer quelque chose. Comme une lourde odeur d'encens se répandait dans la salle, il s'agenouilla et resta quelques instants dans l'attitude de la prière. Puis il se releva, alla vers le jeune homme qui attendait debout et le pria de lui faire connaître son désir. « Je cherche la tête de la Gorgone », fit Persée d'une voix ferme. L'hôte tressaillit et sa joue pâlit visiblement. « Jeune homme, dit-il d'un ton grave, savez-vous bien de quelle nature périlleuse est l'entreprise où vous vous êtes embarqué? — Je le sais et j'y suis résolu. Les remontrances n'y feront rien. » L'hôte posa sa main sur l'épaule du jeune homme et le regarda longuement; puis enlevant sa main, il prononça d'une voix changée et avec un demi-soupir : « Il vous faut un navire, n'est-ce pas? quand partez-vous? — Aujourd'hui, s'il est possible, répliqua Persée. — Je vais donc m'en occuper immédiatement. En attendant, ne voudriez-vous pas vous restaurer après votre voyage? »

Persée accepta avec empressement et, sur sa demande, l'hôte le reconduisit dans la taverne où un abondant repas de poisson, de fromage, de pain, de figes, de dates, de pastèques et de raisins fut placé devant lui avec un flacon de vin rouge. Il s'assit dans un coin de la salle, évitant d'être observé et les autres

clients firent peu d'attention à lui. De son côté, il était trop absorbé par la pensée de son voyage imminent pour observer la société mêlée qui l'entourait et y trouver tout l'amusement et tout l'intérêt qu'elle eût pu lui offrir en un moment moins grave. Au bout d'une heure environ, l'hôte était de retour; il lui fit savoir que tout était prêt et lui demanda de le suivre.

En quittant la taverne, ils passèrent par de nombreuses rues que Persée n'avait point encore vues. La circulation était maintenant plus calme, mais la foule des promeneurs attirés par l'air frais du soir s'était considérablement accrue. Des jongleurs au costume grotesque, entourés de groupes curieux et rieurs se livraient à leurs exercices au coin des rues et sur les grandes places. Des fleuristes offraient aux passants une profusion extraordinaire des fleurs les plus belles et les plus parfumées, orchidées, camélias, roses, violettes, fleurs d'oranger, lotus, myrte, thym sauvage, jasmin, et d'autres encore, innombrables, fraîchement cueillies des jardins qui entouraient la cité ou apportées depuis le matin des collines lointaines. La richesse et la magnificence de la ville frappaient Persée d'étonnement. Ils passaient des palais et des palais et à travers les portails grandioses, pouvaient entrevoir de larges escaliers de marbre, des cours en colonnades, ornées de statues et de fontaines, et animées de la fraîche verdure des myrtes, des orangers et des palmiers.

Enfin, tournant par une petite rue, ils débouchèrent brusquement sur le port. Si les scènes que Persée venait de traverser étaient magnifiques et imposantes, celle

qui s'étalait maintenant devant ses yeux l'accabla d'une splendeur fabuleuse et qui tenait du rêve. De chaque côté du port s'élevait une grande colline; et sur ses flancs à pic, des masses de feuillage d'un vert profond apparaissaient çà et là au milieu d'architectures grandioses qui formaient comme un immense escalier de terrasses et de colonnes superposées et s'élançaient haut dans le ciel où leurs flèches vertigineuses, projetées contre le fond bleu, semblaient se couronner encore de temples et de palais en marbre blanc resplendissant au soleil. Et plus loin, les contreforts inclinés de ces collines étaient ornés et encombrés d'édifices non moins magnifiques, tandis que la longue ligne des quais, animés de la pompe des galères aux proues dorées et aux banderoles flottantes, se prolongeait vers la mer aussi loin que l'œil pouvait la suivre. Tout le paysage était enveloppé, et pour ainsi dire transfiguré, par une lumière mystérieuse, splendeur mourante du soleil qui allait trouver le repos derrière une masse gigantesque de nuages et de vapeurs; les rayons s'y réfléchissaient et s'y perdaient, et toutes les choses en étaient comme revêtues, temple, palais et tour, le ciel et la mer, les quais et les navires, sous une brume de gloire dorée; cependant que sur les eaux, un chemin brûlant parti là-bas de l'horizon occidental, s'en venait porté sur les vagues, en ondulations argentées et lumineuses, jusqu'à l'endroit où se tenaient Persée et son compagnon, et se brisait à leurs pieds en une écume neigeuse. Ravi par un tel spectacle, Persée demeurait muet d'admiration. Mais entendant son compagnon qui s'était éloi-

gné de quelques pas et qui l'appelait, il se retourna et s'empressa de le suivre.

Quelques minutes de marche les amenèrent devant un navire qui montrait clairement à l'agitation régnant sur le pont qu'on s'y préparait à prendre la mer. Les portefaix se hâtaient d'apporter des provisions à bord; les marins hâlés grimpaient aux haubans, tiraient sur les cordages et hissaient les voiles avec ces étranges cris monotones qui sont particuliers à tous ceux de leur métier. C'était une galère large et renflée dont la proue et la poupe hautes et recourbées brillaient de couleurs fraîches et de dorures, et dont les flammes écarlates flottaient au vent. L'hôte du Hibou présenta Persée au capitaine qui debout sur le quai dirigeait les opérations. Celles-ci furent bientôt achevées. L'hôte embrassa Persée non sans émotion et lui souhaita un bon voyage. Persée alors monta à bord; les amarrages défaites, les grandes voiles pointues s'enflèrent et la galère glissant lentement s'éloigna imperceptiblement du quai. Notre aventurier s'assit à l'arrière élevé du vaisseau et considéra avec intérêt et admiration la longue ligne des quais encombrés de navires le long desquels ils passaient déjà plus rapidement. Ses pensées étaient encore pleines de tous les spectacles, étranges et nouveaux pour lui, dont il avait été si récemment témoin, et longtemps après que le bateau eut dépassé l'entrée du port et, poussé par une brise fraîche, eut commencé à lutter de sa proue écumeuse contre les vagues de la haute mer, il continuait à contempler les tours et les temples de la grande cité qui diminuait sans cesse là-bas au point de l'horizon d'où venait le vent.

Peu à peu cependant les nouvelles scènes qu'il traversait divertirent son esprit de toutes réflexions sur le passé ou sur l'avenir. L'air frais de la mer qui soufflait librement autour de lui, le rafraîchissait et le vivifiait après la chaleur étouffante de la cité. Des îles vertes flottaient çà et là, portant blotties sur leurs flancs de petites villes dont les maisons s'allumaient de teintes rosées dans la chaude lumière du soleil couchant. De hauts cyprès paraissaient au-dessus des murs, et des rangées de filets accrochés séchaient sur les plages. De temps en temps, un bateau de pêche à la voile brunâtre se dessinait dans une crique bleue, tandis que sur le bord les femmes et les enfants attendaient pour saluer le retour du pêcheur.

Ils voguèrent ainsi pendant bien des jours. Depuis longtemps, ils avaient perdu la terre de vue, et chaque jour le soleil tombait de plus en plus bas dans le ciel, jusqu'à ce qu'à la fin il n'apparut même plus à midi; tout ce que les marins perdus dans ces solitudes pouvaient en voir n'était qu'une lueur pâle qui tournait lentement avec les heures pesantes autour de l'horizon; puis elle s'affaiblit aussi de plus en plus si bien qu'à la fin il sembla que la dernière clarté allait disparaître et les laisser ensevelis dans l'éternelle nuit. Le capitaine connut alors qu'ils se rapprochaient de la terre. Une après-midi, — ils jugeaient de la fuite du temps par le sablier, — Persée oppressé par la longue obscurité et le poids de sombres pressentiments, s'était endormi, couché sur le pont. Mais son sommeil était troublé et il eut un rêve. Il lui sembla voir sa mère qui fuyait poursuivie

par Polydecte, lequel tenait en main une épée flamboyante. Et tous deux à jamais couraient à travers un pays solitaire et désolé, loin de lui qui s'efforçait en vain de les suivre; un poids de plomb paralysait ses membres; à chaque pas il restait un peu plus en arrière; tout à coup voilà l'épée, haut brandie, qui étincelle là-bas; un cri farouche déchire l'air, — « Trop tard! trop tard! » et...

Il se réveilla en tressaillant pour entendre le cri de « Terre! terre! » D'un bond, il fut sur pied, et plongeant ses yeux dans les ténèbres il put voir que le navire courait droit sur une haute côte boisée. Au-dessus, s'élevaient de grandes falaises à pic dont la base renvoyait un bruit sourd comme d'eaux engorgées. De temps à autre on voyait passer quelque promontoire aux rocs noirs sur lesquels les vagues déferlaient en une écume blanche qui brillait dans les ténèbres. Enfin sur un mot de commandement du capitaine, le navire doubla un cap boisé et entra dans une baie abritée. Comme la brise s'apaisa, interceptée par les hauteurs rocheuses qui fermaient l'entrée de ce havre naturel, les grandes voiles battirent le mât, puis tombèrent comme les ailes fatiguées de quelque grand oiseau des mers; l'agitation des eaux à la proue diminua lentement; l'ancre fut jetée, et la chaîne s'enfonça avec un fracas prolongé; son long voyage terminé, le navire se tenait immobile. « Voici notre destination, dit le capitaine, la Terre au delà du soleil couchant. »

Persée jeta à la hâte son sac sur son épaule, ceignit son épée et passa dans la barque qui devait le conduire

sur le rivage. Les ondulations produites dans la baie par l'entrée du vaisseau s'étaient maintenant effacées, et à part le léger plissement que soulevait le passage de la barque, pas une ride ne troublait la sombre surface de l'eau; pas un bruit ne rompait le silence sauf le grincement rythmique des rames contre les tolets et le clapotis des pales dans l'eau. Bientôt la barque s'arrêta près de grosses roches qui émergeaient à la pointe de la crique et Persée mit pied à terre. Il dit un bref adieu au capitaine qui l'avait accompagné, et se tint là quelques moments regardant l'embarcation qui s'éloignait dans la direction du navire. Il était entendu que la *Branche d'Olive*, — c'était le nom de la galère, — l'attendrait pendant quarante jours, après quoi, s'il n'était pas revenu, les marins le tiendraient pour perdu et repartiraient sans lui vers leur patrie.

De la pointe où Persée se trouvait, quelque chose qui ressemblait vaguement à un sentier montait à pic le flanc de la montagne à travers la forêt. Il s'y engagea tout de suite, et se mit à grimper, la poitrine haletante et les membres brisés. A chaque pas, la pente paraissait plus roide; les arbres ne pouvant s'enraciner sur les flancs en précipice devenaient de plus en plus rares; c'est tout au plus si un pin ou un sorbier solitaire, s'attachant à la falaise en une étreinte désespérée, offrait çà et là à son pied une prise moins précaire, un point où il pouvait prendre haleine, et autant que la lumière pâle et incertaine le permettait, mesurer du regard le progrès de son ascension. En montant, il pouvait maintenant distinguer à l'horizon une ligne vague qui lui

rappelait cet heureux monde de lumière et de vie qu'il avait laissé derrière lui, peut-être pour toujours. Mais la pensée de sa mère et du danger qu'elle courait ranima ses esprits abattus et redonna à ses membres affaiblis la force de tenter de nouveaux efforts. « Avant que l'année soit écoulée... » les mots semblaient brûler dans sa mémoire en lettres de feu; de nouveau il fit face au rocher et reprit son ascension héroïque.

Enfin, au moment même où il croyait bien que ses forces refusaient de le porter plus avant, il s'aperçut qu'il avait atteint l'entrée d'un défilé qui paraissait s'enfoncer dans le cœur même des montagnes; en effet, toujours plus profondément, il pénétrait dans les sombres retraites de la forêt; et toujours plus hauts s'élançaient les grands arbres. Partout, l'absolu silence; pas un être vivant, pas une chauve-souris, pas un papillon pour adoucir d'un bruissement, d'une ombre même, la silencieuse horreur de la scène. Jamais, depuis le commencement du monde, le pied de l'homme n'avait foulé ces affreuses solitudes. Combien de temps erra-t-il ainsi par ces bois ténébreux? il ne l'a jamais su; pour lui, c'étaient des jours sans nombre; car il avait perdu toute notion du temps, et dans l'ombre, la solitude et le silence, les minutes passaient comme des heures, les heures comme des jours, les jours comme des années.

Il avait abandonné tout espoir de jamais sortir de ce bois, mais aiguillonné par une impatience qui lui rongait le cœur, il continuait cependant à aller de l'avant, quand à la fin il prit peu à peu conscience d'avoir atteint la limite de la forêt et pénétré dans une

scène autre. Une plaine pierreuse avait succédé à la forêt, c'était là que le voyageur traînait maintenant ses pas lents et fatigués. Comparée à cette plaine sauvage de cailloux et de rocs, la forêt lui apparaissait maintenant comme un paradis. Tous les deux ou trois pas, il trébuchait et tombait sur ces pierres cruelles dont les tranchants aigus coupaient comme des couteaux; ou bien entre deux grandes roches il glissait dans un trou béant dont il devait se dégager à grand'peine. La désolation semblait se multiplier à l'infini. Dans la forêt il avait eu du moins la société des arbres, mais là, il n'y avait pas un brin de mousse ou de gazon pour revêtir l'aride nudité des rocs. La fatigue l'accablait; maintes fois il s'étendit sur les pierres acérées mais sans y goûter aucun repos. D'horribles rêves l'assiégeaient : des formes épouvantables semblaient peupler l'air, perçant les ténèbres de leurs yeux de feu, hurlant et grimaçant d'effrayante façon, et il se relevait rempli de terreur pour reprendre sa marche trébuchante.

Pour lui, c'étaient comme des siècles qui s'écoulaient sur son front; il se voyait lui-même englouti, anéanti dans la vastitude inconcevable des temps. La mémoire de sa vie passée, de ces jours où il avait vu le soleil et conversé avec des êtres humains, se présentait à lui parfois, mais comme quelque chose de si infiniment lointain qu'à peine y pensait-il par rapport à lui-même; c'était plutôt un rêve, une vision de quelque existence étrange qu'il n'avait jamais connue vraiment et à laquelle il ne pourrait jamais participer. Les cailloux mêmes sur lesquels il traînait toujours ses pieds ensan-

glantés, commencèrent à s'évanouir, à se fondre dans le même vague lointain; il en sentait à peine la torture qui, elle aussi se perdait peu à peu dans cette vie reculée à laquelle il n'avait point part; la douleur en venait à être impersonnelle.

Un tel état d'âme n'aurait pu avoir qu'une seule fin, s'il n'avait pas été tiré de sa stupeur par un choc soudain, par la perception d'un changement qui se passait tout près de lui, et qui tout en l'éveillant et l'émouvant jusque dans les profondeurs de son être, le glaça d'horreur. La lumière, la vague, faible et tremblotante lumière qui avait jeté une illumination précaire sur le sol dans son voisinage immédiat, baissait rapidement; son petit cercle se contractait à vue d'œil; l'obscurité, absolue et complète, se rapprochait de lui à grands pas pour l'enfermer définitivement. Encore un instant et elle était sur lui; la dernière étincelle, la dernière lueur avait disparu; des ténèbres l'enveloppaient, dures, compactes, qu'il pouvait presque toucher.

La Mort était là, toute proche, et son horreur s'apaisant sur lui; mais d'un suprême effort, en une dernière et désespérée étreinte de la vie qui lui échappait, il plongea en avant dans le noir, et soudain voilà que cessa la longue agonie des pierres déchirantes; son pied posait sur une roche unie et douce. Une étincelle d'espoir, aussi faible que cette dernière lueur qui venait de s'éteindre à l'entour, se ralluma dans son sein; et il se hâtait avec une énergie fébrile, oubliant presque les ténèbres, dans la joie de pouvoir avancer librement... Avancer, mais où?... Bientôt il allait le savoir, car

voilà qu'une lueur blafarde, soudainement et silencieusement éclaira toute la scène, puis non moins soudainement et silencieusement, disparut. Miséricorde divine ! il se tenait sur le bord même d'un abîme ; encore un pas et il plongeait dans un gouffre béant. La lueur fugitive avait suffi à lui montrer qu'il n'y avait plus de plaine : au-dessus de lui, à droite et à gauche, des montagnes noires, menaçantes, surgissaient en précipices abrupts à des hauteurs incalculables, et au-dessous s'ouvraient des profondeurs telles qu'à y jeter un seul regard, on sentait la tête tourner et les yeux se voiler. Il recula tremblant et terrifié. Cependant, même au milieu de son épouvante, il se rappela que demeurer immobile, c'était la mort, et que le salut, si toutefois l'idée de salut pouvait être autre chose qu'une cruelle moquerie, ne saurait se trouver que dans le mouvement ; et il se traîna, tombant et trébuchant à chaque pas pour se relever tout chancelant, et de nouveau follement, fiévreusement, avancer. Et toujours et toujours la lueur fantastique et silencieuse s'allumait et s'évanouissait après avoir jeté pour un instant un rayonnement pâle et lugubre sur les horreurs qui l'entouraient. Une fois, elle lui révéla à lui-même où il se trouvait, très haut comme au sommet du monde, n'avancant qu'à pas tremblants le long d'un faite vertigineux ; autour de lui, au-dessus de lui, le vide ; mais au-dessous des profondeurs s'abîmant à l'infini comme si l'œil voyait le monde à travers les vides de l'espace du haut de quelque étoile éloignée. Une autre fois, il se vit étreignant un rebord à peine large comme la main sur

le flanc d'un précipice abrupt, ayant au-dessus de lui une hauteur démesurée, et au-dessous un gouffre sans fond. Et puis les ténèbres bénies se refermant sur lui lui cachèrent l'horrible tableau.

Ce fut après un pareil moment, alors que sa tête tournait encore et que tout son corps semblait devoir se dissoudre dans ces angoisses mortelles, qu'un son, un son autre que le bruit de ses propres pas, le seul qu'il entendit depuis si longtemps, vint frapper son oreille. Il s'arrêta et écouta avec une attention tendue : le même son s'éleva, sourd, étouffé, lointain, encore et encore par intervalles mesurés. Et maintenant un souffle passait sur sa face hagarde ! La mer ! la mer ! Toujours attaché à son roc, il se mit à avancer plus vite mais encore prudemment, portant le même pied devant l'autre. A mesure qu'il avançait, le son bien que toujours sourd et lointain, semblait plus proche et plus distinct ; ses derniers doutes tombèrent, c'était bien le morne grondement de la houle sur une côte hérissée de récifs. L'air lui arrivait en bouffées plus fréquentes qui enfin formèrent une brise soutenue soufflant sur son front. Cette fraîcheur le ranima comme par enchantement. La force revint à ses membres rompus ; il sentit le sang qui recommençait à courir dans ses veines et à réchauffer ses joues creuses. A cette renaissance graduelle de ses membres, correspondaient une résurrection de la mémoire et un retour de l'espérance. Le passé commença à se dégager des lugubres brouillards de l'oubli, l'avenir à percer les nuages du désespoir comme un rayon de soleil pénètre à travers un ciel d'orage.

Sa position cependant était angoissante à l'extrême. En effet la même lueur livide et mystérieuse s'était de nouveau allumée et de nouveau éteinte, et dans sa pâleur il s'était vu toujours rampant le long du même rebord vertigineux. Ses mains tâonnèrent en vain la surface du rocher pour y découvrir quelque légère protubérance, quelque insignifiante inégalité qui lui offrît une prise, ce n'était au-dessus de lui qu'un mur uni et perpendiculaire; et toujours de l'autre côté bâillait un gouffre vide où le moindre glissement de son pied le précipiterait à une mort certaine. Loin, loin en bas, il avait entrevu comme une sauvage étendue d'eau, dont le grondement rauque montait faiblement jusqu'à lui de l'énorme profondeur. Il continuait d'avancer ainsi de côté au milieu des ténèbres et de se tenir au rocher du mieux qu'il pouvait, quand soudain, posant son pied avec la prudence habituelle pour sentir le rebord où il avançait, tout en gardant l'autre pied fermement planté, il fut terrifié de ne plus sentir de point d'appui; rien que le vide; le rebord finissait là. Et comme il avançait la main pour tâter, il ne sentit plus le roc; comme le rebord, le roc s'arrêtait. Qu'allait-il devenir? Faire demi-tour sur ce rebord en lame de couteau était impossible; revenir à reculons était également impraticable. La seule chose était d'attendre un nouvel éclair de la lueur mystérieuse; elle lui révélerait son destin. Et il resta ainsi, embrassant le mur poli du rocher et attendant. Dans cette position fatigante l'engourdissement envahit ses membres endoloris; il sentait qu'il devrait lâcher prise... La silencieuse lueur enfin éclata

de nouveau, et il s'aperçut de la présence d'une plate-forme rocheuse qui semblait creusée à même le précipice, et juste en face de lui, mais séparée de lui, hélas! de toute la largeur du gouffre noir et béant. C'était sa seule chance; un moment encore et il aurait à lâcher prise; de toutes ses forces il s'élança, trop court cependant, mais en tombant il saisit le bord du rocher, et s'y agrippant en un effort désespéré il se rétablit sur la plate-forme où il tomba sans connaissance.

Il était à peine revenu à lui et se levait péniblement que de nouveau la lumière brilla et à sa lueur fugitive il aperçut à l'autre bout de la plate-forme trois formes gigantesques se dessinant dans l'air sombre. Leurs dos étaient à demi tournés vers lui, et elles se tenaient assises, regardant vers la mer, immenses, silencieuses et immobiles, telles des sphynx. Instantanément une pensée traversa son esprit comme un éclair, une pensée qui le transporta et le terrifia tout à la fois, — c'étaient les sentinelles de la Gorgone, les Femmes grises! Son cœur battait avec une telle violence qu'il pouvait à peine respirer, mais rassemblant toute son énergie pour affronter le grand péril, il se glissa doucement dans la direction où lui étaient apparues les formes mystérieuses. Comme il avançait ainsi, une flamme aveuglante éclaira les ombres : les trois énormes figures se montrèrent soudain tout près en face de lui; la lueur passa distinctement de l'une d'elles à l'autre et fut immédiatement suivie de cet éclairissement fantastique de toutes choses qu'il avait déjà vu tant de fois avec étonnement et terreur. Maintenant il comprenait tout; c'était l'ŒIL

qui en passant de l'une des femmes grises à l'autre causait la lumière merveilleuse, — les sentinelles se relevaient de garde! Blotti dans l'ombre et s'apprêtant à bondir, il attendit, et quand la lueur reparut, il sauta sur elles, saisit à deux mains l'énorme sphère cristalline et, bien qu'aveuglé par son éclat éblouissant, courut jusqu'au bord du précipice et la lança dans la mer. Ce fut dans les ténèbres comme la longue, longue chute d'une étoile; un moment elle jeta une pâle lueur sur les cieux déserts; un moment elle éclaira au loin les eaux houleuses de la mer désolée; et puis de nouveau la nuit étendit son voile noir sur les choses.

Maintenant, des trois formes hideuses, pareilles à des sphynx, un lugubre murmure montait, montait qu'on eût pris pour le grondement d'un lion prêt à s'élancer ou le roulement d'un tonnerre éloigné. Sans perdre un seul instant, Persée se mit à chercher l'entrée de la caverne, et immédiatement son regard s'arrêta sur une tache isolée de lumière qu'il jugea être dans le roc juste derrière les sentinelles. Il s'y dirigea, et quoiqu'il avançât à pas assurés vers cette tache de lumière, elle ne semblait ni s'élargir ni se rapprocher. Il alla ainsi longtemps. Le mugissement sourd de la mer et les voix rauques des sentinelles déjouées s'étaient éteints derrière lui, et toujours ce n'était qu'une simple tache ni plus rapprochée, ni plus large, ni plus brillante. Peu à peu cependant, elle commença à augmenter de taille et d'éclat, et bientôt il se rendit compte qu'il traversait une vaste caverne dont les côtés surplombants et le plafond élevé se perdaient aux trois quarts dans l'ombre.

La lumière à l'extrême bout de la caverne prenait maintenant une teinte rougeâtre et à mesure qu'il approchait, il voyait nettement qu'elle dansait comme une vague flamme; ses oreilles étaient assaillies par un bruit assourdissant, tel qu'il n'en avait jamais entendu auparavant; et en même temps l'atmosphère s'emplissait d'une chaleur étouffante qui croissait à chaque pas qu'il faisait, si bien qu'à la fin, noyé dans cet intolérable excès de chaleur, de bruit et de lumière, il sentit qu'il allait s'évanouir à moins de retourner en arrière. Tout à coup cependant, ce fut la fin de la caverne, et il se trouva devant un spectacle au prix duquel tout ce qu'il avait pu voir jusqu'ici semblait insignifiant. Un lac bouillonnant de feu liquide s'étendait sous ses yeux; les vagues en fusion s'éclairaient, brûlaient d'une chaleur intense et prenaient en se frappant les unes les autres mille formes horribles comme des âmes perdues qui se tordraient sous le fouet du bourreau. Et elles jaillissaient en montagnes terrifiantes; au-dessus de cette tourmente de flammes s'élevait un cône énorme qui, dans un rugissement continu et déchirant, vomissait ses entrailles de feu en une haute colonne, à la face rougie du ciel insulté.

Là-bas, au pied d'un rocher menaçant, juste en dessous du cône, Persée découvrit trois formes horribles étendues, la face tournée contre la chaux brûlante. Le moment attendu depuis si longtemps était enfin venu; c'étaient bien les Gorgones. Rassemblant son courage pour l'épreuve finale, il tira son épée et gravit la pente écarlate. La lave enflammée brûlait ses pieds nus; la

lumière féroce l'aveuglait; le tonnerre assourdissant du volcan frappait à ses oreilles comme les coups de marteau d'un géant; une grêle brûlante le lapidait comme des gouttes de plomb fondu; mais il allait. Déjà il était sous le rocher, et déjà sa main s'emmêlait aux serpents d'une horrible chevelure; il sentait les reptiles gluants s'enlacer à son bras, il entendait l'odieux sifflement. Un instant encore; son épée se lève, et le voilà qui, détournant les yeux, tient dans sa main la Tête de la Gorgone! Mais prends garde! ô malheureux, prends garde! Soudain, éclate un bruit pareil au fracas dernier de toutes les choses, un bruit semblable à celui que feront les soleils se heurtant, et les étoiles volant en éclats dans la catastrophe finale de l'univers. Il lève les yeux; juste au-dessus de lui, du fond de cet horrible cône qui monte, monte là-haut dans l'infini, il voit des vagues de feu, une avalanche de flammes qui se précipite avec la rapidité d'un torrent pour l'engloutir. Terrifié, mais tenant toujours fermement la tête fatale par les serpents de sa chevelure, il se retourne et s'enfuit.



Dans son palais, le roi Polydecte tenait une grande fête. C'était le soir de ses noces, et dans la grande salle des banquets, il avait réuni les nobles de son royaume pour célébrer son union avec la belle Danaé. La salle était digne de la grande cérémonie. Ses énormes dimensions leurraient les regards qui cherchaient à les mesurer, et rivalisaient avec les plus prodigieuses

architectures d'Égypte et d'Assyrie ou avec ces ruines titaniques qui demeurent pour attester à un âge faible et dégénéré les gloires du monde antique. De longues rangées de massifs piliers égyptiens supportaient de vastes arcades de granit s'élevant sans fin les unes sur les autres jusqu'à toucher la couronne même du ciel, le seul toit qui convînt à une si gigantesque structure. Des statues colossales, en perspective infinie tenaient dans leurs poings levés des torches flamboyantes de bois résineux; sur d'énormes trépieds de bronze, des lampadaires supportant des foyers ardents semblaient brandir en l'air leurs bras de feu; tandis que dans les arcades supérieures se dessinaient les guirlandes sinueuses de candélabres étoilés qui scintillaient dans l'ombre.

La nuit était avancée et la reine s'était retirée depuis longtemps, mais la bruyante fête battait son plein et le roi restait assis au haut de son trône placé au centre de l'immense salle. Au milieu de la scène étourdissante, seul il semblait malheureux; un gros nuage assombrissait son front.

« Pourquoi le roi est-il si triste le soir de son mariage? lui demanda un ministre à cheveux blancs qui se tenait près du trône.

— Nestor, répliqua le roi, ma fortune touche à sa crise. Je le sens.

— Que veut dire Monseigneur le roi?

— Vous vous rappelez le sage de Chaldée?

— Ce vagabond au front blanchi auquel Votre Majesté fit arracher les yeux, l'automne dernier? Si

je me le rappelle, le charlatan! Il méritait bien son sort!

— Quand il était à la torture, continua le roi, il cria que je ne vivrais pas pour voir le soleil se lever sur une autre année. Et cette nuit est la dernière nuit de l'année.

— Alors, qu'a donc à craindre Votre Majesté? demanda le ministre. Dans une heure, le soleil sera levé et les vaines craintes de Votre Majesté seront dissipées.

— Oui, peut-être, dit le roi d'un ton lugubre, mais j'ai le cœur bien lourd. La mort est dans l'air. »

Comme il parlait, la partie inférieure de la grande salle restait plongée dans les lueurs rouges et tumultueuses des lampes et des flambeaux incandescents, mais là-haut au-dessus des arches et des colonnes des galeries supérieures, une pâle, froide lumière se glissait. C'était l'aurore.

« Je demande audience au roi! » Une voix avait éclaté à travers la salle, une voix de clairon qui frappa l'oreille du roi comme un glas. D'un bond, il fut debout, tremblant de tous ses membres; et il étreignait pour se soutenir les aigles d'or qui flanquaient son trône. Il essaya en vain d'appeler ses gardes; pas un son ne sortit de sa gorge sèche et brûlante. La foule des convives et des serviteurs s'était ouverte, et le long de cette haie vivante, Persée s'avancait. Il s'arrêta devant le trône et salua bas le roi qui se tenait frappé de stupeur et immobile.

« Votre Majesté m'a commandé de lui apporter la

Tête de la Gorgone Méduse. J'obéis. Regardez. » Et tirant de son sac la tête fatale, il l'éleva devant le roi, tout en détournant lui-même les yeux. Instantanément une immobilité de mort tomba sur la salle. Le murmure de curiosité, les bruits joyeux du festin, les accents voluptueux de la musique, tout s'éteignit à la fois. Dans toute cette vaste assemblée, pas un souffle, pas un mouvement. Dans un coin de la salle, le fou du roi avait ouvert la bouche pour lancer un joyeux sarcasme, mais de ses lèvres qui restaient béantes la plaisanterie ne sortait pas. Un petit cercle d'auditeurs se pressait autour de lui, souriant par avance et, comme il demeurerait muet, eux gardaient leur attitude d'expectative, ayant sur leurs visages le même sourire figé. Dans un autre coin un amant s'était penché vers sa maîtresse pour dérober un baiser, et elle se baissait rougissante pour l'éviter. Et toujours elle se baissait, les roses aux joues, et toujours il se penchait sur elle, les lèvres avancées et les yeux brillants d'amour. Mainte coupe de vin étincelait dans les mains haut levées, et toujours les mains tenaient en l'air ce vin qu'on ne goûtait pas. Lentement sur cette étrange scène d'une salle de banquet pleine de convives et silencieuse, la lumière du matin se glissait et descendait, faisant honte de son éclat pâle et pur aux lueurs fumeuses des torches qui se mouraient. Puis tout à coup un rayon éclatant entra par la haute fenêtre du côté de l'orient et, traversant la grande salle, vint frapper le roi qui se tenait toujours debout rivé à son trône. Le rayon se jouant doucement dans ses cheveux gris, changeait par sa magie céleste les mè-

ches d'argent en boucles d'or, et éclairait, — oh! le hideux spectacle! — la livide agonie de ses traits tirés et décomposés. Le soleil s'était levé, mais le roi ne le savait pas. Car lui et ses seigneurs et ses dames étaient changés en pierre.

WILLIAM COWPER

(*Esquisse biographique*)

William Cowper, qui eut autant de douceur et de noblesse comme homme que de talent et de charme comme poète et comme épistolier, était né le 15 novembre 1731 (vieux style), au presbytère de Great Berkhamstead, dans le comté de Hertford. Des deux côtés, paternel et maternel, il était de bonne famille. Son père, le Révérend John Cowper, docteur en théologie, était le fils de Spencer Cowper, juge aux Plaids Communs et frère du premier comte Cowper, jurisconsulte et homme d'Etat éminent, qui fut deux fois Lord Chancelier sous les règnes d'Anne et de George I^{er}. La mère du poète, Anne Donne, était fille de Roger Donne, de Ludham Hall, dans le Norfolk; par elle, le poète comptait au nombre de ses ancêtres John Donne, le doyen de Saint-Paul dont la mémoire vivrait encore dans la prose limpide du très agréable biographe Isaak Walton si les froids concetti et les vers rocailleux de ses poèmes venaient à être oubliés. Du côté de sa mère aussi, Cowper descendait, par quatre lignes différentes, du roi d'Angleterre Henri III. Dans une de ses lettres, il nous raconte que sur le désir d'un de ses parents, le Révérend John Johnson qui descendait éga-

lement des Donne par sa mère, il avait envoyé à M. Bluemantle la longue liste de ses aïeux en y ajoutant ces mots : « Donnez un long repos à leur noble, ducale et royale poussière. S'ils m'avaient laissé quelque chose de prix, je les aurais respectés davantage. » Et dans les vers qu'il composa en recevant le portrait de sa mère, il toucha légèrement la même corde :

*Je ne me vante point d'une naissance altière
Qui me fit le cousin des rois de cette terre;
Mais je relève un front justement orgueilleux
Songeant à mes parents dont la gloire est aux cieus.*

Il perdit sa mère quand il avait six ans. Elle mourut en 1737 en donnant naissance à son frère John; mais elle avait fait sur le cœur affectueux de Cowper une impression profonde qui ne s'effaça jamais, si bien que cinquante-deux ans plus tard, il recevait son portrait « avec une trépidation des nerfs et de l'âme » et pouvait répondre de la fidélité de sa ressemblance. Il le couvrit de baisers, le suspendit auprès de son lit pour qu'il fût la dernière chose qu'il vît chaque soir et la première chaque matin en s'éveillant. Ce portrait raviva chez Cowper les souvenirs d'elle et de son enfance et il composa « non sans larmes » les strophes qui enferment le souvenir de la mère et de l'enfant dans un sanctuaire plus précieux et plus durable qu'une cassette d'or enrichie de bijoux. Le poète y rappelle le jour lamentable où de sa petite chambre d'enfant il regardait le char qui s'éloignait, et entendait la cloche sonner le glas des funérailles, tandis que les servantes émues de sa grande douleur le câlinaient de douces paroles, aux-

quelles il crut longtemps, lui promettant qu'un jour elle reviendrait. Le portrait ramenait encore à son esprit les heureux souvenirs des tendresses et de l'amour de cette mère, ses visites de nuit dans sa chambrette où elle venait s'assurer qu'il avait bien chaud, le manteau rouge dont il était enveloppé, et la toque de velours qu'il portait quand il allait à l'école tiré dans sa petite charrette par le jardinier Robin, et les heures qu'il passait assis auprès d'elle, jouant avec les fleurs brodées sur sa robe, violettes, œillets et jasmins, tandis qu'elle lui caressait la tête, lui parlait doucement, lui souriait. Le père de Cowper survécut à sa femme presque vingt années, il mourut en 1756. Le fils alors résidant à Londres fut appelé pour l'assister dans sa dernière maladie, mais arriva trop tard pour le trouver vivant. C'est à ce moment que pour la première fois, Cowper dont la nature affectueuse et fidèle s'attachait fortement aux lieux, sentit qu'entre lui et l'endroit de sa naissance le lien devait se briser à jamais. Il n'y avait pas un arbre, pas une porte, pas une barrière dans le pays avec quoi il ne se sentît en rapport intime et il mettait la maison elle-même au-dessus d'un palais. Il soupira un long adieu aux champs et aux bois dont il avait cru jadis ne devoir jamais se séparer et ne fut jamais si sensible à leurs beautés qu'à l'instant même où il les quittait pour ne plus y revenir.

Après la mort de sa mère, Cowper avait été mis dans une école tenue par un certain Docteur Pitman à Markyate Street, triste petit village isolé du comté de Hertford, situé entre St-Albans et Dunstable. Pendant deux

ans il eut fort à souffrir des cruautés d'un jeune brutal qui avait deux fois son âge et faisait du petit garçon tendrement élevé le but de ses persécutions secrètes et systématiques. A la fin le persécuteur fut découvert et chassé de l'école, mais les traitements auxquels Cowper avait été soumis laissèrent naturellement une impression durable et profonde sur son esprit et contribuèrent sans doute à former et à colorer les idées qu'il exprima plus tard si fortement dans son poème de *Tirocinium* sur la pernicieuse influence des écoles publiques anglaises.

Lorsque Cowper fut retiré de chez le Docteur Pitman, il était en danger de perdre la vue; des taches paraissaient dans ses yeux, peut-être le résultat des brutalités qu'il avait souffertes, si bien que l'on craignit qu'elles ne s'étendissent et ne couvrissent toute la rétine. Il fut donc placé dans la maison d'un oculiste où il demeura deux ans. L'affection disparut peu à peu, mais jusqu'à la fin de sa vie il eut les yeux sujets à l'inflammation. Tout près de mourir, alors qu'éloigné des chemins verts et des avenues ombreuses de son cher Weston, il parcourait les côtes du Norfolk et promenait ses regards sur la grisaille de la mer du Nord, l'embrun salé irritait à tel point ses paupières qu'après avoir lutté vainement sous un parapluie, il dut abandonner cette promenade favorite le long de l'océan et se contenter d'errer par les sentiers derrière les haies, devant des spectacles plus monotones, mais dans un air plus clément.

En sortant de la maison de l'oculiste, Cowper fut

mis à l'âge de dix ans à l'école de Westminster. Il semble y avoir été assez heureux, en somme, et dans sa correspondance, où il mentionne assez fréquemment sa vie à cette école, il le fait toujours avec un plaisir visible. Il note par exemple un beau rêve qu'il avait eu et où il se voyait de nouveau à Westminster, en grande faveur auprès de son maître et recevant une piécette d'argent en récompense d'une composition si remarquable qu'on la soumettait à l'admiration de tous ses condisciples. Ailleurs, il nous dit combien il chérit la mémoire de Vincent Bourne, du « pauvre Vinny », comme il l'appelle, le maître d'école poète, l'homme du monde le plus soigneux dans sa versification et le plus négligé sur sa personne; il se rappelait avoir vu le Duc de Richmond mettre le feu aux boucles graisseuses du distrait pédagogue et puis lui frotter les oreilles pour l'éteindre. Il voyait dans Bourne un poète latin supérieur à Tibulle et à Properce et s'amusa à traduire certaines de ses poésies en anglais.

Robuste de constitution et grand marcheur jusqu'à la fin de sa vie, Cowper adolescent excellait au ballon et au cricket. Parmi ses camarades de Westminster se trouvaient les poètes Charles Churchill et Robert Lloyd, l'auteur-régisseur George Colman, Warren Hastings et son ennemi Impey. Pour Hastings, Cowper eut toujours la plus grande estime, et l'opinion favorable d'un homme si honnête et si bon juge de caractères, devrait plaider en faveur de l'homme d'Etat au tribunal de l'histoire. Lors de la grande journée où la salle de Westminster, avec ses vieux murs gris tapissés

d'écarlate, regorgeait de gentilshommes et de gens à la mode, de belles dames, d'orateurs, d'artistes et d'hommes de science accourus des quatre coins de l'Angleterre pour assister au procès de celui qui avait porté la terreur du nom anglais et la puissance de la race anglaise parmi les peuplades bronzées d'Orient, Cowper pensa à son ancien condisciple, à ce petit homme au visage pâle, au front pensif, à la bouche résolue; il se le représentait faisant face à l'auguste assemblée; et il pressa sa cousine, Lady Hesketh, même au risque d'être incommodée et écrasée pendant quelques heures, de ne pas laisser échapper l'occasion d'une scène si mémorable et si impressionnante. Elle suivit son conseil, et quitta la salle comme foudroyée sous l'invective de Burke. Les longs chefs d'accusation avec les réponses de Hastings furent lus par Henry Cowper, clerk de la Chambre des Lords, et la relation du silence attentif au milieu duquel, pendant deux jours, l'auditoire écouta la voix argentine du lecteur, causa le plus grand plaisir au poète, son cousin, lequel rapporte le fait dans sa correspondance et l'a commémoré dans un sonnet.

A l'âge de dix-huit ans, Cowper quitta l'école de Westminster, et ayant décidé d'embrasser la profession d'homme de loi, il fut placé, pendant trois ans, comme clerk chez un avoué, M. Chapman. Durant cette période il demeura chez son patron, dans le quartier de Holborn. A cette étude l'un de ses collègues était Edouard Thurlow, futur Lord Chancelier, qui avait été élève à l'école de Cantorbéry. Une bonne partie du temps que les deux jeunes gens auraient dû consacrer

à l'étude du droit dans le Holborn, était passée plus agréablement non loin de là dans le Southampton Row, chez un oncle de Cowper, Ashley Cowper, qui devint clerk du Parlement; c'était un petit homme aux gestes vifs, abrité sous un chapeau blanc aux rebords jaunes qui lui donnait l'air d'un champignon. Mais ce n'était pas pour le plaisir de sa société que les deux clerks abandonnaient les enceintes poudreuses de la loi pour se rendre à sa demeure avec une régularité digne d'éloges. Le petit homme avait deux charmantes filles, Harriet et Theodora, auprès desquelles le futur poète et le futur Lord Chancelier passaient de longues journées, « à rire et à faire rire ». Ce qui devait arriver arriva. Cowper donna son cœur à sa cousine Theodora, laquelle partagea son amour. Thurlow, qui n'avait point de cœur à donner à personne, resta insensible aux charmes de l'aimable, bonne et vive Harriet; celle-ci devait plus tard épouser Sir Thomas Hesketh, et être jusqu'à la fin de la vie du poète l'amie la plus généreuse, la plus fidèle et la plus prudente. Un jour que les deux jeunes gens prenaient le thé en compagnie d'une amie commune et de sa sœur dans le quartier de Bloomsbury, Cowper dit à Thurlow : « Je ne suis rien et je ne serai jamais rien; mais vous, vous deviendrez Lord Chancelier; alors, vous ferez quelque chose pour moi, n'est-ce pas? » Thurlow sourit et dit : « Mais certainement! — Ces dames sont témoins, reprit Cowper. — C'est cela, fit Thurlow, et je tiendrai parole. » La prophétie s'accomplit, mais la promesse ne fut pas tenue. Amant déloyal (plus tard il devint père mais

non pas mari) et ami infidèle, Thurlow semble avoir été dans sa vie privée aussi peu aimable qu'il était inconsideré, tyrannique et emporté dans les affaires publiques. Les lettres qu'après un long silence, il condescendit à écrire à l'ami devenu fameux, mais qu'il avait négligé et méconnu au temps de sa pauvreté et de son obscurité, sont loin de confirmer le témoignage que porta le Docteur Johnson sur les capacités intellectuelles de ce détestable tyran.

En 1752, étant alors dans sa vingt et unième année, Cowper quitta son étude d'avoué pour s'installer lui-même comme avocat au Temple moyen. Ce fut là que l'ombre de la mélancolie religieuse, qui plus tard devait s'épaissir en lui jusqu'à le plonger dans les ténèbres du désespoir, traversa sa vie pour la première fois. Il essaya de s'en délivrer en étudiant la grave et douce poésie de Herbert; cependant il trouva un soulagement plus efficace quoique seulement temporaire dans un séjour qu'il fit à Southampton, chez M. Hesketh, le fiancé de sa cousine Harriet. Pour plaire à son hôte, grand amateur de promenades en yacht, Cowper mit les pantalons de matelot, se donna l'air marin et vogua à pleines voiles; mais le confinement à bord d'un bateau, même pour un court voyage, lui paraissait extrêmement ennuyeux, et il semble avoir pleinement partagé l'opinion du Docteur Johnson qui disait qu'un bateau lui faisait tout l'effet d'une prison, avec la chance de se noyer en plus. Quand le moraliste de Bolt Court enrichit le monde de cette profonde maxime, il n'avait jamais été en mer; peu après cependant, il eut l'occa-

sion de goûter les délices d'une vie ballotée au gré des flots. Comme il faisait la traversée de Skye à Coll dans un petit vaisseau à voiles, il resta sous le pont, « dans un état d'anéantissement »; mais quoique le vent se mît à hurler, la pluie à battre, la mer à grossir, bien que la nuit fût très noire, les marins eux-mêmes réellement alarmés et que tous se sentissent en danger, le Docteur Johnson soutint l'épreuve avec le calme et le courage qu'il déploya toujours dans les circonstances les plus critiques de sa vie. Cowper, sans avoir à se vanter d'un tel héroïsme dans le chenal de Southampton, se sentit néanmoins en profonde sympathie avec Noë et Jonas quand ils furent sortis respectivement de l'arche ou du ventre de la baleine qui les enfermait; et en quittant le bon sloop *Harriet*, il se découvrait de grandes ressemblances avec ces célèbres personnages. Aussi, quand lui étaient épargnées les horreurs du vaste océan, il était bien plus heureux de se promener avec sa cousine Harriet à travers champs jusqu'à Freemantle ou l'abbaye de Netley, de passer à travers les haies, ou bien assis près d'elle sur une hauteur, par une belle et claire journée, de perdre ses regards jusqu'à la Nouvelle-Forêt par-dessus la mer ensoleillée.

Après un séjour de plusieurs mois à Southampton, il retourna au Temple et fut appelé à la barre le 14 juin 1754. Mais il n'avait jamais sérieusement essayé d'acquérir les connaissances requises, et il est plus que douteux qu'il ait jamais eu un client. Voici tout ce qu'il raconte à ce sujet : un jour, comme il était chez lui, lisant au coin du feu, il fut surpris d'entendre à la porte

un bruit de pas lourds et mal assurés; il ouvre et aperçoit devant lui un grand diable d'aspect campagnard, portant un ample manteau et des bottes boueuses, lequel dans un bref délire il prend pour un client, qu'aurait attiré de loin sa réputation de pénétrant et savant légiste, et qui viendrait donc implorer le conseil du nouveau Gamaliel. Et des visions flottaient déjà devant l'esprit de l'avocat sans cause, — visions de robe de juge à défaut du sac de laine du chancelier, — mais elles furent brutalement dissipées, car l'étranger tirant de ses poches bourrées une paire de beaux chapons les lui présentait, en expliquant qu'il était le fermier chez qui demeurerait le frère du poète, à Orpington, dans le Kent. Revenu de sa confusion, notre avocat, aidé de quelques amis de choix, expédia les chapons à dîner, mais toute espérance d'avancement professionnel s'était évanouie pour toujours.

Une déception plus grande s'abattit sur lui quand son oncle Ashley Cowper refusa de consentir à ses fiançailles avec sa cousine Theodora. La raison que le père alléguait fut que le lien du sang était trop étroit entre les jeunes gens; mais peut-être vit-il aussi l'incapacité de Cowper pour les affaires; peut-être avait-il discerné les symptômes menaçants du désordre mental qui devait bientôt paraître. Quoi qu'il en soit, les cousins se séparèrent et ne se revirent jamais. Que la séparation ait profondément affecté Cowper à ce moment semble certain; cependant de toute sa vie, il ne parut jamais se rappeler ce premier amour, même alors qu'il entretenait une amitié étroite et une active correspondance avec la

sœur Harriet, devenue Lady Hesketh. Theodora fut plus constante, elle l'aima jusqu'à la fin, conserva pieusement les poèmes qu'il avait écrits pour elle, l'aïda sans qu'il l'ait su ni même soupçonné dans ses jours de pauvreté et mourut longtemps après lui sans s'être mariée.

Pendant qu'il vivait au Temple, Cowper appartenait au Club de l'Absurde, composé de sept anciens élèves de Westminster, qui dînaient ensemble tous les jeudis et s'amusaient à composer des vers burlesques. Au nombre des membres de ce club se trouvaient Bonnell Thornton, George Colman, Robert Lloyd et Joseph Hill. Ce dernier fut pour Cowper un véritable ami dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; par la suite le poète correspondit régulièrement avec lui et témoigna de son grand mérite dans son *Épître à Joseph Hill, Esq.* Homme de goûts simples et d'habitudes régulières, Hill travaillait dur et avec succès à ses affaires de droit, mais il savait se libérer de ces soucis professionnels pour jouir de la campagne, lire au soleil le long des ruisseaux ou regarder, étendu dans l'herbe, la course des nuages. Cowper nous a laissé de Hill un autre portrait où il le montre assis sur un banc, au café, par un soir d'hiver, tandis que le servant verse de haut le thé bouillant en une cascade longue et limpide qui vient remplir la tasse écumeuse.

Trois ans après la mort de son père, en 1756, Cowper se transporta du Temple moyen au Temple intérieur, où il acquit des appartements bien exposés et au bon air pour la somme de deux cent cinquante livres. Vers la même époque il fut nommé Commissaire des

banqueroutes, mais il semble avoir cultivé les muses avec plus de diligence que le droit. Il produisit plusieurs de ces ballades qu'on vendait un sou, et deux ou trois des siennes eurent l'honneur de devenir populaires; avec son frère John qui étudiait alors à Cambridge pour entrer dans les ordres, il entretenait une correspondance rimée; il la garda tout entière assez longtemps, mais elle sombra avec mille autres choses dans la catastrophe qui précéda son départ du Temple. Il aidait encore ce frère à traduire la *Henriade* de Voltaire et en fit lui-même quatre chants. C'est vers ce temps qu'avec un ami nommé Alston, il lut tout Homère, comparant à mesure la traduction de Pope avec l'original pour arriver à la conclusion qu'il n'y avait presque aucune chose au monde qui manquât plus à Pope qu'une aptitude à goûter Homère. Cowper écrivit aussi quelques articles pour le *Connaisseur*, un journal d'essais dans le genre du *Spectateur* ou du *Rôdeur*, qui avait été lancé par deux de ses camarades d'école, Bonnell Thornton et George Colman, en janvier 1754 et parut jusqu'en septembre 1756. Ces deux mêmes amis étaient du nombre des fondateurs de la *Chronique de Saint-Jacques*, journal qui se distingua par une veine de satire légère et dans lequel Cowper fit aussi paraître quelques articles.

Quand il eut atteint sa trente-deuxième année, il avait presque entièrement dépensé son petit patrimoine, et il y avait peu d'apparences qu'il pût compenser cette perte par l'exercice de sa profession. Mais à ce moment l'emploi de secrétaire archiviste de la Chambre des Lords devint vacant et fut offert à Cowper par son

parent, le Major Cowper, qui pouvait en disposer. Comme le travail n'avait rien de public, le poète crut que le poste conviendrait parfaitement à sa nature timide et réservée. Cependant à peine eut-il accepté l'idée de se présenter, qu'il fut assailli d'appréhensions et de doutes; et cette inquiétude s'accrut encore quand il sut qu'il y avait quelque opposition à sa nomination, et quand il apprit qu'il aurait à être examiné publiquement à la barre de la Chambre des Lords et à fournir les preuves de son aptitude à cet emploi. Cette dernière nouvelle tomba sur lui comme un coup de foudre. La paix l'abandonna de jour et de nuit; il fut saisi d'une fièvre nerveuse, et quoiqu'il s'efforçât de se préparer à sa tâche en lisant assidûment les journaux de la Chambre des Lords pendant six mois, sa détresse n'en persistait pas moins, si bien qu'il ne pouvait mettre le pied dans le bureau sans se sentir comme un condamné arrivant sur le lieu d'exécution. Ceci ne pouvait durer; au mois d'août 1763, alors que la vacance était fort avancée, il alla à Margate reposer sa tête torturée de douleurs et rétablir ses nerfs ébranlés par une cure de grand air et de brise marine (1). Cette visite, comme celle qu'il avait faite à Southampton dans une circonstance semblable produisit le meilleur effet. Quoique la voile ne lui plût guère, il aimait le large espace de

(1) L'année précédente (septembre 1762), Cowper avait visité Brighton qui l'avait frappé comme « une scène d'oisiveté et de luxe où il n'y a rien que danses, musiques, cartes, promenades, chevaux, baignades, thé, café, médisances, toilettes, bâillements, manger, boire et dormir. »

l'océan; et le grondement solennel et monotone des vagues, nous dit-il, l'affectait comme d'autres sont affectés par de suaves musiques, et pénétrait ses pensées d'une mélancolie qui n'était pas sans charme. Mais la chanson des flots a aussi ses dangers. Un jour qu'il suivait le rivage à un endroit où la haute falaise s'élève abrupte, il oublia quelque temps de remarquer que la mer montait, et quand il s'en rendit compte, il était presque trop tard; enfin, en courant à toute vitesse, il eut juste le temps d'arriver à une brèche coupée dans le roc pour le passage des voitures, qui le conduisit en sûreté au haut de la falaise. Si la mer lui plaisait, la société de Margate était peu à son goût. Chaque semaine, le paquebot à voiles, — les jours de la vapeur étaient loin encore, — allait à Londres chargé de maquereaux et de harengs, et revenait rempli d'une société plus bruyante que choisie. C'est sur ce même paquebot que plus tard Charles Lamb devait se trouver en compagnie du voyageur qui prétendait avoir vogué sous les jambes du colosse de Rhodes; même alors, malgré les retards et autres incommodités, l'essayiste préférait le vieux bateau à voiles avec son capitaine hâlé et basané au petit paquebot à vapeur trop coquet et trop élégant qui venait d'entrer en concurrence.

Le poète revint de Margate l'esprit reposé, mais pour se retrouver plongé dans les ténèbres de ses lugubres pensées. Les terreurs de l'épreuve tant redoutée grandissaient chaque jour, il devenait morose et taciturne; il fuyait le monde et s'enfermait chez lui; quand sa cousine Lady Hesketh venait le voir, il ne voulait ni

lui parler, ni la voir. Ses folles craintes l'emportèrent si loin que le matin du jour où il devait se présenter à la barre de la Chambre des Lords, il résolut de mettre fin à sa vie et y réussit presque. Quand le major Cowper vint le chercher pour le mener à la Chambre, il trouva son malheureux cousin dans une condition qui, une fois pour toutes, lui fermait toute perspective d'être admis à l'emploi visé. Mais la fin de cette anxiété ne rendit pas la paix à son esprit troublé; le mal était trop profondément ancré, et dégénéra bientôt en une sombre mélancolie, on pourrait dire folie religieuse qui obligea sa famille à le faire enfermer. Il fut donc interné au mois de décembre 1763 dans un asile privé, que le docteur Nathaniel Cotton tenait à Saint-Albans. Grâce aux soins de ce judicieux médecin, aussi bon docteur que parfait honnête homme, Cowper recouvra son esprit en quelques mois, mais ce ne fut qu'au bout d'un an et demi qu'il osa quitter l'asile et de nouveau affronter le monde. Pendant ce temps le désespoir religieux s'était changé par une forte réaction en un ravissement religieux; après s'être cru éternellement damné, il en venait maintenant à se croire éternellement sauvé, et se sentait transporté de joie et de gratitude; il regrettait même les heures de sommeil parce qu'elles interrompaient le cours de son heureuse méditation sur l'œuvre bénie du Rédempteur. D'abord cette soudaine transition avait excité les craintes du docteur Cotton; mais étant lui-même un chrétien convaincu, il fut amené par les assurances de son malade à reconnaître que la guérison était réelle, et pour le reste du temps que Cowper passa chez

lui, les deux hommes eurent d'heureux entretiens au sujet de leur foi commune.

Quand il fut enfin suffisamment remis pour quitter l'asile, Cowper résolut d'éviter Londres et de se chercher ailleurs une retraite tranquille. Il était très pauvre, ayant dépensé presque tout son patrimoine et ayant encore à renoncer à son poste de commissaire des banqueroutes qui lui rapportait soixante livres par an. Sa famille se cotisa pour lui assurer une petite rente : parmi ceux qui y contribuèrent se trouvait son bon et généreux cousin, le major Cowper. Le désir du poète était de s'établir près de son frère John qui, après avoir quitté sa cure d'Orpington, dans le Kent, était revenu à Cambridge comme associé du collège de Corpus Christi; cependant, chose assez étrange, John ne put trouver pour son frère un logis convenable plus près que dans la petite ville de Huntingdon. Cowper quitta Saint-Albans le 17 juin 1765, dès le matin, et arriva à Cambridge le même jour. Quatre jours plus tard il partait pour Huntingdon où, après l'avoir aidé à s'installer, son frère le laissa.

Son esprit avait maintenant repris sa belle sérénité, et les lettres qu'il écrivit de Huntingdon à ses amis respirèrent un tranquille bonheur et le montrent content de sa nouvelle vie. On était alors dans le plein de l'été; il aimait à se baigner dans l'Ouse, dont il chante le large cours et les rives fleuries dans une lettre écrite le jour de la Saint-Jean, peu après son arrivée. La ville lui semble une des mieux tenues d'Angleterre et la campagne alentour très belle. « Bref, je suis persuadé,

dit-il à Lady Hesketh, que si j'avais eu à choisir dans toute l'Angleterre pour y fixer ma retraite, je n'aurais pas trouvé mieux moi-même, et très probablement j'aurais choisi moins bien. » Pour le voyageur qui ne fait que passer, les charmes du paysage auprès d'Huntingdon ne sont guère visibles. Il n'y voit que des prairies unies et vertes et des cours d'eau paresseux aux rives frangées de saules, avec çà et là une tour grise d'église de campagne debout au milieu des arbres, ou les ailes d'un moulin à vent qui rompt la monotonie d'un horizon bas et plat. Mais Cowper était heureux. Après la tempête, il trouvait le calme; parmi ces pâturages verts et ces eaux dormantes, sans doute il pensait souvent, dans la plénitude de son cœur au bon Berger qui, comme il se plaisait à le croire, avait ramené au bercail la brebis égarée.

La distance qui le séparait de Cambridge fit de lui un cavalier, car il voyait son frère alternativement à Cambridge et à Huntingdon, et quoiqu'il pût quelquefois profiter de la voiture d'un voisin, il couvrait souvent à cheval les quinze milles de pays plat pour se rendre à la ville universitaire. Au nombre des amis auxquels il écrivit de Huntingdon se trouvaient le toujours fidèle Joseph Hill qui s'était chargé de ses affaires pendant sa maladie, Lady Hesketh et le major Cowper et sa femme. Celle-ci était sa cousine germaine : elle avait un frère, Martin Madan, chapelain de l'hôpital Lock, pasteur de l'église anglicane, mais dont la manière de prêcher se rapprochait de celle des Méthodistes, qui gagnaient alors en importance. Il avait fait

visite à Cowper au Temple pendant sa période de mélancolie, et avait essayé d'adoucir la détresse de son cousin par des consolations religieuses. Mais plus tard il encourut toute l'antipathie du poète en publiant un traité appelé *Thelyphthora*, où il prenait la défense de la polygamie; Cowper en parle souvent dans ses lettres. Ce malheureux traité attira sur son auteur une tempête d'injures, et finalement il dut abandonner son office de chapelain et se faire oublier dans la solitude.

A mesure que Cowper restait à Huntingdon, il en aimait davantage la place et les habitants. « Dans les deux premiers mois après mon arrivée, dit-il, je devins connu de toutes les personnes que je pouvais désirer connaître et je crois vraiment que c'est le voisinage le plus agréable que j'aie jamais vu. » Parmi ces connaissances était la famille Unwin, qui était destinée à influencer le cours futur de sa vie. Elle se composait du père, de la mère, d'un fils et d'une fille. Le père, le Révérend Morley Unwin, alors avancé en âge, avait dirigé l'école libre et prêché dans les deux églises de Huntingdon avant d'obtenir une sinécure de son collègue à Grimstone, dans le Norfolk. Sa femme, dont la mémoire est impérissablement liée à celle de Cowper, s'appelait Mary Cawthorne et était la fille d'un drapier d'Ely. Elle était bien plus jeune que son mari. C'était une femme intelligente, de nature calme et enjouée, d'une piété profonde et fervente, d'un abord grave mais affable et serein. Elle avait beaucoup lu les poètes anglais et avait en littérature un goût excellent, elle aimait les promenades champêtres, et ses manières, sui-

vant Cowper qui était bon juge, étaient plus polies que celles d'une duchesse. Comme la société et la situation isolée de Grimstone ne lui plaisaient pas, elle avait persuadé à son mari de revenir à Huntingdon où il était connu et respecté. Il loua donc une maison grande et commode dans la principale rue de cette ville (1) et y reçut quelques élèves qu'il préparait à l'université. Son fils, William Cawthorne Unwin, aimable jeune homme d'environ vingt et un ans, était rentré à la maison depuis peu, après avoir passé ses examens à Cambridge. Sa sœur Suzanne était une jeune fille d'environ dix-huit ans « assez belle et très comme il faut », pour emprunter les mots de Cowper; elle semble avoir ressemblé à sa mère par le caractère autant que par la piété. En résumé, Cowper trouvait que les Unwin « faisaient la famille la plus gaie et la plus avenante qu'il soit possible de concevoir ».

L'amitié qui le liait aux Unwin, basée sur une similitude de goûts et de disposition, était si étroite que lorsqu'il y eut chez eux une place libre causée par le départ d'un élève, Cowper demanda de la prendre et, le 11 novembre 1765, il devint leur pensionnaire. Il décrit dans ses lettres la vie calme, heureuse et régulière qu'il menait comme membre de la famille; le matin, la prière

(1) Cette maison, simple bâtiment de briques autrefois rouges mais aujourd'hui d'une teinte noirâtre, a été divisée en deux. Le salon dans lequel on suppose que Cowper prenait place au milieu de la famille est une belle pièce du rez-de-chaussée avec trois fenêtres donnant sur la rue. L'église Sainte-Marie où l'on dit qu'il allait prier est à quelques pas de là, de l'autre côté de la rue.

puis l'office à l'église, le déjeuner, la conversation religieuse dans le jardin, la promenade après le thé, les lectures et la conversation jusqu'au souper, les hymnes qu'accompagnait Madame Unwin sur le clavecin, et enfin la prière du soir. Dans cet entourage paisible, sa vie coula tranquillement pendant plus de dix-huit mois. Même la mauvaise saison, tout en dissipant quelques-uns des charmes de Huntingdon, ne put gêner son bonheur domestique. « Je suis content de voir, écrivait-il à Lady Hesketh, en janvier 1767, que vous ayez passé l'été dans un endroit qui vous plaise tant. Pour moi, le sort m'a placé dans un pays où nous n'avons ni vos bois, ni vos prés, ni vos beaux panoramas; tout est plat et insipide, en été agrémenté seulement de quelques saules bleus, en hiver noyé sous l'inondation. Ainsi en est-il pour le moment : nos ponts ébranlés tombent en ruines, nos pauvres saules sont déracinés, et nos meules de foin sont presque emportées. Toutefois, nous sommes heureux; du moins je le suis; et si je n'ai point de charmilles aux bancs agréablement disposés, point de prairies luxuriantes de thym pour me régaler, je n'en sens pas l'absence. Vous pensiez avec toutes les attractions de Taplow me mettre l'eau à la bouche, — et vous voilà bien désappointée. » Dans un mémoire de sa vie et de ses souffrances que Cowper rédigea à Huntingdon pour le bénéfice de ses nouveaux amis, et qui fut publié après sa mort, il termine sa triste histoire en exprimant toute sa satisfaction de cet « endroit de repos », et son espoir que rien que la mort ne puisse interrompre le cours uni des jours heureux qu'il y goûte.

Mais une tragique interruption devait bientôt surgir. Au mois de juillet 1767, M. Unwin, qui se rendait à cheval un dimanche matin à l'église de Graveley, fut jeté à bas et, après plusieurs jours de grande souffrance, mourut dans la chaumière où on l'avait transporté. Le lien qui attachait Madame Unwin à Huntingdon étant ainsi rompu, elle décida de quitter cette ville et Cowper résolut d'aller avec elle. Le fils qui était alors entré dans les ordres avait été nommé vicaire. Peu de jours après la mort de M. Unwin, ils reçurent la visite du Révérend John Newton, vicaire à Olney, et Madame Unwin détermina d'aller se fixer près de lui avec Cowper. M. Newton se chargeait de leur trouver une maison et ils acceptèrent son offre. C'est ainsi qu'il loua pour eux Orchard Side, une grande maison simple, bâtie de briques rouges, située sur la place du marché d'Olney et si près du presbytère que plus tard, en ouvrant des portes dans les murs du jardin, les deux maisons purent communiquer sans qu'on eût à passer par la rue. Newton vivait dans le presbytère, car le curé Moïse Browne, homme chargé d'une nombreuse famille, était absent du pays à cause de grosses dettes. Madame Unwin et Cowper partirent donc pour Olney et s'installèrent dans leur nouvelle maison avant la fin de l'année.

Olney est la ville le plus au nord du comté de Buckingham. Elle est située sur la rive septentrionale de l'Ouse et, du temps de Cowper, ne consistait guère que dans une seule grande rue qui s'élargissait vers le milieu en un triangle, orné de trois grands ormes, formant la

place du marché. La plupart des maisons étaient faites de pierre jaune et recouvertes de chaume. Les traits les plus remarquables étaient la belle vieille église avec sa haute flèche, sur la limite de la ville, et en face un pont très long composé d'arches de différentes grandeurs et de différentes formes (1). A Olney, l'Ouse a un cours très lent dont les méandres serpentent entre des rives bordées de joncs. De chaque côté, les prairies sont plates et vertes; au delà, le terrain s'élève et forme des hauteurs qui tantôt s'avancent jusqu'au fleuve en promontoires plats, tantôt s'éloignent, creusant ainsi des baies sans profondeur. Si vous vous tenez sur le pont et que vous regardiez en amont vers l'ouest, vous voyez à moins de deux milles, sur une petite éminence, de grands arbres forestiers debout contre l'horizon et paraissant surplomber une tour d'église carrée : ils marquent l'emplacement du Taillis de Weston (Weston Underwood). La route qui y mène, et qui fut si souvent foulée par William Cowper et Mary Unwin, suit le fleuve à une distance d'à peine la largeur d'un champ qui va s'inclinant en talus jusqu'à la berge; de l'endroit où la route s'élève davantage avec le terrain, on jouit d'une vue agréable de la vallée large et verte, vue aimée du poète et célébrée par lui dans le premier livre de *la Tâche* (2).

(1) Ce vieux pont n'ayant pas été réparé, fut démoli en 1832 et remplacé par un autre beaucoup moins long.

(2) Olney et les environs ont été décrits avec fidélité et avec amour par Hugh Miller, dans ses *Premières Impressions de l'Angleterre et de son Peuple*, ch. XV. Dans l'automne de

En elle-même, la ville d'Olney était misérable, pour ne pas dire dégoûtante, et la plus grande partie des habitants extrêmement pauvres. La fabrication de la dentelle leur fournissait une occupation sédentaire peu saine, et cette industrie, avec celle des nattes, employait tant de femmes et d'enfants que les fermiers du voisinage avaient de la peine à trouver assez de bras pour les travaux des champs. Dans sa maison donnant sur le marché et touchant la ruelle appelée Silver End, le quartier le plus sordide de la ville, le poète avait à supporter les cris incessants des enfants et les aboiements des chiens; à de certains jours comme le 5 novembre (1), ou quand les gamins se montraient particulièrement tapageurs et se livraient à un jeu qu'ils décoraient du nom de hockey, mais qui consistait surtout à se barbouiller mutuellement de boue et à en souiller les fenêtres des voisins, le poète était parfois obligé de montrer les dents et de les menacer du fouet. De putrides exhalaisons, un air tout imprégné de relents de poissons ou de miasmes de marais, des routes fangeuses en hiver, sont au nombre des traits les plus déplaisants d'Olney que Cowper a consignés pour nous. La première fois que William Unwin vint rendre visite à sa

1845 il fit un pèlerinage à Olney et à Weston, et eut le bonheur d'avoir pour guide dans ces lieux fréquentés du poète une vieille femme encore allante qui se rappelait très bien Cowper et Madame Unwin.

(1) Jour de Guy Fawkes; pour commémorer l'échec de la conspiration des Poudres, ce jour-là les gamins allument sur les places des feux de joie ou font partir des feux d'artifice.

mère, la façade de la maison le choqua; à ses yeux, elle avait toute l'apparence d'une prison.

Madame Unwin et Cowper avaient été attirés à Olney par l'appât de la société du Révérend John Newton, dont ils espéraient goûter le pieux ministère. Le fait est qu'ils purent en jouir pleinement; mais il reste à voir si ce fut pour eux tout bénéfique et tout plaisir. Newton était un homme d'une robuste constitution et d'une âme de fer; il avait débuté dans la vie comme capitaine d'un négrier de Liverpool, profession qu'il avait plus tard changée pour celle de pasteur de l'église d'Angleterre. Le fait qu'il avait une piété profonde et sincère, et pour Cowper une affection désintéressée ne saurait être mis en doute; mais il apparaît comme également certain qu'il était très indiscret et que les stimulants religieux dont il travailla la nature sensible et impressionnable du poète, eurent la plus pernicieuse influence, et à la vérité, furent la grande cause de la terrible rechute de démence où il tomba peu d'années après son installation à Olney. Cowper, d'ailleurs, ne fut pas la seule victime du zèle peu judicieux du Révérend John Newton. Le pieux révérend nous dit lui-même qu'il était « bien connu dans tout le pays pour affoler les esprits par ses sermons »; il connaissait près d'une douzaine de ses ouailles, personnes dévotes pour la plupart et, comme il disait, pleines de grâce, dont l'esprit s'était dérangé; et il se demandait si la cause n'en était pas due à la vie sédentaire que menaient les femmes sur leur métier à dentelles, ou aux petites chambres où les familles vivaient entassées. La principale cause, si nous

jugeons par Cowper, était Newton lui-même. Il avait loué à Olney une maison inhabitée appelée « la grande maison », pour en faire un lieu de réunions spirituelles que caractérisaient l'ardeur et l'exaltation religieuses. Là, le timide poète qui avait sacrifié sa carrière et avait dû entrer dans un asile à la simple perspective de parler en public, eut souvent à conduire les exercices des dévots, à prononcer tout haut des prières improvisées, se faisant ainsi le point de mire de tous les yeux des fidèles. On nous dit, et nous le croirons volontiers, qu'il le faisait avec un succès remarquable; mais nous savons par son propre témoignage que ces exhibitions publiques lui valaient à l'avance de longues heures d'agitation; et quand il sortait de ces réunions où il avait exposé les plus profondes émotions de son cœur à l'examen des esprits critiques et sans doute aussi à la futile curiosité des âmes vulgaires, nous pouvons facilement imaginer combien son poulx devait s'enfiévrer, combien son front brûlait, combien les choses tournaient dans sa pauvre tête. A ces exercices religieux, il dut même sacrifier les promenades des soirs d'été; et au lieu de jouir du grand air et du soleil de la pleine campagne, il restait enfermé dans la grande maison à écouter des sermons et des prières interminables jusqu'à l'heure du souper.

Les funestes effets de ce genre de vie se manifestèrent bientôt. Après son installation à Olney, les lettres à ses amis deviennent rares, puis cessent complètement. La correspondance avec Lady Hesketh fut interrompue et pour plusieurs années; avec Joseph Hill, elle devint irrégulière et presque bornée aux affaires d'argent que

cet infatigable ami continuait à diriger pour notre reclus. La distance qui le séparait de son frère ne lui permettait plus de le voir aisément; au lieu de se rencontrer une fois par semaine, ils ne se rencontraient qu'une fois par an. En juillet 1769, il perdit la compagnie de son ami William Unwin, qui quitta Olney pour résider à Stock, près de Ramsden, en Essex, où il avait été nommé recteur. En mars 1770, un autre coup s'abattit sur le poète, la mort de son frère, emporté par l'asthme à Cambridge. Cowper se trouvait avec lui dans les derniers jours de sa maladie et il en fit un récit que l'on trouve dans ses œuvres. Ainsi de plus en plus isolé, et livré à la tendre miséricorde du Révérend John Newton, Cowper retombait peu à peu dans la plus profonde mélancolie. La composition des *Hymnes d'Olney*, entreprise en 1771 avec Newton et sur le conseil de celui-ci, n'offrait pas une distraction suffisamment récréative pour dissiper cette triste disposition.

Au mois de janvier 1773, la mélancolie dégénéra en folie. Une nuit, à la fin de ce mois, les symptômes parurent si alarmants qu'on réveilla M. et Madame Newton pour réclamer leurs soins, ce qu'ils s'empressèrent de faire. Le mal, tout en perdant ses aspects les plus alarmants, persista pendant plusieurs mois. Aux approches de la foire annuelle d'Olney, qui se tenait en avril, Cowper demanda en grâce qu'on lui permît de passer la nuit au presbytère afin d'être hors de portée du bruit. Cela lui fut accordé; il y allait pour une nuit et y resta plus d'un an, car ses terreurs rendaient tout déplacement impossible à moins d'employer la force, ce que l'amitié

de Newton se refusait à faire. Nous aurions plus de sympathie pour Newton dans cette pénible situation s'il ne se l'était pas attirée par son manque de jugement. Toutefois, dans ces tristes circonstances, il semble s'être bien conduit, se soumettant avec patience aux humeurs et aux fantaisies du pauvre malade, et refusant d'accepter aucune rémunération pécuniaire pour le surcroît de dépenses que lui causait la présence de deux hôtes qui s'étaient ainsi imposés. Car Madame Unwin accompagnait Cowper au presbytère; elle était infatigable dans les soins qu'elle lui prodiguait nuit et jour, « se souciant aussi peu de sa propre santé que des histoires peu charitables qu'inventaient les mauvaises langues ». En effet, l'état d'esprit du malade exigeait qu'il fût constamment gardé à vue; il empira encore et au mois d'octobre il tenta sur sa propre vie; il croyait dans sa démence que Dieu lui demandait de faire un sacrifice dans le genre de celui d'Abraham et d'Isaac, avec cette importante différence que le sacrificateur devait opérer sur lui-même et non plus sur un fils bien-aimé. Heureusement cet attentat criminel échoua tout comme avait échoué son fameux exemple. Graduellement, le nuage commença à s'élever; quoiqu'il parlât peu, et seulement quand on lui parlait, il taillait les arbres du jardin; puis il commença à faire des remarques sur son travail, et un heureux jour, pendant qu'il donnait à manger aux poussins, on le vit qui souriait. Peu après, on put lui persuader de retourner chez lui, et à partir de ce moment, le mieux semble s'être accentué régulièrement.

C'est peu après son retour, au mois de mai 1774,

que la fille de Madame Unwin, Suzanne, épousa le Révérend Matthew Powley, curé de Dewsbury, et partit avec son mari pour le comté d'York, si bien que Cowper et Madame Unwin étaient maintenant seuls à Orchard Side. Le poète se prit de goût pour le jardinage et la menuiserie, et un ami lui fit présent de trois lièvres qui lui fournirent une source de distraction innocente. Il a immortalisé leur souvenir et même leurs caractères individuels en latin et en anglais, en vers et en prose. En 1776, après un silence d'environ quatre ans, il reprit sa correspondance avec ses amis. Mais le cours de ses lettres ne coula librement qu'après le départ de Newton, lequel départ, heureusement pour le poète, eut lieu au mois de septembre 1779. Le bon pasteur était loin d'être satisfait de ses moutons; à la vérité, si nous l'en croyons, leurs chances de salut étaient des moins brillantes, et en privé, il parlait d'eux en termes peu flatteurs. Il les traitait de fils de Bélial, de lions et de tisons d'enfer, d'hommes dont les dents étaient des lances et des flèches, dont la langue était un poignard acéré, assez méchants quand ils étaient à jeun, terribles quand ils avaient bu. Il se comparait, lui et les quelques justes d'Olney, au pieux Loth résidant au milieu de Sodome, comparaison qui, tout en étant incontestablement gracieuse et possiblement très juste, n'était point pour le faire bien voir de ses paroissiens, s'ils en avaient vent. A la vérité les rapports entre ceux-ci et leur pasteur semblent avoir été excessivement tendus, à tel point que la rupture devint fatale lorsqu'il s'aventura à dénoncer du haut de la chaire les réjouissances populaires du jour de Guy Fawkes, et en parti-

culier à s'élever contre les feux de joie et l'illumination des maisons pendant la soirée de ce jour de fête. C'en était trop. Tant qu'il s'était strictement borné aux flammes de soufre et aux feux de l'enfer, on avait pu le tolérer, mais du jour où il toucha à l'arche sacrée des feux de joie et des chandelles de suif du cinq novembre, la populace se leva comme un seul homme. Ce fut une explosion générale. Ce soir-là donc, des gens mirent des lanternes à leurs fenêtres, qui n'en avaient jamais mis auparavant, et ceux qui en mettaient d'habitude en mirent deux fois plus. L'éclat des illuminations fit de la nuit le jour. La populace s'empara de la rue, brisant les vitres et extorquant de l'argent d'un bout de la ville à l'autre. Le presbytère fut menacé. Le vicaire remit sa cause entre les mains du Seigneur, mais le Seigneur n'y prêta aucune attention. La Providence ne s'interposa point. La foule s'avancait toujours. Madame Newton était terrifiée. On déploya l'étendard pour suspendre les hostilités; on parlementa. Les paroles de douceur eurent quelque effet; un shelling fit plus encore, la populace se dispersa et l'on dormit en paix au presbytère.

C'est donc ainsi que le jour vint où, assumant le rôle du juste Loth, M. Newton tourna le dos à Olney et se retira à Londres pour y prendre possession du rectorat de Sainte-Marie Woolnoth, que lui offrait un de ses amis. Toutefois, le parallèle biblique ne se compléta pas par la destruction de la ville maudite. Olney survécut à son départ; la fièvre allumée par l'ardent ministre s'apaisa et le pourcentage de fous déclina visiblement dans la paroisse. La paix de l'esprit régna de nouveau à Orchard Side, et Cowper entra dans la

période de sa vie qui fut peut-être la plus heureuse. Non qu'il fût jamais, alors ou plus tard, parfaitement heureux; l'ombre de la mélancolie religieuse planait toujours un peu sur son esprit, traversant et contrariant la lumière de sa disposition naturelle et le cours apparemment calme de ses années; il put la maîtriser toutefois dans une certaine mesure par une constante occupation du corps et de l'esprit. A partir de ce moment, ses lettres nous donnent un rapport presque quotidien de cette existence réfrénée, jusqu'au moment où il quittera sa demeure de Weston pour traîner ses derniers et lamentables jours dans le Norfolk. Les principaux événements de ces tranquilles années furent la composition et la publication de ses œuvres, la reprise des vieilles amitiés, l'acquisition de nouvelles. C'est de ces quelques incidents d'une vie autrement assez vide de faits que nous allons donner un aperçu.

Le successeur de M. Newton à Olney était le Révérend Thomas Scott, auteur d'un énorme commentaire sur la Bible, qui ne comptait pas moins de cent soixante-quatorze parties et à défaut d'autre mérite, eut du moins celui de mener l'infortuné éditeur à la banqueroute et de réduire le commentateur lui-même à l'indigence. Cependant, il devait être amplement récompensé de ses labeurs par l'honneur de sauver, presque, l'âme immortelle de John Henry Newman (1), et par le titre de

(1) « L'auteur qui fit sur mon esprit une impression plus profonde qu'aucun autre, et auquel (humainement parlant), je suis presque redevable de mon âme, — Thomas Scott, de Aston Sandford. » (J.-N. Newman, *Apologia pro vita sua.*)

docteur en théologie qui lui fut expédié du Collège Dickenson, à Carlisle, Pensylvanie, par des personnes dont le nom ne semble pas avoir été inscrit aux tables d'or de la renommée. Comme prédicateur, il était plutôt du genre aigre; il avait une pauvre opinion de ses paroissiens et ne cherchait pas à le leur cacher; il découvrit plusieurs « professeurs » qui portaient plus de feuilles que de fruits, et comme il ne prêchait que deux fois le dimanche, il manquait à satisfaire l'appétit immodéré pour les sermons que la population d'Olney avait contracté sous son prédécesseur, si bien qu'on remarqua une regrettable tendance vers la dissidence.

Si M. Newton avait fortement contribué à détriquer l'esprit de son ami, il tenta du moins après son départ de réparer le mal. Dans une intention tout humaine, il invita Cowper à considérer le cas similaire du Révérend Simon Browne, respectable ministre dissident qui, ayant perdu un membre de sa famille ou assommé un bandit de grand chemin (car les récits diffèrent sur la cause initiale de ses troubles mentaux), sombra dans un abattement profond et arriva à la ferme conviction « qu'il avait encouru le déplaisir divin; que Dieu avait fait périr graduellement son âme raisonnable et ne lui avait laissé qu'une vie animale, en commun avec la brute; et ainsi, quoiqu'il retînt la faculté de parler d'une manière qui semblait raisonnable aux autres, il n'avait tout le temps pas plus d'idée de ce qu'il disait qu'un perroquet, étant entièrement dépourvu de conscience ». Dans cette triste situation, Browne se proposa de demander la restitution de son âme perdue

et pour cela, ce qui est assez singulier, s'adressa à la reine Caroline; comme la requête fut coupée dans sa fleur par la main de quelques amis, il consacra ses énergies brisées à la confection d'un dictionnaire, ouvrage pour lequel, observait-il avec quelque apparence de justice, la possession d'une âme raisonnable est complètement inutile. Plus tard, comme il tomba encore plus bas dans l'échelle des êtres, il tourna ses activités vers la controverse théologique, sujet auquel ses caustiques remarques sur les dictionnaires pouvaient s'appliquer peut-être avec une force égale et une justice encore plus grande. Mais le spectacle d'un esprit autrefois raisonnable réduit à de si déplorables extrémités ne procurait aucun réconfort au pauvre Cowper. Il comprenait l'illusion du lexicographe et du théologien, peut-être en souriait-il, mais il refusa d'appliquer la leçon à son cas particulier.

M. Newton rendit à Cowper un plus grand service, quand à son départ d'Olney, il lui fit faire la connaissance du Révérend William Bull, ministre indépendant, qui résidait à Newport Pagnell, à cinq milles d'Olney. C'était un homme d'esprit rassis, et pourtant de belle imagination, de caractère aimable, et d'un goût littéraire sûr et large; sa société était plaisante, quoique parfois sa vivacité naturelle se teignît d'une veine de mélancolie tendre et délicate. Des motifs de pure compassion l'avaient d'abord conduit à rendre visite à Cowper une fois par quinzaine, mais bientôt tous deux devinrent de bons amis, et de temps en temps le poète lui rendait ses visites ou lui écrivait. Le jardi-

nage continuait à occuper Cowper. Dans le simple jardinet, derrière la maison, il bâtit deux serres pour y cultiver les ananas et les vitra lui-même de carreaux qu'il s'était procurés à Bedford. Il s'amusait aussi à menuiser, confectionnant des tables en profusion et des sièges pliants tels qu'on n'en vit jamais ailleurs. Puis c'étaient de petites caisses pour des écureuils, des niches pour les lapins et des cages pour les oiseaux qu'il fabriquait avec l'adresse d'un petit propriétaire campagnard; pour les filets destinés à protéger les semences, il n'avait pas son maître. Il se mit encore à dessiner, et pendant un an cultiva cet art et produisit après force labeurs une série de tableaux qui, nous assure-t-il, avaient le mérite de ne ressembler à rien de ce que pouvait produire l'art ou la nature. Mais aux yeux de Madame Unwin, c'étaient autant de belles œuvres et elle fit encadrer et mettre sous verre trois de ses paysages. Dans une de ses lettres, après avoir rapporté ses exploits artistiques, il s'écrie : « Oh! je pourrais passer des jours entiers et des nuits au clair de lune à me repaître d'une belle vue! Mes yeux boivent ces eaux qui coulent ».

Heureusement pour nous, il chercha sa vraie récréation dans les lettres et y trouva sa vraie vocation. Madame Unwin le poussa à écrire un grand poème et lui suggéra comme sujet le Progrès de l'Erreur. Il accepta et se livra au travail de la poésie avec une telle ardeur qu'entre décembre 1780 et mars 1781, il avait achevé quatre longs poèmes, *Le Progrès de l'Erreur*, *la Vérité*, *Causeries* et *Remontrance*. M. Newton se chargea de

lui trouver un éditeur et induisit M. Joseph Johnson, établi près du cimetière Saint-Paul, à Londres, à accepter le livre. Johnson avait déjà publié plusieurs volumes de Newton lequel estimait l'imprimeur, quoiqu'il ne fût pas un chrétien avoué, comme un homme honorable et intègre. Le fait est que Newton reconnaissait avec regret que les « professeurs », — c'est ainsi que dans le parler de sa secte on désignait les personnes qui font profession ouverte de religion —, « trouvent en général plus de sécurité à compter sur les gens du monde, que les uns sur les autres ». Triste constatation à faire par un « professeur » sur les autres « professeurs ! » Toutes les œuvres de Cowper furent donc publiées par Johnson, et quoique le poète se plaignît souvent des lenteurs de l'impression, il ne semble pas avoir eu d'autre sujet de plainte contre l'éditeur ; et après bien des années de rapports d'affaires avec lui, le poète exprimait sa conviction et, semble-t-il, son étonnement de voir que « quoique libraire, il avait en lui l'âme d'un honnête homme ». Il est tout à l'honneur de Johnson qu'il ait manifesté pour les poèmes de Cowper autre chose qu'un intérêt ordinaire ; il les lut sur épreuves, en vrai critique et releva plusieurs passages défectueux que l'ingénu et consciencieux auteur corrigea en exprimant toute sa reconnaissance à son éditeur et censeur. Le livre s'imprima lentement ; cela traîna pendant tout l'été et tout l'automne de 1781 si bien que le volume ne parut qu'en mars 1782. Mais le retard n'allait pas sans un grand avantage ; non seulement l'auteur fut capable de polir ses poèmes ori-

ginaux et de se conformer ainsi à sa propre opinion qui voulait que les corrections et les re-corrrections fussent le grand secret de presque tout bon style, mais avec l'encouragement de Johnson, il put encore y ajouter de nouvelles pièces, en particulier *Conversation* et *Retraite*. A la demande de Cowper, Newton écrivit une préface pour le volume, mais le ton sévère effraya l'éditeur qui pensa que le morceau, tout en attirant les dévots, pourrait dégoûter les profanes; et comme apparemment il mettait ses espérances de vente dans la partie profane du public plutôt que dans la partie dévote, il demanda avec instance que la malencontreuse préface fût retirée. Cowper le regretta; Newton s'y résigna en tout honneur. Ce fut seulement, lorsque le volume eut atteint sa cinquième édition et jouissait d'un succès assuré, que Johnson se risqua à faire précéder du tribut bien intentionné de Newton la poésie de son ami.

Cet été de 1781, qui vit Cowper tout entier occupé à ses labeurs poétiques et à la correction de ses épreuves, était fort chaud : les champs languissaient, et l'herbe des plaines était brûlée. Afin de procurer un peu de fraîcheur et d'ombre à son jardin où le sable de l'allée et les murs reflétaient un soleil tout africain, Cowper convertit une petite serre en salon d'été. Les murs furent tendus de nattes, le sol couvert d'un tapis, et le soleil en grande partie exclu à l'aide d'une tente; c'est dans cet agréable réduit, avec l'odeur des myrtes flottant à la fenêtre et dehors les rangées d'œillets, de pois de senteur et de roses s'épanouissant au soleil, que dans d'heureuses causeries ou au milieu d'un silence

amical, le poète et ses amis laissaient passer la chaleur du jour, tandis que le bruissement de la brise dans les arbres, le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles sur le réséda charmaient les oreilles d'une douce musique.

A ce moment, en effet, le cercle domestique d'Orchard Side s'accrut d'une addition importante. Un jour, Cowper en regardant par la fenêtre du salon vit deux dames qui entraient dans une boutique en face. Il connaissait l'une d'elles; c'était Madame Jones, femme d'un pasteur qui résidait dans le village de Clifton, à un mille d'Olney. Qui était l'autre? La curiosité de Cowper était éveillée; il se renseigna et apprit que c'était Lady Austen, sœur de Madame Jones et veuve d'un baronnet, Sir Robert Austen. Le poète, frappé de son air, persuada à Madame Unwin d'inviter les deux dames au thé, mais quand elles furent arrivées, sa timidité l'emportant, c'est à peine s'il put prendre sur lui d'affronter l'étrangère. Cependant, il vainquit son embarras et entra en conversation avec cette femme du monde, enjouée et agréable; et finalement se sentit si bien remué et attira par ses manières qu'il accompagna les deux dames jusqu'à Clifton : il cultiva cette nouvelle connaissance avec tant d'assiduité qu'il en vint bientôt à appeler Lady Austen du nom familier de « Sœur Anne ». De son côté, celle-ci trouvait la société d'Orchard Side non moins de son goût, et les deux familles furent rapidement dans les termes les plus intimes. Un beau jour de juillet, ils firent collation ensemble dans le Bosquet, un coin délicieux du Parc de Weston. On

avait apporté à manger et à boire dans une brouette, les domestiques mirent la bouilloire au feu sous un grand orme; la brouette servit de table à thé, et après une promenade dans la solitude avoisinante, les amis rentrèrent pleinement satisfaits les uns des autres sans qu'aucun incident désagréable ni aucun ennui eût troublé la longue après-midi.

Lady Austen était en fait si éprise d'Olney et de la société qu'elle y rencontrait, qu'elle pensa à s'y établir sitôt qu'elle aurait pu disposer de sa maison de Londres. Cowper se réjouit de cette perspective pour Madame Unwin autant que pour lui-même, car depuis le départ des Newton, elle n'avait plus d'amie, pas même une femme de connaissance à qui elle pût parler à l'occasion. La verve enjouée, la fantaisie amusante et la conversation aisée de Lady Austen promettaient d'introduire la gaieté dans la calme maison qui, paisible comme elle était, ne souffrirait pas de recevoir un peu d'animation. Le projet se réalisa pour un temps; aucun nuage n'assombrissait la douce perspective d'avenir, et quand Lady Austen retourna à Londres au mois d'octobre, ses deux amis d'Orchard Side ressentirent son absence. Cowper et elle correspondirent; mais un jour qu'elle s'exprima trop romanesquement sur le mérite de ses deux amis et exhalait de trop enthousiastes espérances de bonheur à l'idée de vivre près d'eux, Cowper se vit contraint d'arrêter ces effusions dans une lettre qui offensa profondément la destinataire et pendant quelque temps toute correspondance cessa entre eux.

Toutefois la dame fléchit avec le temps; elle envoya

comme gage de paix des manchettes qui furent acceptées. La brèche fut comblée et l'été suivant, Lady Austen revint à la maison de sa sœur, située entre Clifton et Olney sur le haut d'une colline dont le pied était baigné par l'Ouse. Mais il arriva que pendant l'absence de M. Jones la maison fut assiégée par des voleurs pendant plusieurs nuits, et les deux dames fatiguées de nuits blanches et d'alarmes répétées se décidèrent enfin à chercher un refuge chez Madame Unwin. Quand M. Jones revint, et que des hommes bien armés eurent mis les malandrins en fuite, Madame Jones retourna chez elle, mais Lady Austen resta à Olney et on lui trouva des appartements dans le presbytère. Comme un verger séparait seulement le jardin de cette maison du jardin de Cowper, des portes furent percées dans les murs si bien qu'on put dès lors communiquer d'une maison à l'autre sans avoir à passer par les rues malpropres de la ville. Ils se voyaient ainsi chaque jour et plusieurs heures par jour; le matin les réunissait, ils prenaient ensemble le déjeuner alternativement chez l'un ou chez l'autre excepté le dimanche et ne se quittaient pas avant dix ou onze heures du soir. Cowper se promenait avec les deux dames le matin, l'après-midi, il dévidait du fil pour elles, le soir jouait avec l'une d'elles à la raquette, tandis que l'autre jouait du clavecin, accompagnée par les aboiements d'un petit chien couché sous la chaise de la musicienne.

En somme ces relations, tout en prenant à Cowper un bonne partie de son temps, étaient fort profitables à sa santé physique et morale. L'enjouement et la viva-

cité de Lady Austen dissipèrent pour un temps le nuage de mélancolie qui planait trop souvent sur lui. Elle fut la muse qui lui inspira ses plus gais et aussi certains de ses plus sérieux poèmes. Il composa pour elle des chansons qu'elle chantait au clavecin; c'est ainsi que fut écrit le *Chant funèbre pour le Royal George* sur l'un de ses airs favoris. Un autre jour, comme elle le voyait abattu, elle lui raconta l'histoire de John Gilpin. Le lendemain, il lui dit qu'il n'avait pas dormi une bonne partie de la nuit, s'amusant de cette histoire, et qu'il en avait fait une ballade. On la copia avec empressement, et des journaux l'ayant imprimée, elle fut récitée en public par l'acteur Henderson avec le plus grand succès. Elle était déjà très populaire quand Cowper la reconnut comme sienne en la réunissant à *La Tâche* dans son second volume de poèmes. Le sujet de *La Tâche* lui-même, son plus grand poème et l'un des ouvrages les plus délicieux de la langue anglaise, lui fut suggéré par Lady Austen. Elle l'avait souvent pressé de s'essayer aux vers blancs, et il promit de le faire pourvu qu'elle lui fournît un sujet : « Oh! lui répondit-elle, ce n'est jamais le sujet qui vous manque; vous pouvez écrire sur n'importe quoi; tenez, en voici un : ce sofa! ». Le poète suivit cet avis et se mit à travailler à *La Tâche* au début de l'été 1783. Écrivant tantôt une heure par jour, tantôt une demi-heure, tantôt deux heures, et souvent dans un grand abattement, il compléta le poème à l'automne de l'année suivante, mais il ne fut publié qu'en juin 1785. Dans l'intervalle, l'amitié avec Lady Austen s'était brisée

pour toujours, et au cours de l'été 1784 elle quitta Olney pour n'y plus revenir. La cause de cette rupture n'a jamais été pleinement élucidée, mais en somme il semble vraisemblable qu'elle aimait Cowper et désirait l'épouser, que Madame Unwin en fut jalouse et que Cowper, trop profondément attaché à sa Mary pour songer à blesser son cœur aimant et fidèle, renonça pour elle à toutes relations avec cette attrayante amie. Il lui écrivit une lettre qu'elle détruisit dans un accès de pique et de mortification (1).

Mais si Cowper perdit l'amitié de Lady Austen, il se fit bientôt de nouveaux amis dans la famille Throckmorton établie au château de Weston Underwood. Leur maison qui a été rasée depuis longtemps s'élevait dans un parc démodé qui borde la grand'route venant d'Olney juste à l'endroit où l'on entre dans le village. Le chef de la famille Throckmorton était alors Sir Robert Throckmorton, vieux gentilhomme qui demeurait à sa résidence de Bucklands dans le comté de Berk. A la mort de son frère aîné en 1782, M. John Throckmorton (il reçut plus tard le titre de baronnet) entra en possession du Parc de Weston. Cowper n'avait guère entretenu de relations avec son prédécesseur quoiqu'il ait toujours eu le privilège de la clef des jardins d'agrément; c'est de cette manière qu'il avait pu goûter le plaisir de ces belles promenades et de ces scènes champêtres qu'il a immortalisées dans le

(1) Lady Austen, qui avait longtemps résidé en France, épousa ensuite un Français accompli, M. de Tardiff, et mourut à Paris en 1802, deux ans après Cowper.

premier livre de *La Tâche* : l'avenue ombragée des marronniers, le pont rustique où les saules laissent pendre leurs rameaux dans le courant, le berceau orgueilleux couronnant le sommet et sa lointaine perspective qui par-dessus les bois voisins découvre la vallée sinueuse de l'Ouse, l'allée des tilleuls avec sa haute voûte de verdure qui rappelle la nef d'une cathédrale et ses taches d'ombres et de lumières que les feuilles agitées font danser devant les yeux, la Solitude avec ses sentiers bien sablés et doux au pied du promeneur, et enfin l'avenue d'ormes aux superbes troncs, d'où l'on pouvait distinguer en automne le batteur suant au travail et élevant autour de lui un flot de pailles et un brouillard d'atômes tout étincelants dans le soleil de midi.

Quand M. John Throckmorton vint résider à Weston, Cowper lui envoya un mot de compliment et lui demanda de bien vouloir lui continuer le privilège que lui avait accordé Madame Trockmorton mère, laquelle était allée finir ses jours à Bath. La requête fut bien reçue, mais pendant deux ans il n'y eut pas entre eux d'autres rapports. Les Throckmorton étaient catholiques, et ayant eu à subir à cause de cela plus d'un affront, après leur installation à Weston, ils étaient naturellement peu portés à faire de nouvelles connaissances. Cependant en mai 1784, au moment où tout le monde s'intéressait aux ballons, M. Throckmorton voulut en lancer un de son parc, et parmi les voisins qu'il invita à venir voir l'ascension, se trouvaient Cowper et Madame Unwin. Ils y allèrent et furent reçus avec une civilité toute particulière. Une chaude estime fut

le résultat de cette rencontre. Cowper trouva M. Throckmorton très sympathique et avenant; dans Madame Trockmorton, il vit une personne « jeune, élégante et belle » et qui formait « un assemblage exquis de tout ce qu'on appelle bon naturel, amabilité et innocente gaieté ». Eux, de leur côté, semblent avoir été non moins enchantés de leurs visiteurs. Quelques jours après, comme Cowper et Madame Unwin se mettaient à l'abri d'une averse sous un orme du bosquet, juste en face du château, Mme Throckmorton sortit sous la pluie et insista pour qu'ils vinssent à la maison en attendant que le ciel s'éclaircit. De nouveau, à quelques jours de là, Cowper et Madame Unwin se promenant dans le parc arrivaient près de la barrière quand la grille d'entrée de la cour résonna : c'était M. Throckmorton qui s'avancait vers eux. Il venait leur offrir la clef du jardin privé, la seule partie de la propriété où lui et sa femme fussent réellement chez eux. Les amis ne furent pas longs à se trouver sur un pied de cordiale intimité. Cowper eut libre accès à la bibliothèque, privilège précieux pour un homme qui aimait tant les livres et en était si pauvrement pourvu; il avait bien eu en sa possession une bonne collection de livres quand il résidait au Temple, mais il les avait perdus dans son déménagement à Saint-Albans, et tous ses efforts pour les recouvrer avaient été inutiles.

Dans le courant de l'été 1785, la publication de *La Tâche* et de *John Gilpin* rendit Cowper fameux. Même ses voisins d'Olney, — et les voisins sont généralement les derniers à reconnaître qu'il peut y avoir

quelque chose de remarquable dans un homme qu'ils voient se promener tous les jours à côté d'eux — admirent que leur concitoyen était un homme d'esprit. Le vicaire, M. Scott, exprima son admiration, et le maître d'école, Samuel Teedon, lui indiqua soigneusement toutes les beautés de ses propres poèmes, dans la crainte que le poète ne les y eût point remarquées. Mais le volume valut à l'auteur quelque chose de meilleur que la gloire, toute méritée qu'elle était et toute durable qu'elle devait être, ce fut la reprise de son amitié avec sa chère cousine, Lady Hesketh. Après un silence mutuel de plusieurs années, elle lui écrivit pendant l'automne de 1785, et la lettre arriva comme un rayon de soleil dans le salon tranquille d'Orchard Side.

Ce serait faire une grande injustice à Lady Hesketh que de supposer que ce fut l'établissement de la réputation de Cowper qui l'induisit à renouer connaissance avec lui, comme ce fut semble-t-il le cas pour certains amis de jadis, Thurlow et Colman. Elle avait cessé de correspondre avec notre poète quand il était tombé dans une mélancolie religieuse qu'elle déplorait et qu'avec son bon sens, elle attribuait en grande partie à sa vraie cause, aux éternels sermons et prières de M. Newton. Elle reprit sa correspondance avec le cousin qu'elle avait toujours aimé, quand les écrits publiés par celui-ci témoignaient de la bonne santé de son esprit et marquaient pleinement qu'elle n'avait plus à craindre d'être entraînée par lui dans de futiles controverses religieuses. Elle semble bien en effet avoir été une femme excellente, douée d'une bonne intelli-

gence, d'un caractère égal et enjoué et d'un cœur généreux. D'après son portrait peint par Cotes en 1755, nous pouvons juger qu'elle était belle, et ceux qui se rappelaient l'avoir vue dans sa fleur parlaient de son éclatante beauté qui attirait tous les regards à Ranelagh.

Ce fut pour Cowper un heureux jour que ce jour d'octobre 1785 où, descendant pour le repas du matin, il vit sur la table une lettre affranchie par son oncle Ashley Cowper, et reconnut en l'ouvrant qu'elle venait de Lady Hesketh. Cette lettre marqua le commencement d'une nouvelle correspondance dans laquelle il répandit toute la richesse de son affection fraternelle, toute l'humeur spirituelle, toute la vivacité de son caractère naturellement serein et gai. Dans une des premières lettres qu'il lui adressa à cette époque, répondant sans doute à une question de sa correspondante, il se dépeint comme un élégant, jeune d'années (lesquelles montaient alors à cinquante-quatre), plutôt chauve que grisonnant, avec juste assez de cheveux à lui pour les faire boucler aux oreilles et les faire passer par un ruban noir à la hauteur du cou en dessous de la petite perruque qu'il portait. Le portrait qu'il a tracé de lui-même dans *La Tâche*, publiée cet été 1785, nous montre que les années ne lui avaient pas dérobé

*L'élastique ressort d'un pied qui peut sans crainte
Sauter toute clôture et braver toute enceinte,
Ni le jeu régulier des poumons que l'air pur
Vient librement remplir sans que jamais les gêne
La marche trop rapide ou le sentier trop dur.*

Et ces années n'avaient en rien altéré son goût des beaux paysages; les spectacles, qui lui donnaient le charme et la paix dans sa jeunesse, l'apaisaient et le charmaient encore, maintenant que vieilli, il les contemplait, son bras fermement appuyé à celui de l'amie qui était la chère compagne de ses promenades depuis vingt hivers.

En même temps qu'elle reprit sa correspondance, Lady Hesketh, devenue veuve quelques années auparavant par la mort de Sir Thomas Hesketh, rouvrit le cours de ses générosités, et les lettres de Cowper sont pleines des remerciements qu'il lui adresse pour les gages substantiels de sa bonté et de son affection. Avec eux venaient aussi de temps en temps les cadeaux d'un bienfaiteur sans nom que Cowper appelle l'Anonyme et qui semble bien avoir été, quoiqu'il ne l'ait jamais deviné, l'objet de son amour oublié, mais qui n'oubliait pas, Théodora Cowper. En écrivant à sa cousine Harriet, Cowper naturellement devait concevoir le désir de la revoir. Ce désir était mutuel, et fut partagé par Madame Unwin. Aussi, pendant l'hiver, fut-il entendu entre eux que Lady Hesketh viendrait à Olney au mois de juin suivant. Comme Orchard Side n'était pas assez commode pour qu'elle y fût reçue confortablement avec ses domestiques, des appartements furent retenus dans une maison en face.

A partir de ce moment, les lettres de Cowper à sa cousine reviennent fréquemment sur le plaisir qu'il attendait de cette visite de l'été à venir. Par une après-midi d'hiver, assis près de son feu, il voyait, de l'autre

côté de la rue tapissée de neige, les fenêtres de la salle qu'elle occuperait, et il se disait que les roses commenceraient à s'ouvrir et la chaleur peut-être à être gênante avant que Lady Hesketh ne fût là, près d'eux. Et à mesure que le moment approchait, son impatience de la revoir grandissait. Dans ses lettres, il parle des promenades qu'ils feront ensemble, surtout à Weston, le coin agréable entre tous, quoique la route qui y mène soit tout le temps sans ombre. Mais, disait-il, il n'allait plus dans le champ que borde l'Ouse, où naguère les peupliers formaient une fraîche colonnade, bruissaient là-haut si doucement dans la brise et se reflétaient dans l'eau placide; on avait abattu les arbres, et quoique la vue fût toujours belle, elle ne l'attirait plus. Une autre fois, par une matinée de mai, alors que, sous ses fenêtres, l'herbe scintillait des gouttes de la rosée et que les oiseaux chantaient dans les pommiers en fleurs, il lui raconte que, la veille, au cours de leur promenade habituelle dans la Solitude de Weston, c'est avec regret qu'ils ont vu les cytises, les seringas et les boules-de-neige, fleuris, ou presque, en songeant que ces fleurs auraient passé au moment où Lady Hesketh arriverait. Et quoiqu'il se consolât à l'idée qu'il y aurait des roses et du jasmin, et du chèvrefeuille, et des allées ombragées, et de fraîches tonnelles, il en voulait à la saison qui en s'avancant dérobaient un seul de ses charmes avant qu'elle pût être là pour en jouir.

Finalement, des appartements furent loués pour elle, non pas dans la maison faisant face à Orchard Side, mais au presbytère, — les appartements même qu'avait

occupés Lady Austen. Le presbytère était alors dans une condition terriblement pauvre, presque dénudé de meubles, car le curé Moses Browne, vieillard de quatre-vingt-six ans, y vivait seul, n'ayant d'autre domestique qu'une femme qui faisait son lit, préparait son dîner et le laissait à ses élucubrations. On dut apporter des meubles et faire d'autres préparatifs en vue des commodités de Lady Hesketh et des trois domestiques qu'elle devait amener avec elle. Ces arrangements furent activement poussés par Madame Unwin, et Cowper dans ses lettres à sa cousine décrit la maison et les meubles élégants que Madame Unwin y a fait installer. Le presbytère est une bâtisse de pierre, neuve et propre, avec des fenêtres à coulisses; le jardin carré est entouré de murs, mais sans autre ombrage que celui de la maison. Des fenêtres de la chambre, elle aura vue sur les prés et la rivière avec le grand pont occupant une place considérable du premier plan et la route serpentant dans la distance; son lit est drapé d'un superbe couvre-pieds d'indienne ornée de sujets classiques : tous les matins, elle ouvrira les yeux sur Phaëton agenouillé devant Apollon et l'implorant de lui confier le chariot du soleil pour un jour.

Enfin, après quelques retards et quelques déceptions, Lady Hesketh arriva, et dans sa société animée. Cowper et Madame Unwin furent plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été à Olney. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à qui la présence de la bonne dame apportait des rayons et des sourires. Chaque fois qu'elle sortait, elle emportait des sous dans son petit sac de velours

pour faire le bonheur des enfants. Bien des années après, alors que Cowper et ses amis avaient depuis longtemps disparu, une vieille femme d'Olney se rappelait la belle dame généreuse, en même temps que le poète lui-même avec son bonnet blanc et son costume vert à revers chamois (1), et le petit chien Beau, trottant à leurs côtés; — c'était une jolie petite bête aux oreilles soyeuses, choyée et caressée, qui s'était rendue à tout jamais fameuse, un jour d'été, en plongeant dans l'Ouse pour rapporter dans sa gueule un nénuphar que son maître avait vainement essayé d'atteindre avec son bâton.

L'arrivée de Lady Hesketh à Olney amena bientôt un important changement dans la vie de ses deux amis. Elle était peu satisfaite, et non sans cause, de la ville et de leur maison. Cowper et Madame Unwin aimaient les promenades champêtres, et de ces promenades dépendait en grande partie le maintien de leur bonne santé physique et morale; à Olney, tous deux souffraient souvent de rester enfermés, car en hiver, tous les chemins étaient couverts de boue; par contre en été ils étaient brûlants, sans ombre, si bien que les deux amis arrivaient exténués à leur coin favori, les bois de Weston, au moment où il fallait déjà songer au retour. L'allée sablée de leur jardin, long d'environ trente

(1) HUGH MILLER, *Premières impressions de l'Angleterre et de son peuple*. La vieille femme disait « vert à revers noirs », mais je me risque à la corriger, me basant sur la déclaration de Cowper lui-même : « Le vert et le chamois sont les couleurs qu'on voit le plus souvent sur moi; elles me sont devenues presque aussi naturelles qu'à un perroquet. »

mètres, était la seule promenade qui fût à leur disposition par tous les temps, et comme le faisait observer Cowper, elle n'offrait qu'un champ très restreint à leurs facultés locomotrices; les créneaux de la Tour de Londres, disait-il, s'il était prisonnier dans cette forteresse, lui offriraient plus d'espace pour y prendre de l'exercice. Ils eurent le bonheur qu'une bonne maison, appartenant à M. Throckmorton et située près de ses jardins d'agrément, se trouva à ce moment vacante à Weston. Peu de jours après l'arrivée de Lady Hesketh, il fut arrêté que les amis la loueraient et y emménageraient à l'automne (1).

Cowper fut enchanté du projet. « Lady Hesketh, écrit-il, est notre bon ange; grâce à elle, nous passons dans un air meilleur et dans une campagne riche en belles promenades. L'emprisonnement que nous avons subi ici depuis tant d'hivers nous a fait mal à tous deux. Pour que nous n'ayons plus à en souffrir, elle descend à Olney, nous enlève de notre marais et nous dépose sur les terrains élevés du Taillis de Weston ». Weston, dit-il encore, est l'un des plus jolis villages d'Angleterre; à un bout, la tour de l'église qu'on entrevoit au milieu des arbres, à l'autre bout, une belle grande porte qui ouvre sur un bouquet d'ormes; alentour les promenades sont ravissantes dans toutes les saisons (2).

(1) D'après les lettres de Cowper, nous voyons que Lady Hesketh n'était pas arrivée à Olney le 12 juin 1786, et qu'une semaine après seulement, le 19 juin, la maison était déjà louée et le déménagement décidé.

(2) Le village et le parc semblent avoir très peu changé depuis le temps de Cowper, excepté que le château a été démoli

La maison elle-même qui, d'un côté, donne sur la rue du village et de l'autre sur un jardin et un verger, est une vieille demeure agréable et commode; et quoiqu'en langage poétique Cowper puisse l'appeler une chaumière, il nous rappelle que par ce mot, les poètes entendent toujours une maison ayant six fenêtres en façade, deux bons salons, un bel escalier, et trois chambres à coucher de bonne grandeur, bref une maison correspondant exactement à cette Loge de Weston qu'il allait désormais habiter. Lady Hesketh n'épargna rien pour monter l'intérieur de tout ce qui devait assurer le bien-être matériel des locataires, et ils y emménagèrent le 16 novembre 1786. Leur vieille maison d'Olney était dans un tel état de délabrement qu'elle menaçait de s'écrouler sur eux. Quand elle fut vide, ceux qui s'offrirent pour la louer furent un cordonnier et un cabaretier qui faisait commerce sous l'enseigne : *Le Cheval et le Palefrenier*. Et cependant le poète nous raconte qu'il ne put sans une angoisse de regret jeter un dernier regard sur cette demeure en ruines où il avait été si longtemps malheureux, et qu'il avait comme un serrement de cœur en disant adieu à un endroit qui en lui-même n'avait rien pour gagner ni retenir l'affection.

Mais quand le chaos domestique inséparable de tout emménagement se fut quelque peu organisé,

et que la route passe maintenant par « la belle grande porte » mentionnée par le poète. L'église est un édifice simple et gris orné d'une tour carrée et situé sur un terrain un peu en hauteur à l'extrémité ouest du village.

Cowper put enfin jouir complètement de son nouveau voisinage. Quoique ce fût l'hiver, la maison était chaude et bien propre, et il pouvait chaque jour errer à l'aventure parmi l'herbe rase, dans une nouvelle direction, et puis s'en revenir d'une promenade de cinq milles avec des souliers assez propres pour le salon. Il était quelquefois accompagné dans ces promenades par les Throckmorton qui continuaient à être les plus obligeants des voisins. Avec eux il gagnait la falaise qui forme une belle terrasse descendant en pente douce jusqu'à l'Ouse; du haut, la vue sur la vallée dépassait de beaucoup tout ce que Cowper avait pu contempler sur les petites éminences voisines d'Olney, qu'il appelait les collines. Mais avant que les amis aient pu goûter tout le charme de cette nouvelle situation et y trouver autant de plaisir que le permettait la saison, leur bonheur fut gâté par une perte cruelle. William Unwin, l'ami de Cowper et le fils de Madame Unwin, mourut d'une fièvre purulente au cours d'un voyage qu'il faisait avec un ami dans l'ouest de l'Angleterre. On l'enterra dans la nef sud de la cathédrale de Winchester.

Quand il eut achevé *La Tâche* et que la dernière épreuve fut expédiée, Cowper sentit le besoin de se consacrer à quelque autre travail littéraire afin de divertir son esprit des tristes pensées qu'il avait trop de tendance à nourrir dans ses heures de désœuvrement. Un jour, se sentant dans une grande détresse, il prit *l'Iliade*, et simplement pour appliquer son esprit, il traduisit les douze premiers vers du poème. Poussé par le

même besoin, il eut de nouveau recours au même expédient, si bien que peu à peu il conçut le plan de faire une entière traduction versifiée d'Homère. Bientôt il se mit sérieusement à ce travail qui lui procura une occupation constante pendant près de six années, et devint en fait, sinon la plus importante, du moins la plus laborieuse de ses œuvres littéraires. La traduction avait été commencée à Olney, peu de temps après l'achèvement de *La Tâche*, et le livre fut publié par souscription en deux beaux volumes in-quarto chez Joseph Johnson, à Londres, en juillet 1791.

Pendant tout ce temps, ses lettres contiennent de nombreuses allusions à ses recherches assidues dans le domaine homérique et beaucoup d'observations précieuses sur l'art littéraire. On ne peut les lire, aussi bien que d'autres remarques semblables répandues dans toute sa correspondance, sans reconnaître les peines infinies que prenait Cowper pour assurer à chacun des milliers de vers qui coulaient de sa plume le fini le plus parfait. Et cependant on peut sans crainte affirmer qu'aucun écrivain n'a laissé moins que lui dans ses œuvres la trace de l'effort, du travail de la lime. Toutes ses productions sont caractérisées par une aisance naturelle et, semble-t-il, spontanée comme si elles s'étaient échappées de sa plume librement et sans préméditation. Ce n'est que par ses confessions, on pourrait dire ses professions, sincères et répétées que nous pouvons voir combien de peine il prenait pour donner à son art l'apparence de la nature. D'autre part, il nous dit, et nous avons toute raison de le croire, que

la composition de ses lettres ne lui coûtait aucun mal et qu'il dévidait ces pages familières, sans application, au courant de la plume. La raison de cette différence est toute simple : ses poèmes, les plus longs en tout cas, étaient destinés au public, tandis que ses lettres étaient purement écrites pour ses amis, et qu'il n'eut jamais l'idée qu'elles pussent être publiées. On ne le voit point comme Pope s'asseyant à son bureau, un œil tourné vers son correspondant, et l'autre fixé sur le public et guettant la direction du vent; son seul but est de bavarder avec un ami éloigné, et non pas, comme pour le petit homme de Twickenham, de se poser devant le monde en modèle de vertu et d'esprit. Tout artifice littéraire de ce genre, et en fait toute affectation répugnait à l'âme honnête de Cowper. C'est pourquoi les lettres de Pope sont si déplaisantes, et celles de Cowper si délicieuses. Les lettres de l'un sentent l'huile des longues veilles, les lettres de l'autre respirent le frais parfum des fleurs et des champs qu'il aimait. Les originaux de nombreuses lettres de Cowper ont été conservés, et on y constate pleinement l'aisance et la rapidité avec lesquelles il les écrivait et dont il parle lui-même, car, comme dit son biographe Southey, « elles sont d'une écriture claire, belle et cursive, et il est rare d'y rencontrer une rature ou la plus légère altération. » (1)

(1) *La vie et les œuvres de W. Cowper*, par ROBERT SOUTHEY. Quelques lettres sont maintenant exposées dans la maison du poète, à Olney, laquelle a été convertie en musée. Elles confirment la description de Southey.

Si l'on peut regretter que Cowper ait consacré à la traduction d'Homère beaucoup de temps et d'efforts qui auraient pu être mieux employés à la composition d'œuvres originales, on doit admettre que, dans son état mental, une constante occupation littéraire était presque une nécessité pour lui, et qu'en la trouvant dans Homère, il profita donc personnellement de son dévouement à ce travail, quoique au total le monde y ait perdu. Il fut aidé diversement dans l'exécution de cette entreprise par des amis qui s'y intéressaient. Peu après qu'il se fut attelé à son Homère, il reçut la visite d'un ancien camarade d'école, le Révérend Walter Bagot qui, apprenant la nouvelle entreprise du poète, souscrivit à l'ouvrage et s'employa à procurer des souscriptions parmi ses amis et connaissances, personnes de fortune et de haut rang pour la plupart. Joseph Hill, l'ancien et toujours fidèle ami de Cowper, se remua aussi pour rabattre des souscripteurs. Un nouvel ami l'aida dans le travail de recopier la traduction pour l'imprimeur; ce jeune homme, Samuel Rose, fils d'un maître d'école de Chiswick, étudiait à l'Université de Glasgow; en se rendant de Glasgow à Londres, en janvier 1787, il s'écarta de quelque six milles pour voir Cowper à Weston, étant attiré par son admiration pour les œuvres du poète, et chargé des compliments que lui adressaient certains professeurs écossais. L'année suivante, il fit une nouvelle visite à Weston au moment où Lady Hesketh y résidait; et il a donné dans une lettre l'agréable récit de la vie heureuse et régulière que menait la petite société. Ils déjeunaient à neuf heures et

demie, ce qui leur valait une heure de conversation animée où ils se divertissaient merveilleusement. Puis ils se séparaient pour prendre leurs occupations respectives, Cowper pour traduire Homère, Rose pour copier ce qui était déjà traduit, Lady Hesketh pour travailler ou lire, « et Madame Unwin qui est en toutes choses, excepté par son visage de vieille dame, comme un bon ange que le ciel aurait envoyé pour garder la santé de notre poète, se donnait aux soins domestiques. A une heure, nos travaux finis, le poète et moi faisons une promenade de deux heures. Je bois alors à pleines coupes les enseignements qui coulent de ses lèvres, enseignements si suaves et d'une qualité si exquise qu'on les aime rien que pour leur parfum. A trois heures, nous sommes rentrés, nous nous habillons, et l'heure suivante voit réunis autour de la table les visages souriants de la famille qui partage un repas simple et délicat. Conversation jusqu'à l'heure du thé; puis une lecture intéressante occupe nos pensées en attendant que le dernier repas soit annoncé. Conversation encore: avant minuit, on se retire pour goûter le repos qui nous permettra de recommencer le lendemain le même cercle d'innocents et vertueux plaisirs. Vous étonnerez-vous que je sente quelque mélancolie à l'idée de quitter une telle famille? ou plutôt ne serez-vous pas surpris d'apprendre que j'ai décidé d'abandonner une scène si tranquille, jeudi prochain? » C'est par Rose que Cowper eut connaissance de la poésie de Burns, pour le génie naturel de qui il exprime son admiration, tout en souhaitant que le barde écossais se défasse de « son bizarre

dialecte » et « se contente d'écrire le pur anglais en quoi il semble parfaitement capable d'exceller. »

Quelques années plus tard, Cowper fit la connaissance personnelle d'un jeune cousin qui devait jouer un rôle très important dans le reste de sa vie. C'était John Johnson, « Jeannot de Norfolk », comme l'appelle familièrement Cowper. Il était le petit-fils d'un oncle maternel de Cowper, Roger Donne, lequel avait été recteur de Catfield dans le Norfolk. A cette époque, il était étudiant à Cambridge, et il profita des vacances de Noël pour se présenter à son illustre parent de Weston. Cowper conçut une grande affection pour le jeune homme qui, bien qu'un peu timide, semble avoir été très avenant, plein de gaieté légère, d'esprit et d'entrain. Peu de temps après, quand il fut sur le point d'entrer dans les ordres, Cowper l'avertit d'adopter des manières un peu plus réservées, lui représentant que le spectacle d'un ministre à cabrioles et à calembours pourrait ne pas être tout à fait du goût de ses paroissiens. Le jeune homme répondait à l'affection de Cowper et quand il quitta Weston, dès sa première visite, il emporta plusieurs chants d'Homère à recopier. Le jour où l'ouvrage fut terminé, au mois de septembre 1790, ce fut lui, Johnson, qui porta le précieux et volumineux manuscrit, résultat de cinq ans de travail, à son homonyme l'éditeur de Londres. « Il est parti, écrit Cowper, avec une caisse pleine de poésie, que personne, je crois ne lui volera en route. Il n'a qu'à dire ce que c'est; il n'y a rien au monde qu'un flibustier convoite aussi peu. »

Un autre résultat indirect de la première visite de Johnson à Weston fut de fournir l'occasion à l'un des poèmes les plus justement célèbres de Cowper. Le jeune homme avait remarqué avec quel amour le poète parlait de sa mère. Le seul portrait qui existât d'elle était en la possession d'une nièce, Anne Donne maintenant Madame Bodham, tante de Johnson et que Cowper avait connue et aimée quand elle était enfant. Née dans le Norfolk, à Catfield, en 1748, elle avait épousé en 1781 le Révérend Thomas Bodham à qui elle survécut près de cinquante ans, car elle ne mourut qu'en 1846. En apprenant par son neveu toute l'affection dont le poète entourait le souvenir de sa mère, elle lui fit généreusement cadeau du portrait. L'arrivée de ce tableau fit sur lui la plus profonde impression; il en remercia chaleureusement Madame Bodham et célébra l'événement en vers immortels.

Parmi les personnes qui prirent un vif intérêt au progrès de la traduction d'Homère, se trouvaient ses amis de Weston, les Throckmorton. Madame Throckmorton et le jeune frère de son mari, George, lui servirent aussi de secrétaires et firent des copies nettes du manuscrit. Quand Lady Hesketh était venue à Olney pour la première fois, en 1786, elle avait déjà transcrit de l'Homère pour lui, mais à son départ, Madame Throckmorton avait sollicité l'office de scribe et entrepris d'être « la dame de l'encrier » du traducteur pour le reste de l'hiver. Vers le même temps, quand l'emménagement à Weston avait été décidé mais non encore exécuté, la réserve entre les amis se dissipant,

M. Throckmorton se plaisait à entretenir Cowper de la joie que lui doneraient les conversations des soirs d'hiver, son dessein étant apparemment que les deux familles passeraient leurs soirées chez l'une et chez l'autre. Ces prévisions semblent s'être parfaitement accomplies, tant que les Throckmorton, les Frogs ou grenouilles comme Cowper les appelait en riant, résidèrent à Weston. Les lettres de Cowper témoignent constamment du commerce amical qui existait entre la loge et le château. Ainsi un jour qu'il attendait Lady Hesketh et qu'il ne savait laquelle de deux routes elle prendrait, l'une étant boueuse et l'autre mal entretenue, il rencontra les Frogs armés d'arcs et de flèches et allant s'exercer à la cible dans le jardin. Comme il leur fit part de son embarras, Madame Frog esquissant un pas de danse sur l'herbe, lui dit qu'elle irait immédiatement à Olney à cheval pour examiner une des routes. Quelquefois cette dame le menait en voiture pour faire une visite matinale aux Chester de Chicheley. Une fois, habillé de cérémonie, et attendant l'arrivée de deux carrosses qui devaient amener toute une société de dames, le timide poète regardait avec envie une pauvre vieille qui montait le petit chemin et se disait qu'elle était bien heureuse, par sa situation, d'être exempte de faire toilette le matin et d'aller en carrosse faire des visites. Il était plus à l'aise dans les soirées tranquilles de la petite société du château, écoutant M. Throckmorton lui parler de son Homère, « les yeux étincelants et le visage éclairé du plus grand plaisir », ou Madame Throckmorton lui jouer de douce musique sur le clavecin.

Il perdit ces aimables voisins au mois de mars 1792. A la mort de son père, M. John Throckmorton hérita du titre de baronnet, et alla s'établir avec sa femme, devenue Lady Throckmorton, dans le domaine familial de Bucklands, dans le comté de Berk. Il fut remplacé au château de Weston par son jeune frère George qui avait pris le nom de sa femme, Courtenay. Celle-ci est la correspondante de Cowper, Catharina. C'était une demoiselle Stapleton, et dès avant son mariage, Cowper avait appris à la connaître et à l'apprécier, au cours de ses visites au château où elle charmait tout le monde par ses grands talents de musicienne; ce mariage qui eut lieu pendant l'été de 1792 fut un vrai bonheur pour le poète. Elle et son mari ne se montrèrent pas moins aimables et généreux que leurs prédécesseurs. Lorsque Cowper alla au château leur faire sa première visite, M. Courtenay s'élança dans la cour à sa rencontre, et dans le salon, Catharina se jeta dans ses bras.

Toutefois, ce jour-là, Cowper se rendait seul au château. Une grande douleur s'était abattue sur lui. Depuis quelques années, la santé de Madame Unwin déclinait. En 1789, elle était tombée dans l'allée du jardin que la gelée avait rendue glissante, et quoiqu'aucun os ne fût rompu ni disloqué, elle demeura quelque temps complètement invalide. Elle redevint capable de marcher et de reprendre ses devoirs domestiques, mais il semble bien qu'elle ne fut jamais très forte. L'été suivant, Cowper mentionne dans une lettre qu'il est allé dîner seul chez M. Throckmorton, les chemins

étant couverts de boue, et Madame Unwin ne pouvant sortir en chaussures lourdes. Pendant les deux années suivantes, elle souffrit presque continuellement d'une douleur au côté qui lui interdisait presque l'usage de la plume, si bien qu'elle dut renoncer à transcrire les vers de Cowper.

Mais le pis n'était pas encore venu. Un samedi de décembre 1791, tandis que Cowper était à son bureau près de la fenêtre et que Madame Unwin était assise dans un fauteuil près du feu, il l'entendit crier soudain : « Oh ! M. Cowper, ne me laissez pas tomber ! » Il courut à elle, et non sans peine, la saisit et la releva au moment où elle allait tomber avec le fauteuil. Elle avait été saisie d'un violent vertige qui affectait sa vue et sa parole, bien qu'elle ne perdit pas connaissance. C'était une attaque de paralysie. Cependant les symptômes disparurent peu à peu et elle se remit lentement. Mais au mois de mai 1792, elle eut une nouvelle attaque bien plus grave : sa parole devint presque inintelligible, ses traits se contractèrent, elle pouvait à peine ouvrir les yeux, et elle perdit entièrement l'usage du bras droit et de la main. Néanmoins, elle se remit partiellement : on lui appliqua l'électricité avec d'assez bons résultats. Au commencement de juin, la parole était presque revenue, elle ouvrait les yeux presque toute la journée et sa marche s'améliora grandement. Vers le milieu du mois, quoique toujours faible, elle pouvait monter et descendre l'escalier en s'appuyant d'une main sur le bras de Cowper, et de l'autre à la rampe. Cowper semble avoir traversé fermement ces

cruelles anxiétés, déployant toute son énergie pour rendre à la bien-aimée malade tous les soins et toutes les attentions qu'elle lui avait prodigués naguère. Ecrivant à son éditeur, au mois de juillet, il lui dit : « Les jours, les semaines, les mois m'échappent, et rien ne se fait, et il m'est impossible de rien faire qui demande de l'étude et de l'application dans l'état actuel de notre famille. Je suis l'électricien, je suis l'escorté dans le jardin : bref je suis nécessaire en cent petites occasions qui se présentent continuellement dans l'infirmité présente de Madame Unwin; et autant que je puis voir il n'est pas probable que je sois moins occupé à ces indispensables devoirs pour un long temps à venir. » A la vérité, les deux amis avaient vécu leurs plus heureux jours; les nuages du soir de la vie s'amoncelaient sur leurs fronts. Cependant, même alors, le soleil couchant perça les nuées accumulées pour un doux et dernier adieu. Dans leur déclin, ils se firent un nouvel ami qui devait quelque temps les consoler et les reconforter tous deux. Cet ami était William Hayley.

Sitôt après avoir terminé ses labeurs homériques, Cowper dont la santé de l'esprit réclamait une occupation régulière, chercha quelque chose d'autre à faire, et crut avoir trouvé en entreprenant une édition annotée des œuvres poétiques de Milton, qui devait être publiée par Joseph Johnson; le beau volume devait être enrichi de trente illustrations du peintre Fuseli, homme d'un goût littéraire très sûr qui avait minutieusement critiqué les épreuves de l'Homère de Cowper. Malgré la haute admiration du poète pour Milton, et sa connaissance

intime du sujet, le rôle d'éditeur et de commentateur imposait à son génie original une pénible contrainte, contenant et refrénant son Pégase avec plus d'effet encore que ne l'avait fait Homère; la tâche accablait son esprit au lieu de l'alléger, si bien que finalement, il dut y renoncer. Mais elle lui procura incidemment l'avantage de faire la connaissance de Hayley. Celui-ci, en effet, avait alors entrepris une *Vie de Milton*, et lisant dans les journaux un paragraphe qui faisait de lui un rival de Cowper dans le champ des études miltoniennes, il écrivit au poète une lettre généreuse pleine d'admiration pour son génie et où il rejetait toute intention de rien faire qui pût aller à l'encontre de l'édition projetée. Cowper répondit dans le même esprit, et les deux poètes devinrent grands amis.

Car en son temps, c'était un poète que Hayley, quoique sa poésie soit depuis longtemps tombée dans l'oubli. Le fait est que les critiques littéraires, dont quelques-uns n'avaient eu que mépris pour le premier volume de Cowper saluèrent l'apparition de Hayley comme celle d'une nouvelle et brillante étoile à l'horizon poétique. Ils découvraient en lui une perfection presque sans rivale, une imagination vraiment créative, un jugement critique plein d'exactitude. La plume irritante de ce maître écrivain, nous dit-on, dessinait des portraits vivants, avec une vérité et une précision admirables. Il combinait le feu et l'invention de Dryden avec l'esprit et la facilité de Prior, et si sa versification était un rien moins polie que celle de Pope, elle était beaucoup plus variée. Il s'appliquait à éviter les orne-

ments d'emprunt, et quoique ses idées fussent conçues dans la veine la plus pure du transport poétique, elles étaient exprimées avec la plus élégante netteté et la simplicité la plus modeste. Pour couronner le tout, il croyait à la religion révélée. C'était assez. Le barde fut porté au septième ciel poétique dans un halo de gloire et un tourbillon de louanges. Le public, stimulé par les éclats de trompette des critiques, acheta ses œuvres avec une persévérance digne d'une cause meilleure. Elles étaient distribuées en prix, offertes en cadeaux; leur lecture réformait le caractère des jeunes demoiselles indociles, et allumait une flamme dans le cœur des jardiniers-pépiniéristes qui refusaient d'accepter aucun argent du grand homme quand ils découvraient son identité. Le hargneux Thurlow le complimentait. Pitt lui offrait la couronne de poète-lauréat. Bref il se tint pour un temps sur le haut piédestal que venait de laisser vacant l'impérissable Pye et que devait plus tard remplir l'immortel Tupper. Mais cela ne pouvait pas durer. L'heure sonna de le renverser pour mettre un autre à sa place; la chose ne traîna pas. La trompette d'airain se fit de nouveau entendre : le public, bouche béante, contemplait déjà une nouvelle idole; et le pauvre Hayley fut oublié.

Cependant, s'il fut un piètre poète, Hayley était un affectueux ami, aussi libre que Cowper lui-même de ces basses passions d'envie et de jalousie qui, dans l'opinion d'un monde sévère, déchirent ordinairement le cœur des écrivains. Il usa de toute son influence auprès de Thurlow pour lui arracher une pension en faveur

de Cowper. A la fille naturelle du chancelier, il offrit habilement un exemplaire des œuvres de Cowper; il déjeuna avec le grand homme lui-même, mais il eut beau employer toutes ses ressources de séduction personnelle laquelle était considérable, ce fut en vain; étant naturellement porté à voir les choses en beau, il put quitter la table plein d'espoir sous l'impression qu'il avait touché le cœur de roche de Thurlow, l'entrevue n'amena que désillusion.

Cependant, Hayley fit beaucoup mieux pour Cowper que de lui faire avoir une pension. En mai 1792, il alla le voir à Weston et par ses manières aimables, son caractère vif et animé, sa conversation spirituelle, il gagna le cœur et rasséra l'esprit des deux reclus. De son côté Hayley ne fut pas moins enchanté de ses hôtes. Ecrivant de Weston à son ami le peintre Romney, il disait : « J'ai souvent désiré, quand vous êtes éloigné, pouvoir vous transporter auprès de moi par quelque magie; mais je crois ne l'avoir jamais désiré si ardemment que je le fais aujourd'hui, sous cet aimable toit poétique. Vous seriez heureux ici, comme je le suis, et vous penseriez comme moi que mon frère le barde est l'une des créatures du monde les plus intéressantes par l'influence qui se dégage de son rare génie et de ses singulières infortunes aussi bien que par le charme de ses manières douces et engageantes. Sur le grand article des femmes, (car que serait un tableau sans une femme qui l'anime?) il y a ici une muse de soixante-dix ans, que j'idolâtre tout simplement. Merveilleux tableau, qui vous affecterait, je le sais, autant

que moi. Peu de choses m'ont donné dans la vie autant de profonde et vraie satisfaction que ma visite dans cette maison, d'autant plus que mes bons hôtes semblent me regarder comme envoyé de la Providence pour notre joie et notre bonheur commun. » (1) Et dans les notes biographiques qu'il a jointes à son édition posthume des lettres de Cowper, il s'exprimait ainsi sur cette première visite qu'il fit à Weston : « Mon hôte, quoiqu'il fût alors dans sa soixante et unième année, semblait aussi exempt des infirmités de l'âge que l'amitié pouvait le rêver; et sa compagne plus âgée, non physiquement éprouvée par la vieillesse, montrait une âme vive et bienveillante qui semblait promettre la continuation de leur bonheur domestique. Leur accueil fut la bonté même : j'étais enchanté de voir que les manières et la conversation de Cowper étaient comme sa poésie toutes charmantes d'élégance naturelle, de grâce et de générosité. Je regardais avec un plaisir et une vénération tendres cette dame qui, après avoir consacré sa vie et sa fortune au service de ce génie doux et sublime, et l'avoir entouré de soins maternels pendant des années de sombre misère, semblait maintenant goûter la récompense bien due à la plus noble des amitiés, en contemplant la santé et la gloire du poète qu'elle avait eu le bonheur de conserver. Il semble à peine possible de voir la nature humaine d'un point de vue plus touchant et plus aimable. Leurs tendres attentions mu-

(1) Hayley exagère quelque peu l'âge de Madame Unwin. Etant née en 1724, elle avait alors environ soixante-huit ans. Cowper était à peu près sept ans plus jeune qu'elle.

tuelles, leur simple et pieuse gratitude pour les miséricordes qu'ils avaient ensemble reçues, et la diligence constante et toute naturelle qu'ils mettaient à bien me pénétrer du sentiment des grandes obligations qu'ils avaient l'un pour l'autre, tout cela m'offrait une satisfaction extraordinaire. »

Ce bonheur mutuel que goûtaient les deux amis fut troublé par la seconde attaque de paralysie qui vint alors frapper Madame Unwin. C'était une après-midi où Cowper et Hayley après une matinée de travail étaient sortis ensemble. La triste nouvelle leur fut communiquée à leur retour par M. Samuel Greatheed, ministre dissident de Newport-Pagnell, qui se trouvait faire une visite à la loge. Hayley put calmer l'agitation de son ami, et ses tendres soins pour la malade le rendirent plus cher au poète. Après avoir passé plus d'une quinzaine à Weston, il les quitta le premier juin, s'échappant un matin sans bruit, de peur de réveiller Madame Unwin et laissant dans un livre une note au crayon pour Cowper.

Mais avant son départ, il avait été arrangé entre eux que si la santé de Madame Unwin le permettait, elle et Cowper lui feraient une visite à sa résidence en Sussex, dans le courant de l'été. Hayley demeurait alors à Eartham, petite propriété délicieusement située sur les hauteurs à environ six milles de Chichester. Il avait hérité cette propriété de son père, et il avait agrandi la maison, embelli le jardin. Les terrains d'agrément, ornés de grottes rustiques et de sièges de lierre, occupaient les trois côtés d'une colline que cou-

ronnait un bosquet. La maison et les terres dominaient un splendide panorama découvrant une vallée fertile et profonde entourée de collines boisées, et plus loin, vers la mer à neuf milles de là, l'île de Wight qui avait l'air d'un nuage épais à l'horizon. Gibbon qui était venu voir Hayley à Eartham et dont le portrait était suspendu dans la bibliothèque, appelait cet endroit un petit paradis.

Avec l'été, la santé de Madame Unwin s'améliora peu à peu, et malgré les craintes et les appréhensions de Cowper, il fut enfin décidé qu'ils iraient ensemble à Eartham au commencement d'août. C'était une entreprise considérable pour deux personnes habituées à une vie si tranquille et si retirée, et qui depuis des années ne s'étaient jamais éloignées de leur maison que de quelques milles. Une voiture à quatre chevaux vint de Londres pour les transporter. Jeannot de Norfolk, Samuel le domestique de Cowper, sa femme, et le petit chien Beau étaient du voyage. Le premier août 1792, à huit heures du matin, la voiture s'arrêtait devant la loge. Samuel monta sur le siège, les autres à l'intérieur et la troupe partit gaiement. Le voyage prit trois journées; le temps était très chaud, et les routes poudreuses. La première nuit, ils descendirent à Barnet, à la Mitre, où ils trouvèrent leur ami, M. Rose, qui était venu à pied de sa maison de Chancery Lane pour les rencontrer. Sa présence et sa conversation offrirent une heureuse diversion aux deux voyageurs inexpérimentés que l'emprisonnement d'une longue journée en voiture et les cahots du chemin avaient excédés de fatigue. Mal-

heureusement, l'auberge était très bruyante, et Cowper était au désespoir dans la peur qu'il avait que Madame Unwin ne pût goûter de repos. Mais quoiqu'elle fût rompue au point de pouvoir à peine parler, elle dormit bien et se leva ragaillardie. Le second jour, ils dinèrent à Kingston où Cowper retrouva son vieil ami, le général Cowper, qu'il n'avait pas vu depuis trente ans; le soir, ils logèrent à Ripley, à six milles de Guildford, dans une auberge tranquille où ils étaient seuls. Après une bonne nuit, le matin les trouva complètement reposés. Le lendemain, ils étaient à Eartham vers dix heures du soir. La nuit était tombée et la lune s'était levée comme ils traversaient les dunes du Sussex; Cowper qui n'avait jamais vu une vraie montagne de sa vie, confesse qu'il était anéanti par leur « hauteur gigantesque » se dessinant indistinctement au-dessus de lui dans le clair de lune. Madame Unwin supporta ce voyage mieux que Cowper n'avait osé l'espérer, et après deux nuits de parfait sommeil à Eartham, elle se sentit plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis des mois.

Sous le toit hospitalier de Hayley, les deux amis passèrent six heureuses semaines. Le temps fut d'abord très beau. L'air plus vif, le sol crayeux plus sec permettait à Madame Unwin de marcher, avec quelque assistance, mieux qu'à Weston. Tantôt elle parcourait les allées sablées des jardins suspendus, tantôt elle était tirée en chaise par le fils de Hayley, Tom, et un domestique, tandis que Cowper et Jeannot de Norfolk poussaient à l'arrière; tantôt elle s'asseyait avec Cow-

per dans le bosquet, au sommet de la colline, jouissant tranquillement des vues lointaines et de l'air doux et frais. Toutefois, elle ne pouvait se distraire à tricoter ou à lire, car sa vue restait imparfaite et ses doigts refusaient tout travail. Cowper lui-même dormait mieux et avait meilleur appétit que chez eux. Jeannot de Norfolk le trouvait dix fois plus jeune; il riait du matin au soir et se montrait plein d'entrain et d'activité. Mais entouré d'objets étrangers, il sentait son attention si dispersée qu'à peine put-il écrire une lettre; il avouait être si remarquablement esclave des endroits où il s'attachait, que semblable à l'homme de la fable qui ne pouvait sauter nulle part qu'à Rhodes, il était incapable d'écrire ailleurs qu'à Weston.

Il trouvait cependant de nombreuses occupations. Les heures du matin qu'on pouvait consacrer aux livres, étaient surtout employées à corriger et à réviser, en compagnie de Hayley, les traductions qu'il avait entreprises des poèmes latins et italiens de Milton en vue de l'édition projetée; après le dîner, les amis s'amusaient généralement à composer ensemble une rapide traduction en vers de l'*Adamo* d'Andreini, drame italien publié à Milan en 1613, et que d'après Voltaire, Hayley supposait avoir influencé Milton dans le choix du sujet de son poème épique. Cowper devait encore donner quelques instants au peintre Romney qui, se trouvant alors à Eartham, avait commencé son portrait. Ce portrait au pastel était regardé par ses amis comme très ressemblant. C'est peut-être le plus connu des trois portraits du poète. Peu avant son départ pour Eartham,

il avait été peint par Abbot, et l'année suivante il le fut par Lawrence.

Parmi les invités qui se trouvaient à Eartham en même temps que Cowper, il y avait Madame Charlotte Smith laquelle était alors en train d'écrire son meilleur roman, *Le Vieux Manoir*. Elle composait dans sa chambre tous les matins, et le soir elle lisait ce qu'elle avait écrit à la société réunie qu'elle charmait par la simplicité et la grâce de sa diction. Cowper aimait à dire que parmi ses anciens compagnons dont plusieurs se targuaient d'écrire rapidement, il n'en connaissait pas un seul qui pût composer si vite et si bien. Ils eurent aussi la visite d'un correspondant de Cowper qui vint le soir à Eartham, le Révérend James Hurdis, recteur de Bishopsgate dans le Sussex. Profondément affecté par la mort de sa sœur, il s'était démis de son bénéfice et était sur le point de s'établir à Oxford, où il devint par la suite professeur de poésie. Lui et Cowper se rencontrèrent à Eartham pour la première et la dernière fois. Et au nombre des amis rassemblés dans la demeure agréable de Hayley, il convient de ne pas oublier Beau, le petit chien de Cowper. Il avait fait le voyage auprès de son maître, et lorsque Hayley, son fils et le peintre Romney allaient se baigner en mer, Beau allait avec eux. Avait-il le même plaisir à lutter contre les vagues salées de la plage qu'à nager dans les eaux dormantes de l'Ouse et à cueillir des nénuphars sur sa calme surface? C'est ce que nous ne saurions dire, aucun document ne l'ayant consigné.

On peut difficilement concevoir un plus grand con-

traste que celui qui se présentait entre ces paisibles tableaux d'Eartham et les scènes de tumulte et d'horreur qui se déroulaient vers le même temps à Paris, où étaient allés les amis de Cowper, les Throckmorton. En effet, Paris était alors dans le plein de la fureur révolutionnaire. Tandis que le poète travaillait auprès de Hayley dans la calme bibliothèque dont les fenêtres s'ouvraient sur un beau paysage, ou bien accompagnait Madame Unwin au jardin, s'asseyait dans le bosquet où passaient de fraîches brises venues de la mer, le palais des Tuileries était pris d'assaut, la garde suisse taillée en pièces, le roi et la reine retenus captifs, et les horribles massacres de septembre perpétrés dans les prisons. Ce fut avec un grand soulagement que Cowper apprit que Sir John et Lady Throckmorton avaient quitté Paris deux jours avant le terrible dix août.

Au milieu de relations agréables, les semaines consacrées à des occupations littéraires, et aux plaisirs de la nature, s'écoulaient plaisamment à Eartham. Cependant, les journées se faisaient plus courtes, l'automne s'avavançait : après la première quinzaine, le temps était devenu humide et orageux ; Cowper commençait à aspirer au retour. Les larges paysages et les multiples attraits d'Eartham, assure-t-il à ses correspondants, n'avaient pas aliéné les sentiments d'affection qu'il portait au paisible bien que moins splendide Weston ; les perspectives que son regard découvrait de chaque fenêtre, ces bois grands comme des forêts, ces collines hautes comme des montagnes, accroissaient plutôt sa mélancolie naturelle au lieu de l'alléger ; et il préférait la retraite simple et

tranquille de son petit village qui pour lui était l'endroit le plus cher au monde. Le dix-sept septembre, les deux amis reprirent donc le chemin de la maison. C'est le cœur gros que Cowper prit congé de Hayley et dit adieu à Tom au pied de la colline de craie; mais peu après, ayant soulagé son chagrin par de douces larmes, il se sentit mieux. Quatre journées furent consacrées au retour car il avait été entendu qu'ils dîneraient un jour chez le parent du poète, le général Cowper, et pour cela ils durent passer une nuit à Kingston, le général demeurant dans le voisinage de cette ville. La perspective de cette visite emplissait Cowper de la plus grande agitation; mais la chose se passa très bien; les deux amis se quittèrent pour ne plus se revoir; le soir Cowper et Madame Unwin rentrèrent à Kingston le cœur plus léger. Après une bonne nuit de repos, ils repartirent le matin à huit heures pour Londres que Cowper allait voir pour la dernière fois. Ils arrivèrent à dix heures du matin à la porte de M. Rose, dans Chancery Lane, prirent le chocolat avec lui et continuèrent leur voyage, M. Rose les accompagnant à cheval jusqu'à St-Albans. Le reste du voyage se passa sans encombres et ils arrivèrent devant leur porte à huit heures du soir dans la nuit et sous un gros orage.

Peu après leur retour, Cowper voulut se remettre à son édition de Milton, mais en vain. Le flot de son génie refusait de couler dans un canal imposé; son Pégase ne voulait pas galoper sous le mors et la bride. Il avait beau rassembler tout son courage, s'asseoir à son pupitre avec une bonne plume, un encrier plein, et une

feuille de papier blanche devant lui, après quelques lignes il abandonnait. Le fantôme de Milton semblait le hanter et le piquer de continuels reproches de sa négligence. Il se détourna de l'ingrate tâche et s'enfonça dans une révision de son Homère qui était pour lui une œuvre d'amour qu'il était libre de quitter et de reprendre à son heure, non pas un travail de commande à exécuter pour un imprimeur à une date donnée. Pour consacrer la journée aux soins constants que réclamait la faiblesse tant physique que morale de Madame Unwin, il se levait à six heures et piochait son Homère, à jeun, jusqu'à onze heures, moment du déjeuner. L'hiver, il était donc debout avant le lever du soleil, à l'heure où les hulottes hululaient encore, et il s'asseyait près de la fenêtre guettant les premières lueurs du jour, et ayant tellement froid que la plume s'échappait de ses doigts gourds. Quand le temps était beau, il se promenait avec Madame Unwin derrière la maison, dans le verger où il avait fait faire une nouvelle allée abritée du nord et exposée au soleil de l'après-midi. Mais Madame Unwin était maintenant si infirme que deux personnes devaient la soutenir dans ses promenades et qu'elle pouvait seulement se traîner. Le soir, il lui lisait sa traduction révisée d'Homère, ou quelque autre livre comme *la Chronique* de Baker, qu'il espérait arriver à connaître aussi bien que Sir Roger de Coverley lui-même, lequel près de la fenêtre de sa grande salle gardait toujours ce volume afin de se détendre l'esprit à la lecture des annales de son pays, après les sérieuses occupations du jour telles que la chasse au renard ou la condamnation des braconniers.

Ce qui portait Cowper à réviser son Homère était, disait-il, une raison que tout poète peut deviner s'il veut seulement mettre la main à la poche. En même temps par respect pour les critiques qu'avait suscitées sa traduction, il essayait de l'adapter au goût délicat du jour en rendant ses tournures latines en pur anglais, en effaçant les quelques inversions qui avaient donné de la dignité aux strophes, et en passant au rabot les vers plus durs que le poète avait jugé bon de laisser pour assurer la variété de la cadence. Par tous ces changements, il espérait que la plupart de ses vers couleraient comme de l'huile, qu'il ferait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* quelque chose comme une roue bien douce qui ne donnerait au lecteur le plus difficile pas le moindre cahot propre à distraire son attention ou à troubler son sommeil. Cependant, cette excessive douceur de versification n'était pas entièrement approuvée de Cowper. « Un critique d'aujourd'hui, écrivait-il, vous traite un poème comme une cuisinière traite un dindon mort dont elle attache les pattes à un clou pour en arracher tous les nerfs. De ceci, nous sommes redevables à Pope, mais à moins que nous puissions imiter son expression serrée et compacte aussi bien que la fluidité de son harmonie, nous ferions mieux de lâcher cette imitation qui n'est bonne qu'à amollir et affaiblir ce que nous écrivons. Donnez-moi un vers viril, rocailleux, et plein de sens, plutôt qu'un poème tout en périodes musicales qui n'ont rien pour les recommander que leur onctuosité huileuse! »

Cependant, si dans son Homère, comme dans toutes ses œuvres originales, Cowper se donna toutes les peines

du monde pour contenter son sens très fin du métier littéraire et satisfaire aux exigences raisonnables, et parfois même déraisonnables, de la critique, il ne répondit jamais à aucun de ses juges. Semblable à un autre esprit sage et magnanime de son temps qui fut la cible de bien des traits empoisonnés, David Hume, il refusa d'entrer dans les bagarres et les batailles, coups de poing ou coups de griffe, qu'on appelle communément controverse littéraire (1). A une sensibilité et à une délicatesse de nature plus que féminine, il alliait heureusement une force de pensée robuste et virile qui l'élevait au-dessus des petites blessures dont une nature plus faible aurait cruellement souffert. Son équanimité ne fut jamais froissée, ou tout au moins, gravement troublée par les attaques des critiques. Il pouvait se permettre de les négliger et d'attendre. Ses œuvres, à lui, dureront autant que la langue anglaise; leurs critiques, à eux, ont été oubliées depuis longtemps.

Cowper avait des raisons autres et plus sérieuses que les raisons pécuniaires de s'appliquer avec zèle à sa traduction. Ce travail servit pour un temps à divertir son esprit des sombres visions et des réflexions mélancoliques. Son abattement s'approfondissait avec le

(1) « Des réponses dues à des Révérends et à des Très Révérends paraissent deux ou trois fois par an; et je sus, par les railleries du Docteur Warburton, que les livres commencent à être estimés dans la bonne société. Cependant j'avais la ferme résolution, que je maintins inflexiblement, de ne jamais répliquer à personne; et n'étant pas de tempérament très irascible, je me suis toujours tenu éloigné de toute querelle littéraire. » (David Hume, *Histoire de ma vie.*)

temps. Même peu après son retour d'Eartham il confia à Hayley sur un ton désespéré que ses cordes légères lui semblent brisées; il pensait que l'approche de l'hiver en était peut-être la cause, mais hélas! le printemps et l'été ne devaient lui apporter que peu de joies. Sans doute, une des principales causes de sa misère était le spectacle toujours présent à ses yeux du déclin de Madame Unwin. Elle n'avait jamais pu recouvrer l'usage de ses yeux et de ses doigts que lui avait enlevé sa seconde attaque. Les aiguilles à tricoter naguère si brillantes se rouillaient maintenant dans l'inaction. Elle qui avait accoutumé de se lever à la chandelle parce que le jour n'était pas assez long pour l'importante besogne des bas à raccommoder et les autres soins du ménage, restait maintenant assise dans son coin, les mains inoccupées, à regarder le feu. Pour un temps, Cowper s'abusa ou essaya de s'abuser par l'espoir qu'elle recouvrerait ces facultés perdues, qu'elle lirait, travaillerait de nouveau, comme par le passé. Il comprit enfin que cet espoir était vain, et écrivit la pièce pathétique *A Mary* dans laquelle leurs souvenirs resteront embaumés aussi longtemps que vivra la langue anglaise. On croit que ce fut le dernier poème original qu'il composa à Weston.

Si encore, pour elle et pour lui, la faiblesse physique avait été l'épreuve la plus cruelle qui accabla Madame Unwin au soir de sa vie; mais malheureusement, avec le déclin de ses facultés, son caractère subit un grand changement; celle qui, pendant des années, avait mis tout son bonheur à guider et à servir son ami affligé, et

semblait n'avoir de pensée que pour son bien-être, devint alors querelleuse et exigeante, oubliant son compagnon pour ne songer qu'à elle-même. Incapable de bouger de sa chaise sans aide ou de traverser la chambre sans être soutenue par deux personnes, ne pouvant même parfois s'exprimer d'une manière intelligible, elle le privait de tout exercice mental ou physique, ne souffrant point qu'il la quittât, ne fût-ce qu'un instant, ni qu'il prît une plume ou un livre excepté pour lui faire la lecture. A toutes ces exigences, il se pliait avec le dévouement de la gratitude, et de l'affection; il l'entourait de ses soins avec le même empressement, mais la tension pesait lourdement sur lui.

Rien d'étonnant que dans ces tristes circonstances l'abattement dont il avait déjà longtemps souffert, s'accentuât encore. Il dit dans une de ses lettres qu'il est plus profondément découragé qu'il ne l'a jamais été depuis qu'il a commencé d'écrire, sauf quand il était complètement arrêté. Dans une autre, il raconte qu'il se lève le matin, « semblable à une grenouille infernale qui sort de l'Achéron, couverte de la vase et de la boue des noires mélancolies »; dans une autre, il dit qu'il se voit dans les ténèbres, se frayant un chemin des pieds et des mains, au milieu des rocs et des abîmes, sans guide, et poursuivi étroitement par un ennemi toujours prêt à le précipiter. Enfin, son erreur religieuse atteignit un point d'horreur qui menaça d'embrumer tout son horizon mental et d'éteindre en lui les dernières lueurs de raison et d'espoir. Il était hanté des pressentiments d'un mal accablant : son imagination était terri-

fiée par des suites interminables d'horribles fantômes; il souffrait les agonies du désespoir. Une nuit, par exemple, il lui sembla qu'il prenait congé de sa demeure et de toutes les choses familières, étant à la veille de son exécution. Il sentait tout le regret de la séparation et cherchait autour de lui quelque chose de durable à emporter comme souvenir. Le loquet de la porte du jardin s'offrant à lui, il allait le prendre, mais se rappelant que la chaleur du feu où il allait être plongé ferait fondre le métal, et que l'objet ne ferait qu'accroître son insupportable misère, il le laissa et se réveilla dans toute l'horreur dont aurait pu le remplir la réalité de ses terreurs-visionnaires. C'est par de telles tortures qu'une sombre doctrine religieuse pouvait tourmenter l'esprit d'un des hommes les meilleurs et les plus innocents qui aient ennobli notre terre de leur présence.

Sans doute l'affaiblissement mental de Madame Unwin fut une des causes qui contribuèrent le plus puissamment à plonger Cowper dans cet abîme de misère. Non seulement il était condamné à voir chaque jour et chaque heure du jour des souffrances qui lui déchiraient le cœur et qu'il ne pouvait soulager; mais de plus lui manquaient ces pieuses consolations qu'une foi plus douce et une confiance inébranlable dans la bonté divine avaient jadis permis à sa compagne de répandre sur lui aux heures sombres. Ainsi privé chez lui de tout guide spirituel, il en chercha un au dehors, et le rencontra malheureusement dans la personne de Samuel Teedon, le pieux, ignorant, suffisant et sot maître

d'école d'Olney, dont les compliments gauches, les manières grossières, la conversation ennuyeuse et les ridicules récits de ses propres petits malaises n'avaient pas manqué en de plus heureux jours de fournir à Cowper un bon sujet de délicate raillerie. Cet âne maladroit et présomptueux dont la piété, si sincère qu'elle pût être, n'était peut-être pas entièrement désintéressée, puisqu'il reçut une pension par l'intermédiaire de Cowper, était maintenant consulté comme un oracle divin par le poète et Madame Unwin. Si Cowper avait eu un rêve particulièrement mauvais, ou si en se réveillant il croyait entendre des voix qui lui parlaient, il interrogeait le Seigneur sur le sens de ces choses, par la bouche de Teedon, et en temps voulu recevait de gracieuses et rassurantes réponses. Au moment où il hésitait à continuer l'édition de Milton qui échoua si misérablement, le cas fut proposé au maître d'école qui, après l'avoir selon sa coutume exposé sur le propitiatoire, annonça que le Seigneur l'encourageait à continuer « en brillant sur ses adresses et en l'excitant de sa parole. » Les lettres que Cowper écrivit à ce pauvre radoteur sont de tristes témoignages de la ruine d'une belle intelligence; en les lisant, on ne peut s'empêcher de regretter qu'alors qu'il interrogeait le Seigneur dans la maison d'école d'Olney, une voix ne lui eût répondu ce que le colonel White dit aux membres du Parlement Barebone qui eux aussi déclaraient chercher le Seigneur : « Eh bien ! vous pouvez aller voir ailleurs, car à ma très certaine connaissance, il y a des années qu'il n'est plus ici. »

C'est ainsi que les choses allaient de mal en pis à

Weston. Au milieu de ces afflictions se glissaient les inquiétudes pécuniaires. Aucun des deux amis n'était capable de se charger des affaires domestiques, et quoique Madame Unwin persistât à tenir les cordons de la bourse dans ses pauvres faibles mains, il n'y avait aucun contrôle des dépenses de la maison. Des gens indignes de leur générosité profitaient de leur faiblesse. Tout allait à vau l'eau.

Cependant un allègement temporaire s'offrit à leurs chagrins; un dernier rayon brilla sur la demeure de Weston avec l'arrivée de quelques amis pendant l'automne de 1793. M. Rose était auprès d'eux au commencement du mois d'octobre, ayant amené le peintre Lawrence qui entreprit le portrait de Cowper. M. Rose avait été chargé par Lord Spencer d'inviter Cowper et ses hôtes à sa résidence d'Althorp, dans le comté de Northampton, où l'historien Gibbon devait faire un long séjour. L'invitation était alléchante, et les amis de Cowper le pressaient d'accepter, mais la naturelle timidité du poète, s'ajoutant au pauvre état de santé de Madame Unwin, le retint et l'empêcha ainsi de rencontrer son fameux contemporain. Il envoya par M. Rose un refus poli. Quelques jours après l'arrivée de M. Rose, Jeannot de Norfolk, devenu maintenant le Révérend John Johnson, rejoignit la petite société de Weston, et dans les premiers jours de novembre, Hayley fit sa seconde visite. Il trouva Cowper apparemment bien et régayé par la compagnie de ses deux amis préférés, Rose et Johnson. Le poète jouissait encore complètement des belles facultés de son esprit et dé-

ployait toute la tendresse naturelle de son cœur; cependant il y avait dans son aspect quelque chose d'indéfinissable qui remplit Hayley des appréhensions du mal à venir. Pendant cette visite, les deux poètes se fournirent des occupations mutuelles, Cowper révisant *la Vie de Milton* de Hayley, et celui-ci faisant de même pour l'Homère de son ami, tandis que Madame Unwin restait assise dans son coin près du feu, tantôt écoutant en silence le bruit de la pluie contre les vitres, tantôt souriant aux deux amis ou les interrompant par une question ou une remarque, et tantôt parlant toute seule, quand on ne faisait pas attention à elle.

Quand Hayley fut parti, après une visite d'une quinzaine de jours, Lady Hesketh arriva vers le milieu de novembre. Connaissant le terrible changement qui s'était opéré chez Madame Unwin, et sachant à quel point Cowper en avait été affecté, elle trouva celui-ci beaucoup mieux qu'elle ne s'y attendait. Mais le coup que le vigilant Hayley avait appréhendé s'abattit sur le poète dans la seconde semaine de janvier 1794 et le terrassa complètement. C'était la ruine finale de son intelligence. Il cessa de travailler et de correspondre avec ses amis. Pendant six jours, il resta assis, « immobile et muet comme la mort », ne prenant d'autre nourriture qu'un morceau de pain trempé dans un peu d'eau et de vin. Quand tout autre remède eut échoué, le médecin conseilla, en dernier recours, que Madame Unwin l'invitât à sortir avec elle. Avec beaucoup de tact et de ménagement, on put persuader à celle-ci de tenter l'expérience; ayant donc remarqué que c'était une belle

matinée, elle lui dit qu'elle aimerait essayer de marcher. Cowper se leva aussitôt, lui prit le bras; le charme qui l'avait collé à sa chaise était rompu.

Il pouvait vivre, mais aucune amélioration ne se fit sentir dans son état mental. Au printemps, l'arrivée de Hayley qui se gêna personnellement pour venir voir son malheureux ami, ne parut lui donner aucun plaisir. Il ne montra pas la moindre lueur de satisfaction de voir un invité qu'il avait toujours accueilli avec les marques les plus vives d'affection. Pendant le séjour de Hayley, une lettre de Lord Spencer vint annoncer que Sa Majesté avait l'intention d'accorder à Cowper une pension de trois cents livres pour le reste de sa vie. La nouvelle venait trop tard pour lui apporter le plus petit réconfort (1). A mesure que les semaines passaient, et malgré les attentions continues de Lady Hesketh qui se consacrait tout entière aux deux amis, l'état de Cowper empirait plutôt. Physiquement, il n'était plus qu'une ombre, car il mangeait à peine et ne faisait rien que de marcher de long en large dans son cabinet de travail ou dans sa chambre. Il vivait dans un état de frayeur continuelle, terrible à voir, s'attendait à tout instant à être emporté par le démon; et ceci dura environ dix-huit mois, du printemps de 1794 à la fin de juillet 1795. C'est alors que le Révérend John Johnson étant venu de Norfolk persuada aux deux invalides, à force de tact et d'affectueuse sollicitude, de venir chez lui en

(1) Le document officiel portant le subside est maintenant exposé dans la maison de Cowper à Olney; il est signé de Georges III et de Pitt. La pension partait du 5 juillet 1794.

visite dans l'espoir qu'un changement complet de vie et d'entourage ferait du bien à l'un et à l'autre. Cowper répugnait à quitter le beau et paisible Weston auquel, en dépit de tout ce qu'il y avait souffert, son cœur s'était attaché d'une affection profonde. Il avait le pressentiment, qui se réalisa, qu'il ne reverrait plus ce village, et sur un panneau du volet de sa chambre à coucher, — la chambre donnant sur le jardin tranquille où il s'était si souvent promené avec Madame Unwin, — il écrivit au crayon ces vers mélancoliques :

*Adieu, spectacle cher, à tout jamais enfui;
Pour quels chagrins, hélas! vous quitté-je aujourd'hui! (1)*

De Weston, ils traversèrent en voiture Bedford, sans s'y arrêter et passèrent la première nuit dans la tranquille petite bourgade de Saint-Neots. Là, au clair de lune, Cowper se promena dans le cimetière avec son cousin, causant avec calme et presque avec enjouement du poème de Thomson, *les Saisons*; il vit là, sous la lumière de la lune dormant sur les eaux tranquilles, son Ouse bien-aimée pour la dernière fois.

Au mois d'août, pensant que l'air de la mer serait bon aux deux malades, Johnson les emmena au village de Mundley sur la côte de Norfolk. Les falaises y sont hautes, le sable ferme et plat; si à les par-

(1) Le panneau a été enlevé de la maison de Weston et est maintenant exposé dans la maison du poète à Olney. L'inscription, quoique brouillée, est encore lisible.

courir le poète ne put recouvrer la paix de l'esprit, il parut du moins être apaisé par la voix monotone de la houle. Mais son cœur revenait à Weston, et dans les quelques lettres qu'il écrivit de Mundsley, il parle du cher village avec un regret mêlé de tendresse. Après divers changements de domicile, les malades s'installèrent définitivement avec M. Johnson dans sa maison de East Dereham. C'est là que peu de mois plus tard, le 17 septembre 1796, Mme Unwin mourut dans sa soixante-douzième année. La mélancolie où plongeait alors l'esprit de Cowper était trop profonde pour qu'il pût même remarquer la dernière maladie de sa compagne : toutefois il en eut quelque idée, car le matin de sa mort, il demanda à la domestique qui ouvrait la fenêtre : « Sally, est-ce qu'il y a encore de la vie, là-haut? » Après son déjeuner, il se rendit près de son lit comme d'habitude, puis descendit et demanda à M. Johnson de lui lire le roman de Miss Burney, *Camilla*. La lecture fut bientôt interrompue, car on faisait signe à M. Johnson de sortir pour lui dire que tout était fini. La nouvelle affecta si peu Cowper, qu'après l'avoir apprise, il laissa son cousin reprendre la lecture du roman. Mais quand on le conduisit dans la chambre de la morte, et qu'il la vit couchée, et pour jamais immobile, son émotion éclata librement. Puis il sortit de la chambre et ne parla plus d'elle. On l'enterra de nuit à la lumière des torches, de peur que la vue et le bruit du triste cortège ne l'agitassent à l'excès.

Il languit encore quelques années, toujours plongé dans la plus profonde et la plus désespérée mélancolie.

Toutefois il voulait bien qu'on lui fit la lecture et écoutait en silence ses propres poèmes, mais il défendait qu'on lui lût *John Gilpin*. On l'induisit même à reprendre sa révision d'Homère qui était restée depuis longtemps interrompue, et il semblait plus calme quand il s'attelait à la vieille tâche familière; on pouvait remarquer qu'il respirait plus longuement et plus facilement quand il était penché sur sa table de travail. Une fois qu'il s'y fut remis, il y travailla avec constance et acheva la révision le 8 mars 1799. Quelques jours plus tard, il écrivit son dernier poème original, *le Naufragé*, fondé sur un incident des *Voyages d'Anson* qu'il avait lu autrefois. Son œuvre était finie, l'heure du repos était proche. A la fin de janvier 1800 des symptômes d'hydropisie apparurent dans ses pieds et ses chevilles et accrurent graduellement. A la fin de février, il cessa de descendre; un mois plus tard il dut rester confiné dans sa chambre. Quand le docteur lui demandait ce qu'il sentait, il répondait : « Je sens un désespoir inexprimable. » La nuit qui précéda sa mort, comme il se sentait très faible, on lui offrit un cordial, mais il le repoussa, disant : « Qu'est-ce que cela peut faire? » Ce furent ses dernières paroles. Le lendemain matin, le vendredi 25 avril 1800, la mort était sur son visage, mais il survécut jusqu'à cinq heures de l'après-midi; à ce moment, ses longues souffrances et ses longs chagrins doucement cessèrent. Ce qui reste de lui est déposé dans l'église de Dereham, non loin de la poussière de Mary Unwin. Sur sa tombe, Lady Hesketh fit élever un monument, pour lequel Hayley composa

quelques vers qui contiennent un tribut à son ami disparu, tribut dont tous ceux qui connaissent et aiment Cowper reconnaîtront la pleine justice.

*O vous qui saluez le triomphe de ceux
Dont les talents s'ornaient d'un zèle généreux,
Pieusement, offrez à ce vieux poète
L'hommage que réclame une bonté parfaite.
La patrie, exultant de son juste renom,
Met au rang des plus hauts et son œuvre et son nom;
Et si ce n'est assez qu'esprit ni que génie
Pour s'assurer les droits de la louange amie,
A COWPER reviendra l'honneur de tous les temps,
Car ses vertus faisaient le charme de ses chants.*

I

MON VIEUX CABINET DE TRAVAIL (1)

Enfin, je remercie les membres présents et passés du conseil du collège de Trinité qui, en renouvelant par trois fois mon titre d'associé (*fellow*), m'ont permis de passer des jours libres de soucis mesquins dans l'air calme et reposant des délicieuses études, et au milieu des tableaux les plus chers aux amis du savoir. Les fenêtres de mon cabinet de travail donnent sur la cour tranquille d'un vieux collège où le cadran solaire marque le passage silencieux des heures, et où, aux longues journées d'été, la fontaine fait entendre son clapotis berceur parmi les fleurs et le gazon; là, quand les ombres du soir s'épaississent, et que des lumières s'allument aux fenêtres historiées de la grande salle élisabéthaine, les voix suaves du chœur mêlées aux phrases retentissantes de l'orgue s'échappent de la chapelle et, portées sur l'air paisible, viennent raconter les éternelles

(1) Tiré de la préface à la traduction de Pausanias, publiée chez Macmillan and C^o, de Londres, 1898.

aspirations de l'homme vers la vérité, vers la bonté et vers l'immortalité. Là, mieux que partout ailleurs, loin du tumulte et de l'agitation du monde, de ses pompes, de ses ambitions et de ses vanités, l'étudiant peut espérer entendre la voix calme de la vérité, et pénétrer à travers les questions transitoires de l'heure jusqu'aux réalités durables, ou plutôt jusqu'aux réalités que nous nous plaisons à regarder comme devant être durables, au milieu des générations sans cesse renouvelées. Je ne puis montrer trop de gratitude d'avoir pu vivre tant d'heureuses et douces années dans un tel entourage, et quand je quitterai mon vieil appartement de collègue, comme je le dois faire bientôt, pour aller à une autre demeure dans Cambridge, j'espère pouvoir porter à ma nouvelle œuvre, au milieu d'une scène nouvelle, le même amour de l'étude et du travail qui a été en moi, non pas sans doute implanté, mais cultivé et nourri dans cet antique foyer de paix et de science.

II

UN RÊVE DE CAMBRIDGE

La nuit dernière, j'eus un rêve dans mon sommeil. Je me vis de nouveau à Cambridge, dans mon vieil appartement qui donne sur la grande cour du collège de Trinity. C'était le soir, et la fenêtre était ouverte. A travers la cour, je revoyais, comme je les ai vues si souvent, les fenêtres éclairées de la grande salle et, juste au-dessus de la maison du maître du collège, l'étoile du soir comme une lampe suspendue très bas dans le ciel d'occident. Dans la chapelle voisine, l'orgue résonnait et les voix du chœur chantaient. Quand elles cessèrent et que les notes profondes de l'orgue se furent éteintes dans le silence, j'entendis un bruit de pas sur l'escalier. Le bruit se rapprocha, un coup fut frappé à la porte qui s'ouvrit, et la silhouette d'un ami cher apparut. Il est depuis longtemps dans la tombe, mais la nuit dernière je le vis comme lorsqu'il était vivant. Il me dit : « Je suis fatigué. Voulez-vous vous promener un peu avec moi dans la cour? Peut-être dormirai-je mieux

après. » J'éteignis ma lampe et nous descendîmes ensemble l'escalier.

Quand nous entrâmes dans la cour, la lune s'était levée. Sous ses rayons argentés, combien les toits paraissaient blafards et lugubres, et les fleurs du parterre combien pâles et languissantes autour de la fontaine dont le filet d'eau avait en retombant un murmure aussi doux que le sommeil! Nous passâmes sous les fenêtres de la grande salle alors sombre, silencieuse et vide, et ayant monté le perron nous traversâmes le passage pour nous trouver sur la terrasse dominant la cour Neville. Devant nous se présentait le cloître dont tout un côté était enveloppé dans les ténèbres tandis que l'autre était inondé du grand clair de lune, coupé seulement par les hachures noires de l'ombre des piliers sur les dalles. Nous nous y promenâmes quelque temps, causant comme autrefois d'amis et de livres, des beautés de la nature, des gloires du monde antique, de la vision, de la bienheureuse vision d'un âge d'or à venir. Puis quittant le cloître, nous passâmes sous une voûte et enfilâmes la longue avenue de tilleuls dont les branches entrelacées jetaient sur le chemin éclairé par la lune comme un échiquier d'ombres et de lumières. Nous nous arrêtâmes sur le pont. Comment dire la douceur des rayons s'endormant sur la rivière et argentant le feuillage des arbres dont les longs rameaux pendaient dans le courant placide, tandis que l'un suivant l'autre, les ponts tout blancs allaient comme un cortège de fantômes en leurs linceuls se perdre là-bas dans la distance? Sur toute la scène, quel enchantement! quel mystérieux abandon!

Et puis, avec l'inconstance des rêves, la saison et le paysage se transformèrent. C'était maintenant une après-midi ensoleillée de mai. Les jardins du collège où nous passions s'égayaient des fleurs roses et blanches des marronniers, dorées ou violacées des cytises ou des lilas. Au delà, nous pénétrâmes dans les champs et suivîmes le sentier le long de la clôture sous l'ombre diaprée des grands ormes. Les haies étaient toutes blanches des fleurs de l'aubépine, et l'air s'alourdissait de leurs parfums. Tout en continuant nous traversâmes les prairies étoilées de boutons d'or et de pâquerettes et passâmes par la vieille petite église de Coton, avec sa tour grise se dressant au milieu des arbres et ses pierres tombales moussues endormies dans le gazon. De là, prenant le sentier connu, nous grimpâmes le talus de la colline de Madingley. Insensiblement, à mesure que nous avançons, la saison semblait changer; ici, dans les haies, la neige de l'aubépine faisait place au rouge vif des roses; là, dans les champs autour de nous, les blés jaunes fleuris de pavots écarlates se tenaient mûrs pour la faucille; et bientôt, les bois qui frangeaient la crête des collines montrèrent çà et là les teintes rousses de l'automne. En atteignant le sommet, nous nous arrêtâmes une fois encore, comme nous l'avions fait si souvent, près du moulin en ruines (bien peu se le rappellent aujourd'hui), pour embrasser le paysage, le large, lointain et pacifique paysage, avant de prendre le chemin du retour. A droite, la flèche de Coton pointait juste au-dessus de l'épaule de la colline comme un doigt assuré qui, se détournant des tristesses et des agitations

passagères de ce monde, nous indiquait la paix et la joie éternelles du ciel. A nos pieds, la grande route dévalait, puis, resserrée entre deux lignes d'arbres, ondulait comme une vague de verdure jusqu'aux bois éloignés au-dessus desquels paraissaient les clochers et les tourelles de Cambridge. Au delà, nous pouvions discerner la ligne bleue et basse des collines Gog Magog qu'escaladait légèrement la route blanche, tandis que loin au nord les tours de la cathédrale d'Ely tremblaient comme de petits points noirs à l'extrême horizon, dans une brume de rêve.

Après avoir contemplé quelque temps cette scène en silence, nous fîmes demi-tour pour redescendre. Mais auparavant, je dis à mon compagnon : « La nuit dernière, j'ai fait un mauvais rêve. — Qu'était-ce? me demanda-t-il. — J'ai rêvé, lui dis-je, que vous étiez mort, et que j'avais quitté Cambridge à tout jamais. — Mais ce n'était qu'un rêve, répondit-il en souriant, puisque me voici et que là-bas parmi les bois, voici Cambridge; nous y serons tout à l'heure ensemble. » Comme il parlait, soudain il s'évanouit. Je regardai autour de moi; le paysage qu'un moment auparavant j'avais contemplé avec ravissement avait disparu, et j'entendais une voix pareille aux soupirs du vent qui criait : « A jamais! à tout jamais! » Je m'éveillai en sursaut. La lumière grise d'un matin de Londres se glissait à travers les rideaux et, immobile, moitié dormant, moitié éveillé, j'entendais une voix mourant dans la distance et qui criait : « A jamais! à tout jamais! »

III

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Ce soir, ayant le grondement étouffé de Londres à mes oreilles, je jette un regard sur la longue perspective du passé, et je revois la petite ville blanche auprès de la mer et au-dessus d'elle les collines teintées de la chaude lumière du couchant. De nouveau, j'entends la douce musique des cloches du soir, de ces cloches que notre enfance écoutait à peine, mais que, nous disait-on alors, nous aimerions à nous rappeler quand nous serions vieux. De l'autre côté de la baie, dans l'ombre grandissante, repose le doux Roseneath enfoui dans ses bois, et par-delà les eaux noires et endormies du bras de mer, étincellent dans le crépuscule les petites collines vertes de Gareloch, ayant au-dessus d'elles, loin dans la gloire d'un ciel encore rougeoyant, les âpres montagnes de Loch Long. Patrie de ma jeunesse ! Là, dans le jardin de la petite maison, dans le jardin où il me semble maintenant que les jours étaient tous des jours d'été, et les fleurs toujours brillantes, dans le jardin où

le ruisseau s'attardait en serpentant sur son lit de cailloux sous des roches de grès rouge, je faisais de longs, longs rêves de jeunesse... Une brume qui ne vient pas de la mer, s'élève et me cache la scène. Et comme la vision s'efface, pareille à maints autres rêves de jeunesse, je regarde dans le noir, et je vois les lumières encore et de nouveau j'entends le grondement étouffé de Londres.

IV

LA FIÈVRE DE LA VIE (1)

En dehors de toutes questions d'intérêt religieux et historique, lesquelles ne nous concernent pas ici, la Bible est une épopée, sinon une histoire du monde; pour prendre une autre métaphore, elle déroule un vaste panorama dans lequel les siècles passent devant nous en un long cortège de solennelles images, depuis la création de la terre et des cieux jusqu'à l'anéantissement final de cet univers matériel et l'avènement d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel où règnera la justice. Sur ce fond splendide, dans ce décor toujours changeant, parfois brillant des nuances du ciel et parfois livide des lueurs de l'enfer, nous voyons l'humanité parader et jouer son petit rôle sur la scène de l'histoire. Nous la voyons sortant de la poussière et retournant à la poussière. Nous voyons la grandeur et la chute des empires; nous voyons les grandes cités, tantôt comme

(1) Tiré de la préface aux *Passages of the Bible...* (première édition, A. and C. Black, London 1895).

les ruches de multitudes laborieuses, tantôt silencieuses et désolées comme les antres de bêtes sauvages. Toute la fièvre de la vie est là, — ses amours, ses espérances et ses joies, ses grands efforts, ses souffrances, et son péché et son chagrin. Enfin dans une dernière scène, nous voyons le grand trône blanc, et devant lui rassemblées les innombrables multitudes; nous entendons prononcer la sentence finale, et comme le rideau tombe, nous entrevoyons dans un éclair les feux de l'enfer et les gloires du ciel, — vision d'un monde combien différent de celui-ci! où l'inquiétude, le péché, la douleur ne seront plus, où les saints se reposeront de leurs travaux et où Dieu séchera lui-même les pleurs de tous les yeux. Ceci peut n'être pas de la science et de l'histoire, mais c'est au moins un spectacle émouvant, un drame grandiose : sans métaphore, c'est une noble littérature, et comme toute noble littérature, bien propre à charmer, à élever et à consoler.

V

AU DELA DES OMBRES (1)

Il m'est agréable de voir que l'exemple que je donnai de traiter la Bible comme une œuvre purement littéraire a depuis été suivi par d'autres, lesquels ont pareillement édité l'Ancien et le Nouveau Testaments, en tout ou en partie, sous une forme dépourvue autant que possible de toute portée simplement théologique. La publication de tels livres doit être saluée comme un signe montrant que l'amour de la Bible n'est pas limité à ceux qui en acceptent les dogmes. Quoique beaucoup d'entre nous ne puissent plus comme nos pères trouver dans ces pages la solution à la sombre et inscutable énigme de l'existence humaine, le volume doit cependant être tenu comme sacré par tous ceux qui révèrent les hautes aspirations auxquelles il donne expression et les associations de tendresse émue dont la foi et la piété de tant de générations ont investi les

(1) Tiré de la préface aux *Passages of the Bible...* (2^e édition, 1909).

paroles familières. La lecture de ce livre rompt le cercle monotone des jours comme un trait de lumière en un ciel de nuages, comme des notes de solennelle musique entendues dans une rue sordide. Elle semble nous élever pour un temps au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de nos petites inquiétudes et de nos petits chagrins et nous amener en communion avec ces forces plus hautes, quelles qu'elles soient, qui existaient avant que l'homme commençât d'être, et qui existeront encore quand toute la race humaine, ainsi que nous le rappellent chaque jour les cataclysmes et les convulsions de la nature, sera plongée dans la destruction finale. Elle affermit en nous la conviction aveugle, ou le tremblant espoir, que quelque part, au delà de ces ombres terrestres, il est un monde d'éternelle lumière où les questions obstinées de l'esprit auront leurs réponses, où le cœur trouvera son repos.

VI

AD LIBELLUM SUUM AUCTOR

En ultimam tibi manum dedi : iam evoles quaeso e fumo strepituque huius maximae rerum urbis : iam hortos petas apricos locosque quietis et tranquillitatis plenissimos, quos ego non sine desiderio recordor. Subit enim saepe vel vigilantis vel dormientis animo species aulae illius et fonte pellucido et floribus purpureis distinctae : subit taciturni fluminis imago antiquos subterlabentis muros : videor mihi adhuc prata illa amoena cum caris pererrans amicis benigno aestivam sermone noctem tendere : videor mihi adhuc audire suaves sacri illius chori voces vesperascente die quasi occiduum solem canoro deflentis concentu. Ah quotiens ibi volvente anno et albis incanescentem rosis sepem et flavam puniceis intermixtam papaveribus Cererem admiratus sum ! Quotiens silvas illas, quae longinquum supereminet collem, iam vernis virescentes solibus iam auctumnali rubescentes frigore vidi ! Quotiens me lento devexum anni spissa arborum aestus levantium recreavit umbra, dum vel

aquarum murmur cadentium vel populearum susurrus frondium levem inire somnum suadebat! O rura mihi prae Fortunatorum insulis illis cara! O arva me iudice fabulosis Hesperidum hortis beatiora! Quam suaviter ibi olim longos fallentibus annos studiis incubui! Quam libenter ibi et ipso consumerer aevo et supremum conderem diem! Utcunque erit, iuvabit tamen diu ibi vixisse et pro virili parte vacavisse Musis. Scilicet beatus ille mihi prae ceteris esse videtur qui in veri investigatione totus versatur a rumoribus hominum et invidia et prava ambitione longe remotus ac ne mortis quidem metu perturbatus : etenim dum immensas caeli terraeque regiones, dum infinitam et praeteriti temporis et futuri seriem mente contemplatur, fit ut animus a pusillis negotiis curisque aversus et in rerum cognitione defixus fragilitatem humanam quodammodo exuat et immortalitatem nescio quam cogitando capessat. Hac vita qui fruitur non regibus invidet purpureis, non triumphali scandentibus Capitolium curru, non Olympiaca superbientibus palma. Haec nobis omnibus, quibus florem aetatis ibi carpere contigit, iuvenibus arridebant : haec senibus memoria recolentibus placent : haec ut post nos quam plurimis et iuvenibus et senibus edaci intacta tempore placeant, quidquid in caelo deorum est nuncupatis votis precamur et oramus.

Scribebam Londini
 intra sacratos terminos Templi
 Nonis Juniis anno Domini MDCCCCXIX.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE D'ANATOLE FRANCE.....	7
PRÉFACE DE L'AUTEUR.....	9
I. SIR ROGER DE COVERLEY.....	
I. Une visite au château de Coverley.....	11
II. Le Spectateur à la campagne.....	37
III. L'Oracle politique.....	44
IV. Le Capitaine Sentry parle des Français....	53
V. Sir Roger à Cambridge.....	58
VI. Sir Roger à Covent-Garden.....	72
VII. Sir Roger au Temple.....	77
II. LA TÊTE DE LA GORGONE.....	85
III. WILLIAM COWPER (Esquisse biographique).....	123
IV. MÉLANGES.....	
I. Mon vieux cabinet de travail.....	209
II. Un rêve de Cambridge.....	211
III. Souvenirs de jeunesse.....	215
IV. La fièvre de la vie.....	217
V. Au delà des ombres.....	219
VI. Ad libellum suum Auctor.....	221

VERIFIED
2007

